



HAL
open science

Merveilles animalières dans les livres VIII à XI de l'Histoire naturelle de Pline l'Ancien

Lisa Donnadille

► **To cite this version:**

Lisa Donnadille. Merveilles animalières dans les livres VIII à XI de l'Histoire naturelle de Pline l'Ancien. Littératures. 2020. dumas-03927443

HAL Id: dumas-03927443

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03927443v1>

Submitted on 6 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MÉMOIRE DE MASTER 2
UNIVERSITÉ DE PAU ET DES PAYS DE L'ADOUR
MASTER LETTRES ET CIVILISATION
PARCOURS POÉTIQUES ET HISTOIRE LITTÉRAIRE

Lisa DONNADILLE

Sous la direction de Julie GALLEGO
Maître de conférences en langue et linguistique latines

MERVEILLES ANIMALIÈRES
DANS LES LIVRES VIII À XI
DE L'*HISTOIRE NATURELLE*
DE PLINE L'ANCIEN

Année universitaire 2019-2020

Mémoire de master 2

Membres du jury :

Valérie FASSEUR, maître de conférences HDR en langue et littérature
françaises médiévales

Julie GALLEGO, maître de conférences en langue et linguistique latines

Cécile ROCHELOIS, maître de conférences en langue et littérature médiévales

Date de soutenance : 02/07/2020



MÉMOIRE DE MASTER 2
UNIVERSITÉ DE PAU ET DES PAYS DE L'ADOUR
MASTER LETTRES ET CIVILISATION
PARCOURS POÉTIQUES ET HISTOIRE LITTÉRAIRE

Lisa DONNADILLE

Sous la direction de Julie GALLEGO
Maître de conférences en langue et linguistique latines

MERVEILLES ANIMALIÈRES
DANS LES LIVRES VIII À XI
DE L'*HISTOIRE NATURELLE*
DE PLINE L'ANCIEN

Année universitaire 2019-2020

Mémoire de master 2

LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS

Histoire naturelle

Sauf mention contraire, les éditions utilisées sont celles de la Collection des Universités de France (CUF), parues sous le patronage de l'Association Guillaume Budé. Le numéro de page indiqué renvoie à ces éditions. Nous reproduisons ici les références complètes des principaux livres utilisés dans cette étude : I, VIII, IX, X et XI.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, Livre I*, édition scientifique et traduction de Jean Beaulieu, Paris, Les Belles Lettres, 1950.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, Livre VIII*, édition scientifique et traduction d'Alfred Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 1952.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, Livre IX*, édition scientifique et traduction d'Eugène de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1955.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, Livre X*, édition scientifique et traduction d'Eugène de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, Livre XI*, édition scientifique et traduction d'Alfred Ernout et de Roger Pépin, Paris, Les Belles Lettres, 1947.

Le Projet encyclopédique de Pline l'Ancien

Nous utiliserons l'abréviation *PEPA* pour nous reporter à cet ouvrage.

NAAS, Valérie, *Le Projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, Rome, École française de Rome, 2002.

SOMMAIRE

LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS	5
SOMMAIRE	6
INTRODUCTION.....	7
1. ENCYCLOPÉDIE ET MERVEILLEUX.....	20
1.1. Le genre de l'œuvre.....	21
1.2. Le merveilleux chez Pline	37
2. ANIMAL ET ANIMAL FABULEUX	62
2.1. La conception de l'animal à Rome	63
2.2. La vision plinienne de l'animal	87
2.3. L'animal fabuleux.....	99
3. PRÉSENCE ET SIGNIFICATION DES ANIMAUX FABULEUX	116
3.1. « Pline l'Ancien a-t-il cru à ses mythes ? »	117
3.2. Interprétations possibles sur les motivations de Pline	122
3.3. Projet politique de Pline l'Ancien	134
CONCLUSION.....	159
BIBLIOGRAPHIE	165
ANNEXES	179
TABLE DES MATIÈRES	212
RÉSUMÉ.....	218
MOTS-CLÉS.....	218

INTRODUCTION

Trente-sept volumes de notes et de compilations rassemblant le plus grand nombre d'informations possible sur le savoir d'une époque : voilà ce qu'il reste de l'œuvre de Pline l'Ancien, célèbre pour sa filiation avec l'auteur des *Lettres* et du *Panégyrique de Trajan*, mais aussi pour sa mort, en 79¹, près de Pompéi. De son nom Caius Plinius Secundus, né en l'an 23 – à Côme ou Vérone, le lieu est incertain – issu de l'ordre équestre, il fut entre autres procureur d'Espagne et commandant de la flotte de Misène. Nous devons la plupart des informations biographiques le concernant aux indices disséminés dans ses livres, ainsi qu'à la correspondance de son neveu puis fils adoptif, qui nous renseigne également sur l'abondante bibliographie de son oncle, aujourd'hui perdue. Traités de grammaire, de rhétorique, d'art militaire, ouvrages historiques, Pline fut un auteur prolifique, proche du pouvoir des Flaviens, bénéficiant de la protection de Vespasien et de Titus, son successeur. Travailleur infatigable, il dédie son *Histoire naturelle* à l'empereur en 77 ou 78².

Si le contenu de cette œuvre ne correspond pas tout à fait à ce à quoi s'attend un lecteur moderne au vu d'un titre semblable, c'est qu'il faut s'attarder quelques instants sur la traduction qui nous donne ce titre. En effet, comme le

¹ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, édition scientifique et traduction de Stéphane Schmitt, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2013, p. XXXIII-XXXVI. Nous retenons les dates de 23 ou 24 pour la naissance et de 79 pour la mort de Pline, qui sont les plus communément admises. Une autre édition, plus récente, donne cependant 81 pour la mort de Pline et 80 pour la dédicace à Titus. Voir PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Les Classiques favoris », 2016, p. 3-7. Introduction et édition scientifique de Maxence Caron.

² PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, édition scientifique et traduction de Stéphane Schmitt, *op. cit.*, p. XV. Stéphane Schmitt note qu'il est possible « que Pline ait présenté à Titus une version préliminaire composée assez rapidement, avec l'intention de revoir son texte par la suite, et que sa mort prématurée l'en ait empêché. Cela expliquerait d'ailleurs certains traits de l'œuvre, qui, au cours des siècles (et notamment les cinq derniers), lui ont été reprochés et ont pu donner une impression d'inachèvement : erreurs et incohérences diverses, imperfections du plan ou manque de hiérarchisation des informations... »

suggère Pierre Grimal, *Naturalis historia* pourrait aussi signifier, sinon davantage, « recherches sur la nature³ ».

Car c'est bien la nature entière qui occupe Pline au fil des pages, une nature qu'il s'attache à décrire – plus qu'à expliquer, selon ses propres dires⁴ – une nature toute-puissante qui regorge de *mirabilia* et qui donne son plan à l'œuvre. Commenant par le ciel et les éléments, après un premier livre faisant office de préface et de table des matières, le livre II est consacré à l'astronomie, la météorologie, l'hydrographie et la géologie. Viennent ensuite les livres III à VI, traitant de la géographie, puis le livre VII qui amorce la série des êtres vivants, avec l'humain pour sujet et qui allie anthropologie et physiologie. Les livres VIII à XI sont donc focalisés sur les animaux, abordant dans cet ordre les animaux terrestres, les animaux aquatiques, les oiseaux, les insectes et les parties des animaux. L'exposé se poursuit avec la botanique : les arbres exotiques et les parfums aux livres XII et XIII, les arbres fruitiers, le vin, l'huile, aux livres XIV et XV, les arbres sauvages au livre XVI, l'arboriculture au livre XVII et l'agriculture au livre XVIII, les plantes potagères et l'horticulture au livre XIX, les remèdes issus des plantes de jardin au livre XX, les fleurs, d'autres plantes diverses et leurs vertus médicinales dans les livres XXI et XXII. Les livres XXIII et XXIV donnent un aperçu des remèdes tirés des arbres et arbustes cultivés et sauvages, les livres XXV à XXVII des herbes sauvages et de leurs vertus médicinales. Les livres XXVIII à XXX traitent des remèdes issus du monde animal et les livres XXXI et XXXII de ceux provenant des eaux et des

³ *Ibid.*, p. X. « Le terme *historia* revêt chez les Latins, comme chez les Grecs auxquels ils l'ont emprunté, le sens d'"enquête" ou de "recherche". Dans la mesure où cette acception antihistorique s'est maintenue en français jusqu'à nos jours, précisément dans la seule expression d'"histoire naturelle", il n'y a pas d'inconvénient majeur à conserver cette traduction traditionnelle pour le titre de l'ouvrage de Pline. Pierre Grimal avait proposé, cependant, de lui substituer *Recherches sur la nature* ("Encyclopédies antiques", *Cahiers d'Histoire mondiale*, vol. IX, n° 3, 1966, p. 478). »

⁴ *Histoire naturelle*, XI, II (3), 8, p. 31-32 : *nobis propositum est naturas rerum manifestas indicare, non causas indagare dubias* (« notre but est de décrire les phénomènes évidents, non d'en dépister les causes obscures »).

créatures aquatiques. Les métaux font l'objet des livres XXXIII et XXXIV, puis entraînent le livre XXXV sur la peinture et les couleurs et le livre XXXVI sur les pierres, leur utilisation, la sculpture, l'architecture. L'*Histoire naturelle* se termine avec le livre XXXVII, qui se concentre sur les pierres précieuses⁵.

On sent bien, grâce à ce plan, la volonté de Pline d'embrasser le monde dans son entièreté ; on devine que cette œuvre se voudrait « une reproduction de la nature, mais la sélection des données et les impératifs de composition en font un *breuiarium naturae*⁶ », un abrégé de la nature, qui ne la reflète pas de manière exacte mais montre plutôt « une nature recomposée en fonction de critères multiples⁷ ». « Son entreprise doit concilier exhaustivité et brièveté, elle consiste à mentionner toutes les connaissances admises sans s'y attarder⁸ », afin d'atteindre son objectif, qui est, d'après les mots de Pline, de permettre au lecteur de « voyager rapidement parmi tous les ouvrages de la nature⁹ ».

Au nombre de ces ouvrages de la nature se trouvent donc les animaux, sur lesquels est centrée cette étude. Comme le signale Liliane Bodson¹⁰, le nombre de livres où se manifeste le monde animal est plus conséquent que ce que le plan général aurait pu laisser penser : entre les livres qui leur sont proprement

⁵ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, édition scientifique et traduction de Stéphane Schmitt, *op. cit.*, p. VII-VIII. Nous nous servons des titres qui précèdent l'introduction de cette édition pour proposer ce plan de l'*Histoire naturelle*.

⁶ PEPA, p. 79.

⁷ *Loc. cit.*

⁸ *Loc. cit.*

⁹ *Histoire naturelle*, VIII, XVII (16), 44, p. 38 : *Quos percunctando quinquaginta ferme uolumina illa praeclara de animalibus condidit ; quae a me collecta in artum cum iis quae ignorauerat, quaeso ut legentes boni consultant, in uniuersis rerum naturae operibus medioque clarissimi regum omnium desiderio cura nostra breuiter peregrinantes.* (« À force d'interroger ces hommes, Aristote composa environ cinquante volumes célèbres sur les animaux ; volumes que j'ai résumés, en y ajoutant ce qu'il avait ignoré, et que je prie les lecteurs de juger avec bienveillance, car ils pourront par nos soins voyager rapidement parmi tous les ouvrages de la nature, au milieu de tout ce qui a fait le désir du plus illustre des rois. »)

¹⁰ BODSON, Liliane, « La zoologie romaine d'après la *NH* de Pline », dans Jackie Pigeaud et José Oroz Reta, *Pline l'Ancien, témoin de son temps. Conuentus Pliniani Internationalis*, Salamanque et Nantes, Universidad Pontificia de Salamanca, 1987, p. 107 [p. 107-116].

consacrés, l'utilisation dans la pharmacopée et les travaux agricoles, c'est près d'un quart de l'*Histoire naturelle* qui fait intervenir des animaux.

Résumant les informations trouvées chez Aristote et y ajoutant des éléments propres à intéresser le public romain, les livres zoologiques¹¹ de Pline ont connu une immense postérité et ont fait œuvre d'autorité auprès des savants du Moyen-Âge et des nombreux auteurs de bestiaires. L'*Histoire naturelle* a en effet ceci de rare parmi les écrits de la littérature antique, qu'elle n'a pas été perdue puis redécouverte¹² ; au contraire, elle n'a pas cessé d'être lue et transmise, ce qui n'est pas le cas des travaux zoologiques d'Aristote ou bien encore de l'encyclopédie rédigée par Varron, aujourd'hui presque entièrement perdue¹³. Le succès de l'œuvre plinienne est tel qu'elle-même a fait l'objet, au cours des siècles, d'abrégés et de collections de morceaux choisis¹⁴.

D'éminents noms de l'histoire des sciences naturelles, comme Georges Buffon et Georges Cuvier, « ont dit toute leur estime pour l'*Histoire naturelle* et l'exposé sur les animaux en particulier¹⁵ ». Selon Stéphane Schmitt, l'influence de Pline en la matière s'est poursuivie approximativement jusqu'au XIX^e siècle, période où « la science évolue vers une professionnalisation accrue et vers une

¹¹ Nous utilisons le terme « zoologie » dans son sens commun d'« état des connaissances sur les animaux » et non pas dans son sens d'origine de « science des remèdes tirés des animaux », ou son sens savant de « science des animaux », avec toutes les implications que la notion de « science » fait apparaître. Voir la note n° 4 dans BODSON, Liliane, « Le témoignage de Pline l'Ancien sur la conception romaine de l'animal », dans Barbara Cassin *et alii* (dir.), *L'Animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, 1997, p. 325 [p. 325-354].

¹² PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, édition scientifique et traduction de Stéphane Schmitt, *op. cit.*, p. X-XI.

¹³ PEPA, p. 37.

¹⁴ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, édition scientifique et traduction de Stéphane Schmitt, *op. cit.*, p. X-XI.

¹⁵ BODSON, Liliane, *op. cit.*, 1997, p. 326.

plus grande spécialisation¹⁶ », et où les savants « se détournent [...] de Pline et l'abandonnent aux érudits et aux historiens¹⁷ ».

Ainsi, après 1850, [...] l'*Histoire naturelle* perd pratiquement toute espèce d'influence sur la pensée, et, comme pour lui faire payer celle qu'elle a exercée pendant dix-sept siècles, on prend l'habitude de la dénigrer sous tous ses aspects : son style [...] fait l'objet de sarcasmes, et son contenu est assez systématiquement méprisé. Les historiens des sciences et des idées, en cette ère positiviste, reprochent à Pline sa crédulité et son manque d'esprit critique, déplorent ses erreurs, ses digressions ; Pline est devenu pour eux un emblème du naufrage de la science antique après les espoirs des temps athéniens et alexandrins¹⁸.

« [C]ompilation sans critique ni observations personnelles ou presque, absence totale de classification scientifique et même d'ordre élémentaire, abondance d'erreurs et de fables saugrenues¹⁹ » sont les reproches les plus fréquents adressés à l'œuvre de Pline après cette période. Après plusieurs décennies d'études et de relectures, la critique s'applique aujourd'hui à mettre en avant « l'importance du travail de l'encyclopédiste latin pour la vulgarisation [...] des connaissances zoologiques dont les unes ont été accumulées par ses prédécesseurs, tandis que d'autres, jusqu'alors inédites, sont enregistrées et sauvegardées avec lui²⁰. »

Si le contenu des livres de Pline nous semble bien plus éloigné d'une approche scientifique moderne que celui des ouvrages d'Aristote, c'est que leurs objectifs diffèrent. Guy Serbat le rappelle, « Pline n'est pas un savant au sens moderne du mot, ni au sens auquel Euclide, Thalès ou Archimède ont été des savants²¹ » et il n'aspire aucunement à définir un nouveau modèle de classification zoologique : l'accumulation de données et leur transmission

¹⁶ PLIN L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, édition scientifique et traduction de Stéphane Schmitt, *op. cit.*, p. XXX.

¹⁷ *Loc. cit.*

¹⁸ *Loc. cit.*

¹⁹ BODSON, Liliane, *op. cit.*, 1987, p. 108. Ces reproches sont rassemblés par Jean Beaujeu, cité par Liliane Bodson.

²⁰ *Ibid.*, p. 109.

²¹ SERBAT, Guy, « La référence comme indice de distance dans l'énoncé de Pline l'Ancien », dans *Revue de philologie, de littérature et d'Histoire anciennes*, tome XLVII, fascicule 1, Paris, Klincksieck, 1973, p. 40 [p. 38-49].

priment chez l'auteur latin. Il n'est pas « un spécialiste de géographie, ou de cosmographie, ou de botanique, ou de zoologie, ou de minéralogie²² » mais « un vulgarisateur éclairé qui essaie de consigner tout ce que l'on sait de ces divers domaines et tout ce qu'on en a écrit²³ ». Mais surtout, désirant faire œuvre utile, Pline écrit pour un lectorat romain à la recherche de connaissances et d'informations pratiques :

Dès lors, parlant des animaux, il joint, chaque fois que l'occasion s'en présente, aux indications strictement zoologiques des données qu'il a tenu à recueillir sur les produits à tirer des espèces mentionnées ou, s'il s'agit d'animaux domestiques ou familiers, les moyens de les élever et de les soigner [...], il insère aussi volontiers des anecdotes sur les vertus et les pouvoirs attribués aux animaux ainsi que sur leur comportement et leur rapport avec l'homme²⁴.

Il faut se souvenir que dans l'Antiquité, « un livre de science est le plus souvent un dialogue avec le lecteur²⁵ », auquel l'auteur s'adresse dans une langue travaillée, recherchée sur le plan du style, car « tout "scripteur" d'un ouvrage, quel que fût le contenu de cet ouvrage, adoptait peu ou prou le comportement d'un "écrivain", c'est-à-dire faisant œuvre littéraire au sens que nous avons donné à ce mot²⁶. » « Aussi le traité technique doit-il être considéré à Rome comme un authentique genre littéraire²⁷ » et l'*Histoire naturelle* comme un authentique ouvrage de littérature. « Il existe en effet dans l'*Histoire naturelle* une unité du ton et des idées qui en fait bien plus qu'une collection de données et qui révèle l'existence d'une intention d'écrivain²⁸ », souligne Stéphane Schmitt.

²² *Loc. cit.*

²³ *Loc. cit.*

²⁴ BODSON, Liliane, *op. cit.*, 1987, p. 110.

²⁵ SERBAT, Guy, *op. cit.*, p. 40.

²⁶ MARTIN, René, et GAILLARD, Jacques, *Les Genres littéraires à Rome*, Paris, Nathan-Scodel, 1990, p. 173.

²⁷ *Ibid.*, p. 174.

²⁸ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, édition scientifique et traduction de Stéphane Schmitt, *op. cit.*, p. XVI.

Car c'est bien l'*Histoire naturelle* en tant qu'œuvre littéraire que nous allons analyser. Pour ce faire, nous choisissons de nous concentrer sur les livres traitant spécifiquement des animaux, c'est-à-dire les livres VIII, IX, X et XI, qui nous ont paru les plus pertinents. Une étude plus exhaustive aurait peut-être été possible en prenant en compte les références aux animaux dans d'autres livres de l'*Histoire naturelle*, notamment ceux concernant l'agriculture et la pharmacopée animale, mais nous avons préféré approfondir les endroits où la perspective précise de notre sujet se faisait le plus sentir. Si le propos de Pline ne se concentre pas uniquement sur le thème de l'animal dans ces livres, comme nous le verrons dans notre troisième partie, l'outil de description utilisé, cette structure à la forme et au contenu très variable que nous nommons la « notice », permet d'obtenir des informations quant à la vision que porte Pline et, à travers lui, ses contemporains, sur divers aspects zoologiques. Ces notices se composent donc d'éléments plus variés que ceux ayant trait à la simple utilisation agricole ou pharmaceutique du corps ou des services de l'animal, et nous ont semblé une matière idéale pour notre analyse.

C'est en effet dans ces notices que surprend le plus l'intervention d'un registre qui se manifeste tout au long de l'*Histoire naturelle*, et que nous appelons le « merveilleux » en référence à la traduction française des termes employés par Pline, souvent des dérivés ou des composés des adjectifs *mirum* et *mirabile*. La présence de ces informations ayant trait à une forme d'extraordinaire, de spectaculaire, voire d'invraisemblable, est une des raisons qui ont fait que la science moderne a vivement critiqué Pline. Ces informations ont également alimenté les nombreux reproches qui lui sont adressés. Elles peuvent revêtir diverses formes, comme une digression qui relate une anecdote (par exemple la panthère qui supplie un humain de sauver ses petits au livre VIII²⁹), des caractéristiques mettant en avant l'ingéniosité ou l'habileté

²⁹ *Histoire naturelle*, VIII, XXI (17), 59-60, p. 44-45.

d'un animal (l'art du chant chez le rossignol qui répète les leçons de son maître³⁰), une comparaison morceau par morceau du corps d'un animal (la description de la girafe, qui possède une tête de chameau, des pattes de bœuf, un pelage de léopard³¹)... Nous aurons l'occasion de revenir sur la prégnance du merveilleux et sur la composition des notices zoologiques au cours de notre étude.

Il faut également rattacher cet aspect à une autre tradition que celle du manuel ou du traité scientifique, qui est « celle des recueils de *mirabilia*, témoignage d'un goût répandu alors pour les "curiosités"³² », qui connaît un réel succès à l'époque où Pline compose son œuvre, mais qui se révèle plus ancienne. En effet, la paradoxographie, d'origine grecque, est une des influences de Pline et plusieurs de ses sources y sont liées. Cette influence se mêle à d'autres et leur combinaison participe à la tonalité de certains passages, qui peuvent sembler étranges au lecteur moderne, où la description savante côtoie les croyances populaires – par exemple les paragraphes sur la rage du chien³³.

La présence du registre merveilleux trouve donc une partie d'explication dans l'héritage de la paradoxographie, mais aussi dans la vision même de la nature pour l'auteur latin. Valérie Naas l'explique de cette manière :

La thématique du merveilleux constitue une expression privilégiée de la conception plinienne de la nature. Dans son enquête, Pline veut exprimer toute son admiration pour la nature dont la puissance se manifeste au plus haut point par ses merveilles. Ainsi, l'éloge de la nature représente l'une des modulations principales du thème des merveilles qui parcourt l'œuvre³⁴.

Les éléments que nous qualifions de « merveilleux » font donc partie intégrante de la nature aux yeux de Pline et sont les preuves de sa prodigalité. « Par sa richesse, sa diversité et son fonctionnement, la nature suscite

³⁰ *Histoire naturelle*, X, XXIX (43), 81-83, p. 55-56.

³¹ *Histoire naturelle*, VIII, XXVII (18), 69, p. 47-48.

³² PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, édition scientifique et traduction de Stéphane Schmitt, *op. cit.*, p. XIII.

³³ *Histoire naturelle*, VIII, LXIII (40-41), 152-153, p. 76.

³⁴ *PEPA*, p. 283.

l'émerveillement³⁵ », et, selon cette idée, « la richesse de la nature rend possible et crédible le merveilleux et l'incroyable³⁶ ». Cependant, la présence des merveilles dans l'*Histoire naturelle* ne semble pas se limiter à cet éloge de la nature ou bien « à satisfaire le goût du lecteur pour le sensationnel. Par exemple, elles peuvent avoir une valeur morale, ou politique, ou encore servir à ponctuer l'exposé, en délimitant par contraste un savoir plus canonique³⁷. »

Que penser alors d'une catégorie toute particulière de ces merveilles zoologiques, que Pline mentionne mais dont il renie l'existence ? L'emploi de l'adjectif *fabulosum*, opposé à *certum*, relègue ces informations au rang de fables qui ne méritent pas de crédit ; c'est le cas par exemple de la transformation des loups-garous³⁸ ou de l'existence des griffons et des pégases³⁹. C'est également la toute-puissance et la variété de la nature qui expliquent la présence de ces créatures extraordinaires :

Pour les contrées lointaines comme l'Inde et l'Éthiopie, ces animaux exotiques peuvent relever de la veine paradoxographique et périégétique, et Pline suit ses sources sans s'interroger sur la réalité ou la vraisemblance. En revanche, lorsqu'il qualifie un animal de *fabulosus*, Pline en fait le fruit de l'imaginaire⁴⁰.

Ces animaux, que nous pouvons qualifier de « fabuleux » en référence au terme utilisé par Pline, sont donc ceux dont l'existence est remise en cause, qui sortent du cadre de la merveille pour verser dans celui de l'affabulation. Cette définition pourrait être élargie et englober également d'autres créatures dont l'existence n'est pas explicitement contestée par Pline, mais qui ne trouvent

³⁵ NAAS, Valérie, « *Est in his quidem, tametsi mirabilis, aliqua ratio* (NH, IX, 178) : modes de construction du savoir et imaginaires de Pline l'Ancien », dans Mireille Courrént et Joël Thomas (dir.), *Imaginaire et modes de construction du savoir antique dans les textes scientifiques et techniques*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, coll. « Études », 2001, § 30.

³⁶ *Ibid.*, § 32.

³⁷ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, édition scientifique et traduction de Stéphane Schmitt, *op. cit.*, p. XIII.

³⁸ *Histoire naturelle*, VIII, XXXIV (22), 80, p. 51.

³⁹ *Histoire naturelle*, X, XLIX (70), 136, p. 75.

⁴⁰ *Loc. cit.*

aucune identification avec des animaux connus et présentent un grand nombre de caractéristiques merveilleuses – soit parce qu'ils sont le résultat d'une déformation ou d'une composition, soit parce qu'ils appartiennent à un mythe ou une légende, ou bien pour d'autres raisons encore. Comme un signe de leur empreinte sur l'exposé zoologique de Pline, Alfred Ernout en dresse une courte liste dans son introduction au livre VIII : « nous faisons connaissance avec des bêtes fabuleuses, amphisbène, basilic, catoblépas, crocotte, corocotte et leucrocotte, dragon, loup-garou, léontophonon, mantichore, achlis⁴¹ ».

Même s'il semble aisé, à première vue, de distinguer un animal fabuleux d'un animal « non-fabuleux », il existe cependant une grande porosité entre les catégories que nous venons de citer. Il suffit, pour s'en rendre compte, de consulter une autre édition du même texte de l'*Histoire naturelle* pour que le commentaire nous donne des indications différentes. Ainsi, Harris Rackham identifie l'éale comme un animal mythique, utilisé dans l'héraldique⁴², tandis que Stéphane Schmitt note que l'éale « est inconnue⁴³ » et Alfred Ernout hésite entre un buffle ou un rhinocéros⁴⁴. Se pose alors le problème de l'identification précaire des espèces dont parle Pline, de son adhésion ou non à la croyance de leur existence et de leur statut face à un lecteur moderne.

Cette réflexion entraîne avec elle un certain nombre de questions. Quels sont donc ces animaux fabuleux, comment les situer par rapport aux autres, et que peut-on dire sur leur fonction au cœur de l'exposé plinien ? Afin de faire progresser notre étude, nous proposons de passer par trois étapes distinctes.

⁴¹ *Histoire naturelle*, VIII, p. 8. Alfred Ernout écrit ici « crocotte » au lieu de « crocote » que l'on trouve dans le texte du livre.

⁴² PLINE L'ANCIEN, *Natural history, Tome III (Books VIII – XI)*, édition scientifique et traduction anglaise de Harris Rackham, Cambridge, Harvard University Press, 1967, note c, p. 54 : “*This mythical animal is used in heraldry, e.g. as the supporters of the shield of Lady Margaret Beaufort, mother of King Henry VII*”.

⁴³ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, édition scientifique et traduction de Stéphane Schmitt, *op. cit.*, note n° 73, p. 1813.

⁴⁴ *Histoire naturelle*, VIII, note n° 1 du § 73, p. 128.

Nous nous intéresserons, dans un premier temps, à la relation étroite qu'entretiennent influence encyclopédique et merveilleux dans l'œuvre de Pline. Ces liens se manifestent déjà dans la définition du genre de l'*Histoire naturelle*, entre encyclopédie antique – un concept qui, à lui seul, amène un questionnement – et paradoxographie. Nous pourrons ensuite observer plus en détail la notion de merveilleux, ce qu'elle recouvre chez Pline, ainsi que la manière dont elle intervient dans son vocabulaire et sa pensée.

Il sera possible, dans un deuxième temps, de se concentrer sur la place de l'animal et celle de l'animal fabuleux. Après avoir rapidement abordé son importance dans la vie romaine de l'époque (et les différentes conceptions qui en font un être à exploiter, un être semblable à l'humain, un être lié au sacré, ou autre chose encore), il sera question du regard que porte Pline sur les animaux, en tant qu'écrivain compilateur d'Aristote et en tant qu'officier romain du I^{er} siècle après J.-C. Nous tenterons alors de définir plus en détail ce qu'est un animal fabuleux, nous chercherons à les situer par rapport aux merveilles que nous aurons évoquées dans la première partie et nous proposerons un classement de leur répartition dans les quatre livres zoologiques de Pline.

Enfin, dans un troisième temps, la présence et la signification de ces animaux seront au cœur de notre réflexion. Nous nous demanderons si Pline l'Ancien a cru à ses mythes, et nous pourrons émettre des hypothèses d'interprétation sur ses motivations à mentionner de tels animaux. Il sera alors temps de parler de ce que nous appelons le « projet politique » de Pline, c'est-à-dire plus largement les idées et idéologies que Pline intègre dans son *Histoire naturelle*, sa conception de la nature, de l'humain, et de ces animaux, qui semblent être, comme nous aurons l'occasion de le voir, orientées dans une finalité qui tend vers un certain éloge de l'Empire romain.

PARTIE I

1. ENCYCLOPÉDIE ET MERVEILLEUX

Il convient tout d'abord de réfléchir au genre littéraire – ou aux genres littéraires – auquel appartient cette œuvre. Si l'on a pu considérer l'*Histoire naturelle* à la fois comme la première véritable encyclopédie ou au contraire comme l'aboutissement des principes de l'encyclopédie antique⁴⁵, c'est qu'elle échappe à toute catégorisation stricte et révèle sans cesse de nouvelles ambiguïtés. L'inscription dans une tradition, marquée par Pline dans la préface grâce à la référence à l'ἐγκύκλιος παιδεία⁴⁶, s'accompagne également d'un intérêt pour la compilation de faits se rapportant au domaine de l'extraordinaire, du merveilleux. C'est pour cela que, dès le I^{er} siècle, Aulu-Gelle, dans *Les Nuits attiques*, rattache l'*Histoire naturelle* à la paradoxographie⁴⁷ et préfigure un jugement qui suivra Pline durant une grande partie de l'histoire critique de son œuvre : le reproche de crédulité⁴⁸. Ce reproche, comme nous le verrons, doit être nuancé, car Pline n'est pas sans faire preuve d'esprit critique et cela de manière plus ou moins implicite.

⁴⁵ PEPA, p. 39-41.

⁴⁶ *Histoire naturelle*, I, Préf., 14, p. 51 : *Iam omnia attingenda quae Graeci τῆς ἐγκυκλίου παιδείας uocant* (« De plus, il nous faut toucher à tous les points que les Grecs embrassent sous le nom de "culture encyclopédique" »).

⁴⁷ AULU-GELLE, *Les Nuits attiques, Tome II (Livres V-X)*, édition scientifique et traduction de René Marache, Paris, Les Belles Lettres, 1978, p. 118 (IX, 4, 13). Voir PEPA p. 271 *et seq.*

⁴⁸ Voir par exemple la préface d'Alfred Ernout au livre VIII, p. 6 : « On retrouve là un trait que j'ai déjà signalé, sa crédulité et son amour de l'étrange et du merveilleux. » Sur ce reproche attribué à Pline, voir PEPA, p. 243.

1.1. LE GENRE DE L'ŒUVRE

1.1.1. Une œuvre encyclopédique

1.1.1.1. L'encyclopédie antique

Le maniement de la notion d'« encyclopédie » appliquée aux textes antiques doit faire l'objet de précautions ; en effet, cette notion et le terme même d'« encyclopédie » possèdent une histoire, que nous allons aborder ici.

Le terme « encyclopédie » en langue française provient d'un emprunt au latin de la Renaissance, *encyclopaedia*, qui est lui-même formé à partir de l'expression en grec ancien ἐγκύκλιος παιδεία⁴⁹. Cette expression est composée du substantif παιδεία (παιδεία, -ας), « l'éducation », et de l'adjectif ἐγκύκλιος (ἐγκύκλιος, -ος, -ον), qui signifie littéralement « qui est rond ou tourne en rond, circulaire », ou au sens figuré « qui revient en cercle sur soi-même, périodique », « qui embrasse un cercle entier », d'où le sens donné pour cette expression de « cercle de l'éducation ou des sciences, l'ensemble des sciences qui constituent une éducation complète⁵⁰ ». Si à première vue la signification de cette expression semble être sans ambiguïté, sa portée réelle et la compréhension qu'en avaient les auteurs grecs puis latins font l'objet de débats parmi les spécialistes⁵¹.

En effet, deux interprétations sont possibles lorsqu'un auteur de l'Antiquité a recours à cette expression dans l'un de ses textes. Dans le premier cas, cela équivaldrait à parler d'une éducation ordinaire, commune à tous ; et dans le second cas, cela ferait référence à la quantité de connaissances et de sciences qu'il faudrait maîtriser au préalable avant de commencer l'étude d'un sujet précis, qui serait dans ce cas placé en haut d'une hiérarchie dans les savoirs. Ce sujet dépend évidemment de la spécialité de l'auteur qui développe

⁴⁹ CNRTL, *Trésor de la langue française informatisé : étymologies*, <encyclopédie> [en ligne]. Disponible sur : <http://www.cnrtl.fr/etymologie/> [consulté le 13/11/2018].

⁵⁰ BAILLY, Anatole, *Dictionnaire Grec-Français*, Paris, Hachette, 2000. p. 573.

⁵¹ Voir à ce propos les références citées dans la note 5 de NAAS, Valérie, *op. cit.*, 2001, § 7.

cette idée : la rhétorique pour Quintilien ou bien l'architecture pour Vitruve, par exemple. Cette ambivalence de sens est résumée ainsi par Valérie Naas, dans son article sur les modes de construction du savoir :

La signification d'ἐγκύκλιος παιδεία – dont l'étude n'est pas développée ici – comprend deux orientations principales, « cercle des connaissances » ou « éducation générale, commune », le débat portant précisément sur l'adjectif ἐγκύκλιος. Au I^{er} siècle avant notre ère, l'ἐγκύκλιος παιδεία constitue une formation non spécialisée mais approfondie, qui comprend des disciplines scientifiques et littéraires, les ἐγκύκλια μαθήματα. On comprend aisément qu'elle ait trouvé une expression privilégiée dans la forme « encyclopédique » au sens moderne du terme⁵².

De même, certains critiques des textes de l'Antiquité n'hésitent pas à qualifier quelques œuvres antiques d'« encyclopédies » ou quelques auteurs particuliers d'« encyclopédistes », tandis que d'autres considèrent l'usage de cette notion pour la littérature grecque ou latine classique comme inappropriée ou anachronique⁵³.

Bien qu'il n'existe pas de catégorie spécifique pour ce genre littéraire dans la classification de la littérature latine ou reconnue comme telle par les auteurs de l'Antiquité, il est possible, à la manière de René Martin et Jacques Gaillard⁵⁴, de rapprocher ces œuvres à caractère encyclopédique des traités scientifiques en prose et de les regrouper ensemble dans une section consacrée aux textes à visée démonstrative ou didactique.

Ces œuvres ont la particularité de partager un certain nombre de caractéristiques. On peut noter tout d'abord une volonté marquée de rassembler un grand nombre de connaissances, parfois même toutes les connaissances à la disposition de l'auteur, soit dans un sujet unique et précis (souvent une discipline canonique qui figure parmi les arts libéraux, dont la liste a varié au

⁵² *Loc. cit.*

⁵³ DOODY, Aude, « Pliny's *Natural history*: *Enkuklios Paideia* and the Ancient Encyclopedia », dans *Journal of the History of Ideas*, vol. 70, n° 1, University of Pennsylvania Press, janvier 2009, p. 2 [p. 1-21].

⁵⁴ MARTIN, René, et GAILLARD, Jacques, *op. cit.*, p. 173.

cours des siècles⁵⁵), soit sur la nature ou le monde dans son ensemble. Les informations sont ensuite organisées selon un plan et transcrites sous la forme de notices, de fiches, de parties ou de paragraphes abordant chacun un thème plus en détail. Il arrive même, comme c'est le cas dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, qu'un premier volume fasse office de table des matières et permette une lecture différente de l'ouvrage : une consultation ponctuelle et par renvois plutôt qu'une lecture continue⁵⁶. On comprend bien ainsi pourquoi le rapprochement avec l'encyclopédie au sens moderne (c'est-à-dire comme on l'entend depuis le XVIII^e siècle et les travaux de Diderot et d'Alembert) est rapidement fait.

Aux côtés de Pline, on peut placer dans cette catégorie Caton l'Ancien (*Ad Filium*), Varron (*Disciplinae*) et Celse (*Artes*), en suivant l'exemple d'Otto Jahn, cité par Aude Doody :

Credit for the invention, or at least the authority, of the idea that Cato, Varro, and Celsus contributed to a Roman genre of encyclopedia rests with the great nineteenth-century philologist, Otto Jahn. In his article of 1850, "Über römische Encyclopädien," Jahn carefully established links between the three lost texts and called them encyclopedias on the basis that all three dealt with a recognized canon of subjects in a single book⁵⁷.

⁵⁵ Voir l'article « Sept arts libéraux » dans HOWATSON, Margaret (dir.), *Dictionnaire de l'Antiquité. Mythologie, littérature, civilisation*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001, p. 915.

⁵⁶ C'est ainsi que Pline dit souhaiter que son œuvre soit lue ; voir *Histoire naturelle*, I, Préf., 33, p. 56-57 : *Tu per hoc et aliis praestabis ne perlegant, sed ut quisque desiderabit aliquid, id tantum quaerat et sciat quo loco inueniat* (« Par là tu rendras service aussi aux autres lecteurs : au lieu de parcourir tout l'ouvrage, chacun ne cherchera que ce qu'il désire et saura où le trouver »).

⁵⁷ DOODY, Aude, *op. cit.*, p. 5 : « L'attribution de l'invention, ou du moins l'autorité, de l'idée que Caton, Varron, et Celse ont contribué à un genre romain de l'encyclopédie revient au grand philologue du XIX^e siècle, Otto Jahn. Dans son article de 1850, "Sur les encyclopédies romaines", Jahn a précautionneusement établi des liens entre les trois textes perdus et les a appelés des encyclopédies en se basant sur le fait que tous les trois traitaient d'un ensemble de sujets appartenant à un canon reconnu dans un seul livre. » [Traduction personnelle.]

La mise en relation de ces trois écrivains n'est pas anodine, car elle se trouve chez un contemporain de Pline, Quintilien, dans le livre XII de son *Institution oratoire*⁵⁸.

Cependant, la liste des possibles encyclopédistes latins ne s'arrête pas là et on y trouve souvent d'autres auteurs tels que Vitruve (*De architectura*), Quintilien (*Institutio oratoria*), Columelle (*De re rustica*), Végèce (*Epitoma res militaris*) et parfois Cicéron (*De fato et De officiis*)⁵⁹. Il faut toutefois garder à l'esprit que l'on ne peut établir ce classement que si l'on conserve une souplesse dans la définition et l'interprétation du terme.

En effet, la notion d'encyclopédie antique se révèle plus complexe que de premier abord. De plus, elle n'est pas communément admise partout et par tous ; c'est pour cette raison qu'il faut prêter attention à la distinction entre l'œuvre à caractère encyclopédique et la personne qui fait preuve d'un savoir encyclopédique. En utilisant la définition que nous avons donnée au préalable, nous pouvons nous interroger sur les liens qui unissent ἐγκύκλιος παιδεία et encyclopédie hors du contexte de l'étymologie et constater ainsi l'apport de la réception à la caractérisation de ce genre littéraire.

S'il est vrai que le savoir encyclopédique est une chose très prisée au I^{er} siècle et que certains empereurs, à l'instar de Tibère, évaluent leurs contemporains à l'aune de leurs connaissances quant aux détails de la mythologie⁶⁰, le fait de rassembler une telle quantité de savoir dans une seule œuvre n'est pas ce qui suscite le plus l'intérêt des auteurs. Lorsque Quintilien évoque ensemble Homère et les possibles encyclopédistes, c'est pour les citer en

⁵⁸ QUINTILIEN, *Institution oratoire, Tome VII (Livre XII – Index)*, édition scientifique et traduction de Jean Cousin, Paris, Les Belles Lettres, 1980, p. 144 (XII, 11, 23-24).

⁵⁹ DOODY, Aude, *op. cit.*, p. 2.

⁶⁰ SALLES, Catherine, *Lire à Rome*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot », 1994, p. 87.

tant qu'érudits accomplis, ayant achevé de parcourir ce fameux cercle des connaissances, comme le signale Aude Doody :

*The common link between Cicero, Cato, Varro, and Celsus is something that they hold in common with Homer: they all stand as figures of the polymath, the man in complete possession of the knowledge of his culture [...]. That Cato, Varro, and Celsus wrote on a wide range of subjects is not in doubt. The question of how far they gathered these subjects into a single work remains more ambiguous*⁶¹.

Et lorsqu'à son tour, Pline l'Ancien fait référence à l'ἑγκύκλιος παιδεία dans sa préface, c'est pour se situer dans cette tradition et mettre en avant la portée de son *Histoire naturelle*.

Cependant, certains spécialistes parmi les historiens de l'éducation, tels Henri-Irénée Marrou, sont d'avis que l'encyclopédie et l'ἑγκύκλιος παιδεία n'ont pas d'autre lien que l'étymologie⁶². D'autres au contraire ont vu une filiation entre cette notion héritée de l'Antiquité et les programmes d'éducation du Moyen-Âge, qui faisaient appel aux arts libéraux (au nombre de sept, parmi lesquels on comptait la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie). C'est le cas de Valérie Naas, lorsqu'elle examine cette notion dans les premières pages du livre tiré de sa thèse :

Le programme médiéval des arts libéraux se situe dans le prolongement des ouvrages antiques à caractère encyclopédique, qui s'enracinent eux-mêmes dans l'ἑγκύκλιος παιδεία. Les références latines permettent de dégager l'évolution entre les deux conceptions. [...] Que les *artes* ou *disciplinae* précèdent une formation morale ou intellectuelle, de ce cycle d'instruction générale et préparatoire s'est progressivement dégagée une conception différente, où ces matières sont considérées pour elles-mêmes, et non plus comme une première étape. Elles peuvent dès lors faire l'objet d'une œuvre spécifique, comme le montrent les *Disciplinae* de Varron. Cette encyclopédie traite des sept arts libéraux auxquels s'ajoutent la médecine et l'architecture. On voit là comment l'évolution a pu se faire de l'ἑγκύκλιος παιδεία

⁶¹ DOODY, Aude, *op. cit.*, p. 9 : « Le point commun entre Cicéron, Caton, Varron et Celse est quelque chose qu'ils ont en commun avec Homère : ils se présentent tous comme des modèles du génie universel, l'homme qui possède un savoir total sur sa culture [...]. On ne doute pas du fait que Caton, Varron, et Celse ont écrit à propos d'une grande variété de sujets. Le fait de savoir jusqu'à quel point ils ont rassemblé ces sujets en une seule œuvre demeure plus ambigu. » [Traduction personnelle.]

⁶² Voir la note 7 dans DOODY, Aude, *op. cit.*, p. 4.

aux arts libéraux du Moyen-Âge, par le relais d'ouvrages antiques à caractère encyclopédique⁶³.

Il est donc possible de dire que, grâce à la réception faite au Moyen-Âge de ces traités en prose, la notion d'ἐγκύκλιος παιδεία s'est transformée selon l'un de ses deux sens – ou du moins a donné naissance à une nouvelle notion qui elle-même a profité à la création littéraire. De même, la réception des textes du Moyen-Âge a encore fait évoluer cette notion et ainsi de suite au cours des siècles. « Nombreuses seront pendant la Renaissance les appellations et variantes autour du projet de constitution d'un savoir total où le cercle [...] gardera à chaque fois son pouvoir structurant⁶⁴ », comme le note Éric Letonturier. Plusieurs idéologies autour de la construction d'une œuvre qui englobe tous les savoirs se succèdent les unes aux autres, jusqu'au projet de Diderot et d'Alembert, dont « l'ensemble ne saurait être ramené à l'ancienne figure classique du Un (cercle ou arbre), mais relève davantage [...] du multiple⁶⁵. »

Si la compréhension des textes de l'Antiquité a permis, par l'intermédiaire des traités à caractère encyclopédique, de construire une véritable notion de genre littéraire dédié à l'encyclopédie, c'est-à-dire reconnu comme tel par ses auteurs et lecteurs contemporains, on est en droit de se demander si, à l'inverse, ce n'est pas cette notion plus récente, venue du XVIII^e siècle, qui nous aide à définir l'encyclopédie antique. C'est l'idée proposée par Aude Doody lorsqu'elle tente d'expliquer pourquoi les spécialistes d'aujourd'hui classent ces œuvres dans une catégorie non définie par les auteurs de l'époque. L'exemple de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien est particulièrement révélateur de ce

⁶³ PEPA, p. 24-27.

⁶⁴ LETONTURIER, Éric, « Petite géométrie des savoirs encyclopédiques : cercle, arbre et réseau », dans *Hermès, La Revue*, vol. 66, n° 2, CNRS Éditions, 2013, p. 47 [p. 46-53].

⁶⁵ *Ibid.*, p. 50.

phénomène, car c'est l'ouvrage latin qui présente le plus de similitudes avec l'encyclopédie moderne :

*On one level, Pliny's Natural history is an encyclopedia because it displays certain features characteristic of that genre [...] and this is the case whether or not Pliny was aware of the genre while writing it. The Natural history is an encyclopedia because we can recognise its encyclopedic features in retrospect. To put it more strongly, the Natural history is an encyclopedia precisely because people have read and used it as one*⁶⁶.

C'est donc l'histoire de la réception de cette œuvre qui modifie la manière dont nous la percevons ; nous ne pouvons définir une appartenance à tel ou tel genre littéraire que rétrospectivement, ce qui est un cas rare dans la littérature latine (on pense également au *Satiricon* de Pétrone), où les écrivains tendent à s'inscrire dans des traditions d'écriture et respectent des conventions liées au genre dans lequel ils souhaitent s'illustrer.

Tout cela nous amène à penser que c'est un souci de définition du genre littéraire dans une période précise qui conduit à une divergence d'opinion. En effet, la terminologie n'existant pas pour parler d'un état antique de l'encyclopédie, il a fallu aller la prendre dans une époque différente et c'est ce qui pourrait faire que certains spécialistes y voient un anachronisme.

1.1.1.2. Les spécificités de l'*Histoire naturelle*

Nous avons donc compris comment Pline, par une référence dans la préface, se rattachait à une certaine tradition que l'on pouvait qualifier d'« encyclopédique ». Mais il ne se contente pas seulement de s'y inscrire, il dit même dès la préface son intention de dépasser ses prédécesseurs et affirme la

⁶⁶ DOODY, Aude, *op. cit.*, p. 18 : « À un premier niveau, l'*Histoire naturelle* de Pline est une encyclopédie parce qu'elle présente certains aspects caractéristiques de ce genre [...] et c'est le cas peu importe que Pline soit conscient ou pas de ce genre en l'écrivant. L'*Histoire naturelle* est une encyclopédie parce que nous pouvons reconnaître des aspects encyclopédiques rétrospectivement. Pour le dire de manière plus claire, l'*Histoire naturelle* est une encyclopédie précisément parce que les gens l'ont lue et utilisée comme telle. » [Traduction personnelle.]

nouveauté de son entreprise : « [i]l n'existe personne, chez nous, qui ait fait la même tentative, personne chez les Grecs qui ait traité à lui seul toutes les parties du sujet⁶⁷. » Cette préface nous livre encore un autre indice permettant de mieux appréhender les intentions de Pline écrivant son œuvre. Il annonce le sujet qu'il va traiter : « il s'agit de la nature, c'est-à-dire de la vie⁶⁸ ». La manière dont il souhaite le faire est quant à elle exposée au livre XI après un passage sur la respiration des insectes : « notre but est de décrire les phénomènes évidents, non d'en dépister les causes obscures⁶⁹. »

Ces deux dernières citations, que l'on peut rapprocher et où plusieurs critiques dans l'histoire de la réception ont pu voir une définition du projet de Pline, contiennent des éléments essentiels pour affiner notre compréhension de l'œuvre. En effet, ce que Pline nomme « nature » n'est pas seulement le monde physique ponctué de phénomènes qui l'entoure, mais le terme latin *natura*, associé comme ici à un complément du nom, prend également le sens d'« état naturel et constitutif d'une chose⁷⁰ » – et « à côté de la signification de caractère spécifique, la *Natura*, dans l'œuvre plinienne, désigne aussi une entité vivante, transcendante, assimilée au divin⁷¹ », ce qui éclaire l'assimilation faite entre la nature et la vie pour délimiter son champ d'étude. De plus, il ne faut pas non plus interpréter trop littéralement le passage où Pline affirme vouloir décrire la nature sans en expliquer les mécanismes, car de nombreux exemples vont dans le sens contraire⁷² ; « son refus de l'investigation, spécifié par l'adjectif *dubius*, porte uniquement sur les "causes incertaines"⁷³. »

⁶⁷ *Histoire naturelle*, I, Préf., 14, p. 51 : *nemo apud nos qui idem temptauerit, nemo apud Graecos qui unus omnia ea tractauerit.*

⁶⁸ *Ibid.*, Préf., 13, p. 50 : *rerum natura, hoc est uita, narratur.* Voir PEPA, p. 61 et seq.

⁶⁹ *Histoire naturelle*, XI, II (3), 8, p. 31-32 : *nobis propositum est naturas rerum manifestas indicare, non causas indagare dubias.* Voir PEPA, p. 78 et seq.

⁷⁰ GAFFIOT, Félix, *Dictionnaire illustré Latin-Français*, Paris, Hachette, 1970, p. 1014.

⁷¹ PEPA, p. 63.

⁷² Voir par exemple *Histoire naturelle*, X, XIII (17), 36, p. 40, où Pline cherche à identifier un oiseau particulier, l'« oiseau incendiaire », au livre IX, VII (6), 17-18, p. 43 au sujet de

Ainsi, les spécificités de l'*Histoire naturelle* peuvent se résumer de cette manière :

La référence à la nature suggère un élargissement du domaine traité et une prise de conscience de l'encyclopédiste dans la définition de son projet : en se référant à la totalité du monde physique, l'auteur adopte [...] la tendance universaliste et globalisante issue de la pensée hellénistique.

Par ailleurs, l'*HN* intègre la perspective de classement exhaustif issue de l'hellénisme dans l'évolution proprement latine de l'encyclopédie, à savoir l'aspect utilitaire et pragmatique. Cette originalité contribue à l'intérêt particulier dont cette œuvre a de tout temps bénéficié⁷⁴.

1.1.2. Une œuvre paradoxographique

Cependant, l'intérêt dont l'*Histoire naturelle* a pu faire l'objet au cours des siècles n'est pas uniquement dû à ses aspects encyclopédiques. En effet, ce qui a rendu célèbres ces trente-sept livres de compilation, c'est aussi la profusion d'anecdotes et de faits extraordinaires rapportés par Pline. C'est ce qui lui a valu d'être diversement critiqué depuis la seconde moitié du XIX^e siècle⁷⁵, et de perdre peu à peu l'influence qu'il avait pu exercer sur la recherche scientifique au Moyen-Âge. Et comme le souligne Stéphane Schmitt dans son introduction à l'édition Pléiade de l'*Histoire naturelle* :

Cette caractéristique rattache l'ouvrage à une autre tradition littéraire, florissante à son époque, celle des recueils de *mirabilia*, témoignage d'un goût répandu alors pour les « curiosités ». Le peu qui nous est parvenu des écrits de Licinius Mucianus, proche lui aussi de la dynastie flavienne, et l'une des sources privilégiées de Pline, est représentatif de cet attrait pour les « merveilles⁷⁶ ».

La perspective encyclopédique se double donc d'une deuxième influence, visible à travers les noms d'auteurs cités par Pline au cours du texte : l'écriture de *mirabilia*, d'œuvres qui rassemblent quantité de petits récits hors du commun

la respiration des êtres aquatiques, ou encore le passage sur la formation de l'ambre au livre XXXVII, II (11), 31-46, p. 46-53.

⁷³ PEPA, p. 78.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 39.

⁷⁵ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, édition scientifique et traduction de Stéphane Schmitt, *op. cit.*, p. X.

⁷⁶ *Ibid.*, p. XIII.

(on verra plus loin en quoi ils peuvent être qualifiés de « merveilleux »), le plus souvent tirés d'historiens, de géographes ou de naturalistes célèbres, dont les contemporains de Pline l'Ancien sont friands, comme en témoigne son neveu Pline le Jeune dans une de ses lettres⁷⁷. Ces recueils latins sont les héritiers des écrits paradoxographiques⁷⁸, qui se développent dans la culture alexandrine de la période hellénistique.

1.1.2.1. Définition de la paradoxographie

Callimaque⁷⁹, Mégasthène⁸⁰, Ctésias⁸¹, sont effectivement autant de sources que Pline ajoute à ses index, qu'il cite ou à qui il se réfère et qui appartiennent à ce courant littéraire mineur de la science antique qu'est la paradoxographie.

Elle se définit autant par son contenu que par sa technique d'écriture, combinant la brièveté, la parataxe et le ton du constat objectif. Recueil de merveilles du monde naturel (fleuves, pierres, plantes, animaux) ou de curiosités anthropologiques (particularités physiques et coutumes des peuples), le texte paradoxographique générait auprès de ses lecteurs un plaisir spécifique, où se mêlent le littéraire et l'esthétique, la curiosité parascientifique (si tant est que cet adjectif ait un sens dans l'Antiquité), et les motivations passionnelles et fantasmatiques⁸².

⁷⁷ PLINE LE JEUNE, *Lettres, Tome III (Livres VII – IX)*, édition scientifique et traduction d'Anne-Marie Guillemin, Paris, Les Belles Lettres, 1967, p. 131 (IX, 33) : *indici autem, dum super cenam uaria miracula hinc inde refertur* (« J'y suis tombé, alors qu'à table on se racontait à l'envi divers prodiges »).

⁷⁸ *PEPA*, p. 239. Cela vaut également pour des auteurs tels que Varron (*De admirandis*, ouvrage de zoologie, botanique, médecine) et Cicéron (*Admiranda*, ouvrage de zoologie, anthropologie, biologie, histoire).

⁷⁹ Cité par exemple dans les index des livres IV, V, VI, VII, X, XXII, XXXI.

⁸⁰ Cité par exemple dans les index des livres V, VI, VII, et dans le texte du livre VIII, XIII (13), 36, p. 35, à propos des serpents géants de l'Inde.

⁸¹ Cité par exemple dans les index des livres VII, VIII, XXXI, XXXVII, et dans le texte du livre VIII, XXX (21), 75, p. 49, à propos de la mantichore. Voir *PEPA*, p. 245, note 7.

⁸² JACOB, Christian, « L'Inde imaginaire des géographes alexandrins », dans *Inde, Grèce ancienne. Regards croisés en anthropologie de l'espace. Actes du colloque « Anthropologie indienne et représentation grecques et romaines de l'Inde »*, *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, vol. 576, Besançon, Université de Franche-Comté, 1995, p. 73 [p. 61-80].

À l'origine de ce type d'écrits se trouvent des savants et philosophes en charge de la prestigieuse bibliothèque d'Alexandrie, tels par exemple Callimaque de Cyrène, à partir duquel on considère la paradoxographie comme un genre littéraire⁸³, chargés de collecter, d'inventorier et de synthétiser une immense quantité de données divisées en catégories spécifiques – une entreprise qui n'est pas sans rappeler celle de Pline lui-même. Au début du III^e siècle av. J.-C., la méthode de classement inventée par Callimaque facilite grandement « la recherche, et plus particulièrement, cette forme de travail qu'est la compilation des sources, notes de lecture destinées à être insérées dans un nouvel écrit⁸⁴. » Lui-même était l'auteur d'« une collection de *paradoxa*, la première du genre : [...] (Recueil des faits étonnants de la terre toute entière classés par lieux)⁸⁵ », aujourd'hui perdue. Le terme de « paradoxographie », un néologisme créé par A. Westermann en 1839⁸⁶, est à mettre en relation avec le terme grec παράδοξος (παράδοξος, -ος, -ον), un adjectif qui a le sens de « contraire à l'attente ou à l'opinion commune, extraordinaire⁸⁷ », et en particulier d'« extraordinaire, merveilleux⁸⁸ ». La paradoxographie est donc étymologiquement l'écriture de ces faits extraordinaires ; et comme dit plus haut, elle se caractérise aussi par le style employé, car « le fait étonnant réside autant dans la façon dont il est rapporté que dans la nature propre du phénomène⁸⁹ ».

Parmi les principaux traits de l'anecdote paradoxographique, on retrouve la mention de la source, avec parfois la présence de citations au style indirect, la

⁸³ *Loc. cit.*

⁸⁴ JACOB, Christian, « De l'art de compiler à la fabrication du merveilleux. Sur la paradoxographie grecque », dans *Lalies, Actes des sessions de linguistique et de littérature*, vol. 2, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1980, p. 123 [p. 121-140].

⁸⁵ *Loc. cit.*

⁸⁶ *Ibid.*, note 6, p. 139.

⁸⁷ BAILLY, Anatole, *op. cit.*, p. 1461.

⁸⁸ *Loc. cit.*

⁸⁹ JACOB, Christian, *op. cit.*, 1980, p. 130.

brièveté du récit, la suppression (ou simplement l'absence) du contexte de modalisation et d'explication causale de l'information, ainsi que la mise en avant de la singularité du fait. Les motivations des auteurs de ces anecdotes relèvent quant à elles à la fois du plaisir et de l'instruction du lecteur⁹⁰.

1.1.2.2. La place de l'*Histoire naturelle* dans ce genre

Ces caractéristiques ne sont pas sans évoquer certaines notices de Pline au sujet des animaux ; on peut observer à plusieurs endroits des similitudes importantes dans la manière et dans la matière de sa rédaction. Un passage du livre IX concernant les dauphins illustre particulièrement ces différents aspects.

Ce que Mucien rapporte de la même façon de pêcher dans le golfe de Iasos diffère en ceci que spontanément et sans avoir été appelés les dauphins se présentent et reçoivent leur portion des mains <des pêcheurs> ; chaque barque prend un des dauphins comme associé, bien que cela se passe de nuit à la lueur des torches.

En outre ils sont tous solidaires. Un dauphin fut capturé par un roi de Carie et mis à l'attache dans un port ; les autres s'assemblèrent en foule, cherchant par une affliction réelle, dont on pouvait se rendre compte, à gagner la pitié, jusqu'au moment où le roi ordonna de relâcher le prisonnier. De plus les jeunes sont toujours accompagnés par un plus grand, qui leur sert de gardien, et l'on a vu aussi le cadavre d'un dauphin porté par ses semblables, pour qu'il ne fût pas dépecé par les monstres marins⁹¹.

Les premiers mots de la notice contiennent en effet le nom de l'auteur qui sert de source à Pline pour évoquer cette tactique de pêche (« *Mucianus tradit* »), ici le consul Licinus Mucianus⁹². La suite reprend, au sujet du dauphin de Carie, des informations qui se trouvent chez Aristote, au livre IX de son *Histoire des Animaux*⁹³.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 130-135.

⁹¹ *Histoire naturelle*, IX, VIII (10), 33, p. 48.

⁹² Licinus Mucianus est un auteur auquel Pline « laisse souvent la responsabilité d'informations fantaisistes » (*PEPA*, p. 273), un point qui sera développé plus précisément dans la suite de notre étude. Pline le cite également à propos d'un éléphant capable d'écrire en grec au livre VIII, III (3), 6, p. 24-25.

⁹³ ARISTOTE, *Histoire des Animaux, Tome III (Livres VIII – X)*, édition scientifique et traduction de Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1969, p. 137 (IX, 48, 631a).

De même, la brièveté et la condensation du propos est notable : quelques phrases suffisent pour décrire une méthode de pêche, raconter un événement, évoquer un comportement spécifique et rapporter un témoignage. Cette brièveté, qui est « l'une des conditions d'efficacité [...] de l'anecdote paradoxographique⁹⁴ », s'explique par l'absence de tout contexte qui pourrait permettre d'interpréter les événements décrits. Ici, on ignore par exemple à quelle occasion ce dauphin fut capturé, ou bien de quelle manière concrète ses congénères assemblés manifestent sans équivoque leur affliction. Seuls comptent le fait brut et « le choc produit sur le lecteur par son étrangeté⁹⁵ » – un effet récurrent chez Pline, comme lorsqu'il mentionne au détour d'une phrase des poissons possédant une pierre dans la tête⁹⁶ et qu'il faudra, pour un lecteur moderne intrigué, se reporter aux commentaires des éditeurs pour comprendre que cette affirmation concerne « les poissons [qui] ont dans le labyrinthe membraneux de leur oreille des corps pierreux suspendus dans un liquide gélatineux⁹⁷ ».

De même, l'absence de modalisation dans le propos contribue à cet effet et rend confuse l'interprétation de l'information. Rares sont les indices qui pourraient servir à mesurer la véracité du récit : « le fait est mentionné indépendamment des critères qui peuvent le valider ou l'infirmier⁹⁸. » Même le témoignage visuel, censé constituer une preuve de fiabilité, est réduit à une vague formule impersonnelle : « on a vu » (« *conspecti [...] sunt* »).

Cela a pour conséquence directe de donner un éclairage particulier au fait rapporté : les efforts de l'auteur tendent à appuyer sa singularité. Parmi les notices zoologiques reprises d'Aristote, cette anecdote est restée célèbre parce

⁹⁴ JACOB, Christian, *op. cit.*, 1980, p. 131.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 133.

⁹⁶ *Histoire naturelle*, IX, XVI (24), 57, p. 56.

⁹⁷ *Ibid.*, note n° 2 du § 57, p. 115.

⁹⁸ JACOB, Christian, *op. cit.*, 1980, p. 132. Nous verrons par la suite que ces indices peuvent parfois être implicites dans le cas de Pline.

qu'elle présente notamment une différence entre les deux textes : le pêcheur de Carie d'Aristote devient roi de Carie chez Pline. Il est probable que Pline, ou l'un de ses éditeurs, ait mal lu deux mots qui, en grec, ont une orthographe proche (βασιλεύς, –έως, le roi, et ἀλιεύς, –έως, le pêcheur) ou bien ait eu en main une mauvaise copie des livres d'Aristote⁹⁹ mais il est aussi possible de se demander si cette altération n'est pas volontaire et d'y voir un effet stylistique destiné à renforcer le caractère exceptionnel, remarquable, du récit.

Si les caractéristiques de l'anecdote paradoxographique font partie des traits d'écriture de certaines notices zoologiques de Pline, les motivations profondes des paradoxographes « authentiques » semblent différer de celles de l'auteur de l'*Histoire naturelle*. Ce que Christian Jacob nomme « l'efficacité du *thaûma* et le plaisir du *pseudos*¹⁰⁰ » sont des enjeux propres au recueil purement paradoxographique, dont l'objectif est d'instruire et de plaire à « un public curieux, avide d'insolite, attendant du paradoxographe étonnement et dépaysement¹⁰¹. » Cette recherche de l'agrément deviendra même un point central de l'écriture de ce genre littéraire au cours de son évolution. Si certains des premiers paradoxographes récusent le mensonge dans leur recherche d'extraordinaire¹⁰², cette conception se modifie : pour un auteur comme Lucien, « [l]e plaisir du lecteur justifie les inventions les plus délirantes, les récits les plus incroyables¹⁰³ ». Composant hors des conventions des traités et de la

⁹⁹ *Ibid.*, p. 131.

¹⁰⁰ JACOB, Christian, *op. cit.*, 1980, p. 135. Le dictionnaire Bailly (*op. cit.*) donne pour sens au substantif θαῦμα (θαῦμα, –ατος, τὸ) « objet d'étonnement ou d'admiration, [...] objet merveilleux ou monstrueux » (p. 917-918) et à ψεῦδος (ψεῦδος, –εος, –ους, τὸ) « mensonge, fausseté, [...] invention poétique » (p. 2170).

¹⁰¹ JACOB, Christian, *op. cit.*, 1980, p. 135.

¹⁰² *Ibid.*, p. 132.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 138.

littérature scientifique, il revendique au contraire « le droit à la pure fiction, détachée des scrupules illusoire de l'*alētheia*¹⁰⁴. »

Pline, quant à lui, se dissocie de ces intentions et semble vouloir rejeter de son projet à la fois tout élément de fiction et tout aspect de divertissement. C'est ainsi qu'au livre XXXVII, il fustige les « fariboles des Grecs¹⁰⁵ » concernant la formation de l'ambre : « les poètes ne racontent-ils pas beaucoup d'histoires aussi fabuleuses ? Oui, mais [...] dire cela sérieusement, c'est se moquer du monde et oser des mensonges intolérables¹⁰⁶. » Certains critiques ont pu voir dans cette position de Pline une contradiction avec le contenu de son œuvre, qui abonde en anecdotes extraordinaires ; mais d'autres proposent de résoudre cette contradiction en distinguant ce qui a trait à la fiction de ce qui se rapporte aux merveilles créées par la nature.

Ce que Pline refuse, c'est la fiction, l'invention [...]. Cette hypothèse est confirmée par le genre même : la paradoxographie, qui porte à l'origine sur les phénomènes de la nature, a précisément dérivé vers l'affabulation. Ainsi, A. Giannini, dans sa typologie du merveilleux, définit [...] le « meraviglioso fiaboso », où θαῦμα est opposé à ἀλήθεια. Ce serait donc cet aspect-là que refuse Pline, ce qui n'est pas incompatible avec la présence dans l'*HN* de curiosités naturelles et créées par l'homme¹⁰⁷.

Pline annonce encore dans sa préface l'intention de se détacher du souci de plaire au lecteur, disant que ses notes « n'admettent ni digressions, [...] ni événements merveilleux ou aventures variées, toutes choses agréables à écrire ou plaisantes à lire¹⁰⁸ », une affirmation qui est à rattacher à un *topos* de

¹⁰⁴ *Loc. cit.* Le dictionnaire Bailly (*op. cit.*) donne pour sens à ἀλήθεια (ἀλήθεια, -ας, ἡ) : « vérité, [...] sincérité, franchise, [...] réalité » (p. 76).

¹⁰⁵ *Histoire naturelle*, XXXVII, II (11), 31, p. 46 : *uanitatis Graecorum*.

¹⁰⁶ *Ibid.*, XXXVII, II (11), 41, p. 51 : *non multa aeque fabulosa produnt poetae ? Sed hoc in ea re, [...] serio quemquam dixisse summa hominum contemptio est et intoleranda mendaciorum inpunitas*. Les termes *fabulosum* et *mirabile* seront analysés un peu plus loin dans notre étude.

¹⁰⁷ *PEPA*, p. 248.

¹⁰⁸ *Histoire naturelle*, I, Préf., 12, p. 50 : *neque admittunt excessus [...] aut casus mirabiles uel euentus uarios, iucunda dictu aut legentibus blanda*.

modestie propre aux préfaces¹⁰⁹. C'est également en cela qu'il s'éloigne d'une écriture strictement paradoxographique, selon Valérie Naas :

Et même si l'on en reste au sens strict de la paradoxographie comme portant sur les merveilles de la nature, ce qui déplaît à Pline et dont il se démarque, ce ne sont pas tant les informations elles-mêmes que leur cadre et leur présentation. Pline refuse la paradoxographie en tant que littérature d'agrément, genre plaisant et divertissant. C'est là encore un développement qu'a connu la paradoxographie, en particulier chez les historiens grecs qui l'utilisaient comme excursus pour agrémenter leur exposé. [...] Or l'*HN* se propose de décrire la vie et c'est strictement comme liste de phénomènes naturels que la paradoxographie y trouve place¹¹⁰.

Cette « encyclopédie paradoxographique¹¹¹ » ne procède donc pas d'un unique genre littéraire mais sa définition en embrasse plusieurs. Reprenant des thèmes et des caractéristiques stylistiques aux anecdotes paradoxographiques, Pline les associe à d'autres traditions littéraires de son époque : celles de l'ἐγκύκλιος παιδεία et des arts libéraux, où son *Histoire naturelle* se démarque par son alliance de l'ambition d'exhaustivité hellénistique et du pragmatisme latin. Faisant par là même progresser la notion d'« encyclopédisme antique », cette œuvre protéiforme parvient à faire la synthèse de tout un héritage culturel en proposant de nouvelles perspectives :

Encyclopédisme, histoire naturelle, histoire antique, paradoxographie, la coexistence de toutes ces traditions en amont de l'*HN* amène à revenir à l'encyclopédisme et à proposer une nouvelle interprétation de ce choix. L'innovation réside non seulement dans l'exhaustivité du champ envisagé, mais dans le contenu même. À la différence des autres genres dont s'inspire Pline, l'encyclopédie ne préjuge pas de la nature des informations, elle en définit uniquement l'étendue. Ainsi, l'auteur invente-t-il une nouvelle forme à partir des genres existants et en fonction de son projet¹¹².

¹⁰⁹ PEPA, p. 49.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 248.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 243.

¹¹² NAAS, Valérie, *op. cit.*, 2001, § 22.

1.2. LE MERVEILLEUX CHEZ PLINE

Cette nouvelle forme, comme nous l'avons constaté, laisse une bonne place à ces éléments dits « merveilleux », propres à surprendre un lecteur moderne, mais qui ne paraissent pas si aberrants pour les contemporains de Pline, aux yeux desquels « [t]out ce qui est dans le monde est naturel, toutes les puissances invisibles qui interviennent dans les destinées et l'ordre des choses appartiennent à la nature¹¹³. »

1.2.1. Définitions

Afin de préciser notre réflexion à propos de cette notion, un point d'étymologie et de définition des termes employés en langue française semble nécessaire pour distinguer plusieurs orientations sémantiques. Nous pouvons tout d'abord nous intéresser aux deux adjectifs que nous avons utilisés dans la structure de notre progression (« merveilleux » et « fabuleux ») et définir les contours du champ lexical auquel ils appartiennent, en explicitant ce choix de vocabulaire.

L'adjectif « merveilleux » est un dérivé du substantif « merveille » et se forme grâce au suffixe *-eux. Il est attesté dès 1100, avec le sens de « qui dépasse les limites de l'ordinaire ». Des nuances de sens sont à prendre en compte, comme le fait remarquer Alain Rey :

[Cet adjectif] conserve souvent, à côté de l'idée d'« admirable », pleinement valorisée à partir du XVII^e s., une idée accessoire d'« étonnant » et, dans l'usage littéraire, de « surnaturel ». Les valeurs médiévales qui correspondent à « étonnant, fascinant », « violent, terrible, extrême » (1080), « bizarre, singulier » (v. 1160) et aussi « frappé de stupeur » (v. 1190) ont vieilli puis disparu¹¹⁴.

¹¹³ BÉCHEC, Claire, *La Vie surnaturelle dans le monde gréco-romain*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 73.

¹¹⁴ REY, Alain *et alii*, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2012, p. 2210.

Le terme « merveille » trouve son étymologie dans le latin populaire *mirabilia*, la forme substantivée au neutre pluriel de l'adjectif *mīrābilis*, *-e*, « admirable, merveilleux ; étonnant, singulier¹¹⁵ », « usité dans la langue de l'Église¹¹⁶ », lui-même à mettre en relation avec *mīrus*, *-a*, *-um*, « étonnant, étrange, merveilleux¹¹⁷ ». Ernout et Meillet notent que l'emploi de *mīrus* comme épithète « est rare et réservé à *mīrābilis*, qui dans le latin impérial a remplacé *mīrus*¹¹⁸ ». Parmi ses dérivés et composés, on trouve *mīrāculum*, « chose étonnante et, dans la langue religieuse, “prodige, miracle” ; [qui] a tendu à prendre un sens laudatif¹¹⁹ ». Le substantif « merveille » est attesté pour la première fois en français vers 1050, comme une « chose qui frappe d'étonnement ». Aux alentours de 1165, ce mot est utilisé pour parler d'une « action extraordinaire (en bonne ou mauvaise part)¹²⁰ ».

L'adjectif « fabuleux » est un emprunt au latin *fābŭlōsus* (*fābŭlōsus*, *-a*, *-um*), un adjectif dérivé du substantif féminin *fābŭla* (*fābŭla*, *-ae*) et qui signifie « qui est matière à beaucoup de fables, fabuleux¹²¹. » Sa première attestation en français date du XIV^e siècle, avec le sens de « qui tient de la fable, des récits fictifs, mythique ». Il est attesté également avant 1715 chez Fénelon pour signifier « incroyable, inattendu, qu'on ne croirait pas réel¹²² ». Au XX^e siècle, cet adjectif se charge aussi, comme le note Alain Rey, d'un sens intensif, « équivalent d'“exceptionnel, énorme” et correspondant à peu près à *formidable*¹²³ ».

¹¹⁵ GAFFIOT, Félix, *op. cit.*, p. 981.

¹¹⁶ ERNOUT, Alfred, et MEILLET, Alfred, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 2001, p. 406.

¹¹⁷ *Loc. cit.*

¹¹⁸ *Loc. cit.*

¹¹⁹ *Loc. cit.*

¹²⁰ CNRTL, *op. cit.*, <merveille> .

¹²¹ GAFFIOT, Félix, *op. cit.*, p. 646.

¹²² CNRTL, *op. cit.*, <fabuleux> .

¹²³ REY, Alain *et alii*, *op. cit.*, p. 1383.

Le substantif « fable », quant à lui, vient du latin *fābŭla* (*fābŭla*, *-ae*), qui possède divers sens : « conversation, d'où "sujet (ou objet) de conversation, récit"¹²⁴ » ; et en particulier pour un « récit dialogué et mis sur la scène, [...] *fābŭla* comme *uerbum* s'opposant à *rēs*, *facta* désigne un récit mensonger ou fictif¹²⁵ », un « récit sans garantie historique, récit mythique¹²⁶ », « conte, fable, apologue¹²⁷ ». Ce mot est à mettre en relation avec le verbe latin *fāri* qui a pour origine le grec φημί, « parler », ce verbe étant lui-même issu d'une racine indo-européenne *°bhâ-*, « énoncer¹²⁸ ». L'emploi de « fable » est attesté pour la première fois en 1155 comme « récit imaginaire, histoire », puis aux alentours de 1160 en tant que « récit mensonger » et vers 1180 avec pour signification « petit récit moralisant illustré à l'aide d'animaux¹²⁹ ». Ce terme sera ensuite utilisé au début du XVII^e siècle pour désigner « la mythologie de l'antiquité païenne¹³⁰ ».

On peut constater un sens commun aux deux adjectifs, qui se rattache à la notion d'extraordinaire – quelque chose qui s'extrait de l'ordinaire, c'est-à-dire de ce qui est commun et de ce qui s'inscrit dans un ordre – qui serait peut-être le terme le plus neutre pour désigner cette idée. « Merveilleux » et « fabuleux » sont souvent associés dans la langue courante à « fantastique » ; mais ce dernier terme est porteur d'une connotation relative à un contexte spécifique, le fantastique désignant en effet un type de littérature bien précis, que nous ne souhaitons pas faire intervenir ici. Nos deux autres adjectifs, en revanche, présentent la particularité d'avoir conservé en français un sens très similaire à celui du latin dont ils sont issus et sont donc bien adaptés pour traduire le

¹²⁴ ERNOU, Alfred, et MEILLET, Alfred, *op. cit.*, p. 245.

¹²⁵ *Loc. cit.*

¹²⁶ GAFFIOT, Félix, *op. cit.*, p. 646.

¹²⁷ *Loc. cit.*

¹²⁸ REY, Alain *et alii*, *op. cit.*, p. 1383.

¹²⁹ CNRTL, *op. cit.*, <fable>.

¹³⁰ REY, Alain *et alii*, *op. cit.*, p. 1383.

vocabulaire manié par Pline. Les notions correspondant à *mirum*, *mirabilia* et *mirabile* sont retranscrites par celles de « merveilles » et de « merveilleux », avec son sens d'« étonnant, admirable ». Celles correspondant à *fabulosum* sont traduites par « fabuleux », en particulier avec son sens de « faux, fictif, imaginaire, qui vient de récits mythiques ». Selon ces définitions, la catégorie des « animaux fabuleux », que nous aborderons plus en détail par la suite, fait donc partie de l'ensemble d'éléments se rapportant à l'extraordinaire, un ensemble que nous nommons le « merveilleux », dans l'œuvre de Pline l'Ancien.

Cette notion de « merveilleux » est toutefois porteuse au-delà de son utilisation pour traduire *mirum* et *mirabile*. La connotation de ce mot dans le domaine de la littérature présente un aspect intéressant et complémentaire de celui contenu uniquement dans les termes latins. Le merveilleux littéraire se définit généralement comme ceci :

Le « merveilleux », souvent appliqué à l'épopée, présente des ressemblances avec le surnaturel. L'article « merveilleux » du *Supplément à l'Encyclopédie*, signé par Marmontel, distingue d'ailleurs deux formes de merveilleux, l'une naturelle et l'autre surnaturelle, tenant d'ailleurs à « l'entremise des êtres qui n'étant pas soumis aux lois de la nature, y produisent des accidens au-dessus de ses forces, ou indépendans de ses loix¹³¹. »

À côté de cette première définition, Tzvetan Todorov distingue différents types dans le merveilleux, dont le « merveilleux hyperbolique » :

Les phénomènes ne sont ici surnaturels que par leurs dimensions, supérieures à celles qui nous sont familières. Ainsi dans *Les Mille et une nuits*, Sinbad le marin affirme avoir vu des « poissons longs de cent et deux cents coudées » ou des « serpents si gros et si longs qu'il n'y en avait pas un qui n'eût englouti un éléphant¹³² » [...].

¹³¹ BÉCHEC, Claire, *op. cit.*, p. 74. Si nous nous reportons à la précédente citation que nous avons tirée de cet ouvrage, dans la mentalité de l'époque de Pline, tous ces êtres divins font partie intégrante de la nature.

¹³² TODOROV, Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1976, p. 60.

Cette dernière mention nous rappelle aussitôt Pline, qui décrit au début du livre VIII des serpents géants capables de gober d'un coup de gros animaux et qui raconte le combat des éléphants et des serpents en Inde :

Mégasthène écrit que dans l'Inde les serpents atteignent une taille assez grande pour avaler des cerfs et des taureaux tout entiers¹³³ [...].

On rapporte encore autrement ce combat. L'éléphant, a, dit-on, le sang très froid : aussi est-ce principalement au plus fort des chaleurs que les serpents le convoitent. En conséquence, plongés dans les rivières, ils guettent l'éléphant en train de boire, et s'enroulant autour de sa trompe qu'ils immobilisent, ils le mordent à l'oreille, car c'est le seul endroit qu'il ne puisse défendre avec sa trompe. Ces dragons sont si grands qu'ils peuvent absorber tout le sang de l'éléphant ; ainsi vidé et mis à sec par eux, celui-ci tombe, en écrasant le dragon enivré de sang, qui meurt avec sa victime¹³⁴.

Les similitudes entre le texte analysé par Todorov et celui que nous trouvons dans l'*Histoire naturelle* ne s'arrêtent pas là et l'on peut encore faire un rapprochement avec le « merveilleux exotique » dont parle le critique :

On rapporte ici des événements surnaturels sans les présenter comme tels ; le récepteur implicite de ces contes est censé ne pas connaître les régions où se déroulent les événements ; par conséquent il n'a pas de raison de les mettre en doute. Le second voyage de Sinbad fournit quelques exemples excellents. On y décrit au début l'oiseau roc, aux dimensions prodigieuses : il cachait le soleil, et « un des pieds de l'oiseau... était aussi gros qu'un gros tronc d'arbre » [...]. Bien sûr, cet oiseau n'existe pas pour la zoologie contemporaine ; mais les auditeurs de Sinbad étaient loin de cette certitude [...]. Un peu plus tard, Sinbad décrit de la même manière le rhinocéros qui pourtant nous est connu : « Il y a dans la même île des rhinocéros, qui sont des animaux plus petits que l'éléphant et plus grands que le buffle [...]. Le rhinocéros se bat avec l'éléphant, le perce de sa corne par-dessous le ventre, l'enlève et le porte sur sa tête ; mais comme le sang et la graisse de l'éléphant lui coulent sur les yeux et l'aveuglent il tombe par terre, et, ce qui va vous étonner [en effet], le roc vient qui les enlève tous deux entre ses griffes et les emporte pour nourrir ses petits » [...]. Ce morceau de bravoure montre, par le mélange des éléments naturels et surnaturels, le caractère particulier du merveilleux exotique. Le mélange n'existe

¹³³ *Histoire naturelle*, VIII, XIV (14), 36, p. 35 : *Megasthenes scribit in India serpentes in tantam magnitudinem adolescere, ut solidos hauriant ceruos taurosque* [...]. La note 1 du § 35 p. 117 mentionne que ce thème se trouve aussi chez Aristote et Lucain.

¹³⁴ *Ibid.*, XII (12), 34, p. 35 : *Est et alia dimicationis huius fama. Elephantis frigidissimum esse sanguinem ; ob id eastu torrente praecipue draconibus expeti. Quam ob rem in amnis mersos insidiari bibentibus, intortosque inligata manu in aurem morsum defigere, quoniam is tantum locus defendi non possit manu. Dracones esse tantos, ut totum sanguinem capiant ; itaque elephantos ab his ebibi siccatosque concidere et dracones inebriatos opprimi conmorique.*

évidemment que pour nous, lecteur moderne ; le narrateur implicite du conte situant tout au même niveau (celui de naturel)¹³⁵.

Cette réflexion montre assez bien en quoi le merveilleux, dans son acception littéraire, peut faire irruption dans les notices zoologiques de Pline. Si ce registre, dans l'*Histoire naturelle*, a sans doute plus de liens avec la paradoxographie qu'avec le merveilleux du conte, il n'en reste pas moins que l'effet produit à la lecture est comparable. Il faut également se souvenir qu'au I^{er} siècle après J.-C., les auteurs de traités scientifiques maîtrisent parfaitement les arts de la rhétorique et font preuve d'une véritable ambition littéraire¹³⁶. Sans la considérer comme un trait définitoire du merveilleux chez Pline, il est donc possible de garder cette notion à l'esprit lorsque nous étudierons par la suite les éléments de *mirabilia* chez les animaux.

1.2.2. Vocabulaire employé par Pline

Nous pouvons à présent observer plus précisément en quoi consistent ces éléments et à quoi ils correspondent dans le texte, en étudiant ce registre en fonction du champ lexical employé et du vocabulaire des champs lexicaux voisins, comme le propose Valérie Naas.

Le merveilleux s'exprime par les termes *miracula*, *mirabilia*, *mira...* Dans un sens restreint et limité à un contexte précis, ce vocabulaire désigne les merveilles de la nature et celles réalisées par les hommes. [...] Le merveilleux a souvent un sens plus large qui passe par l'adjectif *mirus* et l'adverbe *mire*. La signification est alors atténuée en « extraordinaire », « remarquable », et ce mot fait référence à une conception merveilleuse et émerveillée de la nature. [...] Ces merveilles consistent pour la plupart en anecdotes et en particularités qui attestent la richesse, l'inventivité, la perfection, la prévoyance... de la nature. [...] Toutes sortes de particularités prennent un caractère merveilleux : un pont, l'adresse des animaux, l'odeur du cyprès, les remèdes¹³⁷...

¹³⁵ TODOROV, Tzvetan, *op. cit.*, p. 60-61.

¹³⁶ MARTIN, René, et GAILLARD, Jacques, *op. cit.*, p. 173-174. Voir notamment certains passages du livre II où Pline manifeste un certain lyrisme : II, IX (12), 54, p. 24, à propos des astronomes grecs, ou encore II, LXII (62), 153, p. 67 à propos de la terre-mère.

¹³⁷ PEPA, p. 245-246.

1.2.2.1. Relevé du vocabulaire relatif aux *mirabilia*

C'est en effet dans cet usage que nous retrouvons la plupart des occurrences dont nous avons établi la liste dans les livres VIII, IX, X et XI. Ces occurrences peuvent être rangées en deux catégories : celles qui concernent la notion de « remarquable, admirable » et celles qui ont trait au vocabulaire de la religion. Nous relevons également une troisième catégorie d'occurrences : celles qui s'orientent du côté de l'affabulation, c'est-à-dire du faux, du fictif – que nous mettons à part, mais qui nous intéressent pour la suite de notre étude. Afin de faciliter la lecture de ce relevé, nous trions les occurrences par ordre alphabétique pour chaque catégorie et nous n'indiquons en référence que le numéro de paragraphe de l'édition CUF¹³⁸. Nous signalons que nous avons utilisé la fonction « Word Search » du site Internet *PHI Latin Texts*¹³⁹ pour réaliser ce relevé.

Nous remarquons une abondance du champ lexical du merveilleux ([Annexe I](#)) dans ces quatre livres mais plus particulièrement au livre VIII. Les formes de la famille de *mirum* sont les plus représentées : sur 137 occurrences relevées, 122 sont de cette famille, ce qui représente environ 90% du total d'occurrences relevées pour ce champ lexical. C'est un champ lexical très prégnant qui traverse toute l'*Histoire naturelle*, commenté par certains spécialistes comme Liliane Bodson :

La profusion et l'ingéniosité que manifeste la nature à travers les animaux touchent Pline et lui inspirent de l'étonnement mêlé – en latin, c'est tout un – d'émerveillement, d'admiration. L'adjectif *mirus*, ses dérivés (*mirari*, *mirabilis*, *miraculum*) et composés tels *admirari*, *admiratio*, *admirabilis*, où le préverbe souligne précisément l'idée laudative, apparaissent cent vingt fois environ à travers les seuls livres VIII à XI, sur un total général de quelques huit cents occurrences, sans compter les passages où ces notions sont implicites¹⁴⁰.

¹³⁸ Voir les annexes I, II et III.

¹³⁹ PACKHARD HUMANITIES INSTITUTE, *PHI Latin Texts*, site de textes latins [en ligne]. Disponible sur : <https://latin.packhum.org/> [consulté le 19/04/2019].

¹⁴⁰ BODSON, Liliane, *op. cit.*, 1997, p. 341.

Le vocabulaire emprunté à la sphère religieuse ([Annexe II](#)) est quant à lui plus présent dans le livre X, ce qui n'est pas surprenant compte tenu du rôle des augures rendus par les oiseaux dans la religion romaine. Nous trouvons une grande variété de mots se rapportant à ce domaine, bien que nous ayons choisi de ne conserver dans ce relevé que des termes non-équivoques ou avec des contextes bien précis liés à la religion. On remarque également un emploi particulier des termes *ueneratio* (VIII, I (1), 1, p. 23) qui s'applique à une attitude des éléphants envers les astres et de *religio* (X, XLI (57), 116, p. 68) pour le comportement des poules de basse-cour. De plus, si le merveilleux qui a trait aux animaux passe par une interprétation anthropomorphiste de leurs comportements, qui y voit des actions religieuses, la religion proprement humaine occupe bel et bien une place importante dans le texte. On pourrait même considérer que *miraculum* et *prodigium* font partie des deux champs lexicaux à la fois. Cependant, la mention d'un terme pris au vocabulaire de la religion n'indique pas forcément un lien avec le merveilleux. De nombreuses occurrences renvoient au culte officiel et ont donc davantage trait à des notations historiques ou de la vie publique.

On note également une présence des mots de la famille de *fabula* ([Annexe III](#)), qui n'est pas inintéressante à relever, surtout lorsque ces termes expriment un rejet de la véracité de l'information de la part de Pline. C'est ce rejet qui fait que l'on bascule ici du champ lexical du merveilleux vers celui du fabuleux tel que nous l'avons défini plus haut. Cette notion diffère sensiblement des « particularités merveilleuses¹⁴¹ » de la nature soulignées par Pline à divers endroits.

¹⁴¹ PEPA, p. 247.

1.2.2.2. Locutions et procédés stylistiques

À côté du vocabulaire, la construction du merveilleux dans le texte passe aussi par les locutions verbales employées. Certaines tournures telles que *mira traduntur*¹⁴² ou *mirum dictu*¹⁴³, qui est traduite par « chose étonnante, chose étonnante à dire » laissent entrevoir une marge d'incertitude dans le traitement de l'information. En plus de ces tournures qui font intervenir encore une fois *mirum* sous diverses formes, l'utilisation récurrente du passif impersonnel contribue à cette construction du merveilleux dans la forme littéraire du texte. On trouve entre autres *traditur*¹⁴⁴, *narratur*¹⁴⁵, *creditur*¹⁴⁶, autant de formules qui laissent vague l'origine de l'élément rapporté. Dans le prolongement de cette idée, on pourrait signaler que Pline n'hésite pas à utiliser dans diverses situations le terme *fama*, dont les possibilités sémantiques ambiguës contraignent les éditeurs à choisir différentes traductions selon le contexte. *Est et alia dimicationis huius fama* est par exemple traduit par « On raconte encore autrement ce combat¹⁴⁷ » ; *fama* un peu plus loin est rendu par « légende¹⁴⁸ », et au livre X, on trouve l'expression « on a parlé dernièrement » qui traduit [*n]ec non et recens fama*¹⁴⁹.

La construction de ce registre merveilleux dans l'œuvre, de même que dans les textes des paradoxographes, passe aussi par une étude du lexique qui caractérise les *mirabilia*¹⁵⁰. La manifestation de ce registre ne constituant pas notre propos principal, nous nous contentons de relever et de classer ce lexique

¹⁴² *Histoire naturelle*, VIII, XLIV (30), 106, p. 60.

¹⁴³ *Ibid.*, LIV (36), 128, p. 67, ou encore LXVIII (43), 169, p. 82.

¹⁴⁴ *Ibid.*, V (4), 9, p. 26, ou encore V (5), 13, p. 27. Pour Guy Serbat, ces formules renvoient à des opinions communément admises, qu'il n'y a pas besoin de justifier du fait de leur notoriété. Voir SERBAT, Guy, *op. cit.*, p. 41.

¹⁴⁵ *Histoire naturelle*, VIII., VII (7), 23, p. 30.

¹⁴⁶ *Ibid.*, XXXIV (22), 80, p. 51, ou encore au livre X, XVIII (20), 40, p. 41. Voir aussi l'introduction du livre VIII, p. 8.

¹⁴⁷ *Ibid.*, XII (12), 34, p. 35.

¹⁴⁸ *Ibid.*, XXXIV (22), 80, p. 51.

¹⁴⁹ *Histoire naturelle*, X, XLIII (60), 124, p. 71.

¹⁵⁰ JACOB, Christian, *op. cit.*, 1980, p. 122.

sans approfondir l'analyse. Il nous importait toutefois de justifier son importance et son abondance en particulier dans les livres VIII à XI, consacrés à la question des animaux. Car si de nombreuses occurrences de *mirum* renvoient à l'étonnement devant la variété de la nature, la présence des deux autres champs lexicaux à côté de celui-ci semblent indiquer un second type d'emploi, plus proche du « merveilleux-fabuleux¹⁵¹ » de la typologie d'Alessandro Giannini, un merveilleux où la frontière avec le fabuleux est extrêmement ténue. De plus, nous le rappelons, bien que Pline ait affirmé dans sa préface exclure de ses livres « événements merveilleux ou aventures variées¹⁵² », il reproduit consciencieusement les « fariboles des Grecs¹⁵³ » – en prenant le soin, dans certains cas, de les désigner comme telles : « Les pégases, animaux ailés à tête de cheval, et les griffons au bec recourbé surmonté d'oreilles sont pour moi des êtres fabuleux¹⁵⁴ ».

1.2.3. Les références aux sources

Si Pline exprime parfois une opinion tranchée, la rareté de ces avis critiques, en comparaison avec la quantité d'informations de ce type que l'on trouve dans l'*Histoire naturelle*, a pu faire croire, dans l'histoire de la réception, que Pline adhérait à tout ce qui était rapporté sans commentaire de sa part – d'où le fréquent reproche de crédulité qui lui est adressé. Des travaux plus récents semblent cependant pointer une autre tendance. L'utilisation de la référence à une source donnerait des indices sur l'attitude de Pline à l'égard des *mirabilia* qu'il restitue¹⁵⁵.

¹⁵¹ Voir *PEPA*, p. 248.

¹⁵² *Histoire naturelle*, I, Préf., 12, p. 50 : *casus mirabiles uel euentus uarios*.

¹⁵³ *Histoire naturelle*, XXXVII, II (11), 31, p. 46 : *uanitatis Graecorum*.

¹⁵⁴ *Histoire naturelle*, X, XLIX (70), 136, p. 75 : *Pegasos equino capite uolucres et grypas aurita aduncitate rostri fabulosos reor [...]*.

¹⁵⁵ SERBAT, Guy, *op. cit.*, p. 49.

La question de l'identification des sources dans l'*Histoire naturelle* n'est pas sans avoir posé un certain nombre de problèmes :

On mesure toute la complexité de cette question si l'on considère les différents degrés dans le rapport de Pline aux sources [...]. Les sources semblent « s'emboîter » les unes dans les autres ; on se trouve au troisième degré et il faut remonter de Pline à Verrius Flaccus pour aboutir à des sources qui sont uniquement désignées par le terme collectif *auctores*. [...] Les manières de désigner les sources sont multiples, des plus explicites – nom de l'auteur, nom de l'œuvre, citation directe du texte, citation indirecte – aux plus incertaines – désignations collectives, verbes impersonnels...-. Dans ce dernier cas, on peut se demander si Pline se réfère à une source unique ou collective, si la source est écrite ou orale et, dans cette hypothèse, s'il s'agit d'un témoignage précis ou d'une rumeur, d'une tradition orale¹⁵⁶...

Une autre question soulevée par la mention des sources, sur laquelle nous reviendrons ultérieurement, se pose lorsque Pline exprime un désaccord explicite avec l'auteur qu'il cite. Pourquoi reproduire alors des informations qu'il considère comme mensongères ?

L'exhaustivité dans le recensement des sources semble un principe fondamental pour Pline [...]. Le désir d'être complet passe avant l'opinion personnelle, puisque Pline cite ces recettes bien qu'elles lui paraissent mériter très peu de crédit.

Il arrive que Pline soit en désaccord avec ses sources et, dans ce cas, il peut être pris entre la volonté d'être complet et celle de trancher. Mais l'existence d'une information suffit souvent à justifier sa mention¹⁵⁷ [...].

Ce point précis se rattache bel et bien à plusieurs notions : les principes encyclopédiques de Pline, son inscription dans la tradition, l'utilisation des sources et le critère de vérité accordé ou refusé aux propos restitués dans son œuvre.

1.2.3.1. La référence comme marque d'autorité

Pline souligne lui-même le caractère fondamental de l'attribution des sources dans la préface¹⁵⁸. Une importance accordée à la véracité de

¹⁵⁶ PEPA, p. 141-142.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 145.

¹⁵⁸ *Histoire naturelle*, I, Préf., 21, p. 53 : *Argumentum huius stomachi mei habebis quod in his uoluminibus auctorum nomina praetexui. Est enim benignum, ut arbitor, et plenum ingenui pudoris fateri per quos profeceris, non ut plerique ex iis, quos attigi, fecerunt.*

l'information se manifeste également chez lui, comme en témoignent, en plus du champ lexical dévolu à la notion de « mensonge » que nous avons relevé, certaines expressions telles que *certum est*¹⁵⁹, *non est fabulosum*¹⁶⁰. Il met en avant son travail de compilation des écrits passés, et surtout sa sélection des auteurs « de choix¹⁶¹ ». Il note également que parmi les points nommés « culture encyclopédique » par les Grecs, qu'il entend traiter, « les uns sont ignorés ou rendus incertains par les inventions personnelles¹⁶² », d'où l'ambition d'utilité publique de son œuvre : « C'est une tâche ardue que de donner [...] de l'autorité aux nouveautés, [...] du crédit à ce qui est douteux [...]. Pour ma part, je suis d'avis que dans les lettres une place particulière revient à ceux qui ont préféré le mérite de faire œuvre utile¹⁶³. »

Ainsi, certains faits, merveilleux ou pas, sont accompagnés d'un gage de probité, qui consiste en une référence illustre dont Pline fait l'éloge ; c'est le cas au livre VIII, où, afin de dissiper une incertitude à propos de la mise à bas de la lionne, il fait précéder l'information d'un passage conséquent au sujet d'Aristote, « l'homme le plus savant en toute science¹⁶⁴ », qui est introduit de la manière suivante :

Je vois qu'on a cru communément qu'elle n'enfantait qu'une fois, s'étant déchiré la matrice avec ses griffes dans des efforts pour mettre bas. Aristote en parle autrement,

(« À cet égard vous aurez la preuve de mes sentiments, en voyant que j'ai placé la liste de mes sources en tête de mes livres. Car c'est à mon avis un geste généreux et plein d'une noble délicatesse que de publier les noms de ceux à qui l'on doit le succès de sa tâche, au lieu de faire comme la plupart des auteurs que j'ai maniés »).

¹⁵⁹ *Histoire naturelle*, X, II (2), 4, p. 24.

¹⁶⁰ *Histoire naturelle*, VII, III (3), 36, p. 50. Voir aussi *PEPA*, p. 306 : « Pline se soucie du sérieux et de la crédibilité de son œuvre ; la paradoxographie n'est pas une fin en soi, mais contribue à la connaissance en montrant les hommes dans toute leur diversité. »

¹⁶¹ *Histoire naturelle*, I, Préf., 17, p. 52 : *exquistis auctoribus*.

¹⁶² *Ibid.*, Préf., 14, p. 51 : *et tamen ignota aut incerta ingeniis facta*.

¹⁶³ *Ibid.*, Préf., 15-16, p. 51 : *Res ardua [...] nouis auctoritatem, [...] dubiis fidem [dare] [...]. Equidem ita sentio, pelicularem in studiis causam eorum esse, qui [...] utilitatem iuuandi praetulerint [...]*.

¹⁶⁴ *Histoire naturelle*, VIII, XVII (16), 44, p. 38 : *summo in omni doctrina uiro*.

et comme je le suivrai généralement en cette matière, je crois devoir au préalable dire quelques mots de lui¹⁶⁵.

Il arrive même qu'un élément donné par Pline dans un livre soit réfuté dans un autre, en faisant appel à une sommité du domaine en question. On trouve par exemple au livre VIII l'affirmation que les castors s'automutilent en cas de danger : « Les castors du Pont se coupent également les parties génitales, quand le péril les presse ; car ils savent que c'est pour cela qu'on les poursuit¹⁶⁶ » ; mais au livre XXXII, c'est l'inverse qui est démontré : « Qu'ils s'amputent eux-mêmes de leurs testicules quand on les capture, c'est ce que nie Sextius, très exact en science médicale¹⁶⁷ ». La mention du nom de sa source, suivie de cette apposition laudative, suffit à hiérarchiser les deux informations, reléguant la première dans le domaine des *mirabilia*, voire des *fabulae*, bien que Pline n'ait pas marqué de défiance explicite la première fois. Pour Guy Serbat, « [i]l n'y a pas de doute que Pline se range à l'avis de Sextius Niger dont il vante la compétence médicale¹⁶⁸ » et que la présence du passage au livre VIII est due à la méthode de Pline, qui souhaite compiler dans une seule œuvre la totalité des savoirs de son époque, et qui pour cela reproduit les conceptions communément admises, qu'il y adhère personnellement ou non¹⁶⁹.

¹⁶⁵ *Ibid.*, XVII (16), 43-44, p. 38 : *Semel autem edi partum, lacerato unguium acie utero in enixu, uolgum credidisse uideo. Aristoteles diuersa tradit, uir quem in his magna secuturus ex parte praefandum reor.*

¹⁶⁶ *Ibid.*, XLVII (30), 109, p. 61 : *Easdem partes sibi ipsi Pontici amputant fibri periculo urgente, ob hoc se peti gnari [...].*

¹⁶⁷ *Histoire naturelle*, XXXII, III (13), 26, p. 31 : *Amputari hos ab ipsis, cum capiantur, negat Sextius diligentissimus medicinae [...].*

¹⁶⁸ SERBAT, Guy, *op. cit.*, p. 47.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 46. On peut remarquer que Pline donne le même type d'information à propos des éléphants qui ont conscience d'être poursuivis pour leur ivoire et qui plantent leurs défenses dans les arbres, au livre VIII, IV (3), 7-8, p. 25.

1.2.3.2. La référence comme « indice de distance »

Il semble cependant que la mention d'une source d'autorité ne se retrouve pas uniquement lorsque Pline cherche à appuyer la véracité d'un propos ; elle peut également être l'indice que Pline tend à faire reposer sur autrui la responsabilité d'une de ces affirmations qu'il juge fabuleuses mais qui émaillent ses livres : « Je ne croirais pas davantage aux Sirènes, bien que Dinon, père de Clitarque auteur réputé, affirme qu'elles existent dans l'Inde et qu'elles charment les hommes par leurs chants¹⁷⁰ [...] ».

On mesure ici une certaine ambiguïté de Pline, qui s'abrite derrière des sources prestigieuses pour éviter de cautionner lui-même des informations. En effet, la source lui permet de citer des phénomènes qui, s'ils heurtent son esprit critique, satisfont cependant sa curiosité pour l'extraordinaire, l'anormal et le merveilleux¹⁷¹ [...].

Dans certains cas de figure, la référence opérerait donc comme un « indice de distance », une expression tirée de l'article de Guy Serbat, qui donne son titre à cette sous-partie.

En dehors des passages où Pline exprime clairement son approbation ou sa désapprobation avec l'auteur cité, Guy Serbat propose d'interpréter la décision de Pline d'indiquer sa source comme « un moyen de situer la responsabilité d'une information, en prenant lui-même ses distances, et ceci en l'absence de tout jugement explicitement formulé¹⁷². » On pourrait par exemple comprendre ainsi l'apparition du nom de Columelle, au sujet d'un moyen étrange pour éviter aux chiens d'attraper la rage, au livre VIII :

Columelle affirme que si, quarante jours après la naissance des chiens, on leur coupe la queue avec les dents, et qu'on en enlève la dernière articulation avec le nerf de l'épine y attendant, la queue ne grandit plus, et les chiens ne deviennent pas enragés¹⁷³.

Cette mention serait donc plus une marque de défiance que d'assentiment. Cette hypothèse est renforcée par le fait que ce remède est directement suivi d'un

¹⁷⁰ *Histoire naturelle*, X, XLIX (70), 136, p. 75 : *Nec Sirenes impetraverint fidem, adfirmet licet Dinon, Clitarchi celebrati auctoris pater, in India esse mulcerique earum cantu* [...].

¹⁷¹ PEPA, p. 146.

¹⁷² SERBAT, Guy, *op. cit.*, p. 43.

¹⁷³ *Histoire naturelle*, VIII, LXIII (41), 153, p. 76.

prodige, puis d'une anecdote sans transition sur Bucéphale, le cheval d'Alexandre le Grand.

Se pose encore la question du traitement réservé aux informations qui ne sont accompagnées d'aucun nom, même collectif. On constate que parmi la quantité d'observations « sur lesquelles Pline ne formule aucune appréciation, les faits indubitables ou plausibles restent généralement anonymes ; tandis que les faits suspects sont souvent assortis d'une signature¹⁷⁴. » En effet, « pourquoi fournirait-il des garanties, s'agissant de faits notoires¹⁷⁵ ? » On analyse ainsi les expressions *constat* et *certum est* comme « ne se rapportant pas forcément, chez lui, à des expériences contrôlées, mais aussi à des opinions communément admises¹⁷⁶. » Ce serait donc l'opinion populaire qui fait que Pline rapporte ceci :

Il est reconnu qu'en Lusitanie, dans les environs de Lisbonne et du Tage, les juments se tournent du côté où souffle le Favonius, aspirant son haleine fécondante, et que le poulain ainsi engendré est extrêmement rapide, mais que sa vie ne dépasse pas trois ans¹⁷⁷.

On pourrait alors résumer cette thèse en disant que « la mention d'une source permet à Pline de citer une information sans la reprendre à son compte et donc d'être exhaustif sans adhérer à ce qu'il rapporte¹⁷⁸ » – et même développer encore plus loin cette idée :

[L]es sources peuvent lui servir d'alibi pour rapporter des faits invraisemblables ou fantaisistes et pour satisfaire son goût – et celui du public – pour les anecdotes extraordinaires, sans pour autant mettre directement en cause le sérieux de l'entreprise encyclopédique.

La mention des sources n'a pas pour unique fonction d'informer le lecteur ou de légitimer le discours ; souvent s'y ajoute une information précise. Pline laisse à un auteur la responsabilité d'une affirmation, le tourne en ridicule ou, au contraire, lui rend hommage. [...]

Inversement, l'identité même des sources peut impliquer une critique. Ainsi, la mention des mages et des Grecs s'accompagne souvent d'une désapprobation implicite ou franche. [...] Le procédé est plus systématique pour Mucianus, contemporain de Pline et auteur d'ouvrages de géographie, d'histoire et d'histoire de

¹⁷⁴ SERBAT, Guy, *op. cit.*, p. 42.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 44.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 43.

¹⁷⁷ *Histoire naturelle*, VIII, LXVII (42), 166, p. 81.

¹⁷⁸ PEPA, p. 154-155.

l'art, où il rapporte de nombreux *mirabilia* recueillis lors de ses voyages. Pline le cite souvent de manière ironique pour les anecdotes fantaisistes qu'il mentionne, comme un éléphant capable d'écrire¹⁷⁹.

L'anecdote dont il est question ici, présente au livre VIII, évoque un éléphant qui aurait tracé en grec cette phrase mystérieuse : « C'est moi-même qui ai écrit ceci, et consacré les dépouilles celtiques¹⁸⁰ ». C. Licinus Mucianus est en effet la source de deux autres histoires du même type reproduites dans ce livre, une au sujet de l'intelligence des chèvres¹⁸¹ et une autre qui a trait à des singes jouant aux *latruncules*¹⁸². L'association de son nom avec un fait douteux est presque automatique : déjà cité dans l'anecdote du dauphin de Carie, il fait irruption dans le texte quatre autres fois au livre IX¹⁸³.

En plus de Mucianus, d'autres auteurs sont « désignés à notre méfiance¹⁸⁴ », notamment des paradoxographes comme Ctésias, Mégasthène, mais aussi Démocrite, à qui la tradition « attribuait beaucoup d'œuvres apocryphes¹⁸⁵ ». Dans un passage du livre X, intitulé « Des oiseaux fabuleux », Pline refuse d'« ajouter foi aux dires de Démocrite, citant les oiseaux dont le sang mélangé donnerait naissance à un serpent ; quiconque mange ce serpent

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 155.

¹⁸⁰ *Histoire naturelle*, VIII, III (3), 6, p. 24-25 : *Mucianus III consul auctor est aliquem ex iis et litterarum ductus Graecarum didicisse solitumque perscribere eius linguae uerbis : Ipse ego haec scripsi et spolia Celtica dicaui [...]*. (« Mucianus, qui fut trois fois consul, rapporte que l'un d'eux avait appris à tracer les caractères grecs, et qu'il écrivait dans cette langue la phrase : "C'est moi-même qui ai écrit ceci, et consacré les dépouilles celtiques" »).

¹⁸¹ *Ibid.*, LXXVI (50), 201, p. 94.

¹⁸² *Ibid.*, LXXX (54), 215, p. 99. La note 5 du § 215, p. 174, nous indique que les *latruncules* sont une sorte « de jeu d'échec ou de dames, dont les pions étaient appelés *latrones* ou *latrunculi*. »

¹⁸³ *Histoire naturelle*, IX, VIII (10), 33, p. 48 ; XVIII (31), 68, p. 59 ; XXV (41), 80, p. 63 ; XXX (49), 94, p. 67 ; LIX (85), 182, p. 95. Sur Mucianus, voir au livre XI, la note 1 du § 167, p. 171.

¹⁸⁴ SERBAT, Guy, *op. cit.*, p. 41.

¹⁸⁵ *Histoire naturelle*, VIII, note 1, § 61, p. 124.

serait à même de comprendre les conversations des oiseaux¹⁸⁶ » ; au livre VIII, le crédit accordé au récit de Démocrite à propos de Thoas et du dragon est uniquement dû au naturaliste Démétrius qui raconte un fait similaire¹⁸⁷.

Les références ne semblent donc pas être placées de manière aléatoire, mais participent peut-être à la construction d'un regard réflexif de Pline sur ce qu'il rapporte, en particulier lorsqu'il s'agit de *mirabilia*. Il deviendrait légitime de minimiser le reproche de crédulité, sans pour autant prêter à Pline des intentions anachroniques.

Parmi les quelque 35.000 faits qu'énonce Pline, les erreurs ne sont pas rares ; les naïvetés et les traits proprement mythiques semblent parfois pulluler. Faut-il pour autant noyer dans la même réprobation l'œuvre et son auteur [...] ? Ce serait s'interdire de les comprendre l'une et l'autre. [...] [L]e chercheur peut adopter une démarche plus féconde s'il vise à replacer d'abord Pline dans son temps ; [...] à le situer dans l'histoire de la connaissance ; à mesurer la pression qu'ont exercée sur lui les conceptions de ses contemporains et leur affectivité. [...] R. Lenoble rappelle que Pline écrit pour un public baigné de magie et que, comme G. Bachelard le soulignait, un livre de science est le plus souvent, jusqu'au XVIII^e siècle, un dialogue avec le lecteur, dont l'auteur mentionne les idées, même s'il ne les admet pas¹⁸⁸.

Le merveilleux et le fabuleux, tels que l'on a pu les définir en tant que mots du lexique français et en tant que transcription des termes latins correspondants, font bel et bien partie intégrante du paysage social de Pline, que ce soit dans sa langue, avec toutes les tournures faisant intervenir *mirum* et ses diverses formes, avec un vocabulaire propre à la religion qui s'y manifeste, ou que ce soit dans ses conceptions mentales, lorsque, cherchant à établir la véracité d'une information, il fait intervenir des figures d'autorité, ou lorsqu'au contraire il introduit implicitement une distance entre lui et ses *mirabilia* grâce à une source tierce.

¹⁸⁶ *Histoire naturelle*, X, XLIX (70), 136, p 75 : *uel Democritus tradit nominando aues quarum confuso sanguine serpens gignatur, quem quisquis ederit intellecturus sit alitum colloquia [...]*.

¹⁸⁷ *Histoire naturelle*, VIII, XXII (17), 61, p. 45.

¹⁸⁸ SERBAT, Guy, *op. cit.*, p. 40.

1.2.4. Pline et la « logique merveilleuse »

Il faut cependant mentionner le fait que la distinction entre rationalité et merveilleux se fait par moments beaucoup plus ténue que dans ces exemples, et qu'il n'est pas toujours possible de déterminer, dans l'*Histoire naturelle*, une limite entre ces deux conceptions. Nous trouvons cette idée dans l'un des articles de Valérie Naas, déjà cité précédemment, sur lequel nous nous appuyons pour cette réflexion¹⁸⁹. Comme illustré dans cet article, une phrase du livre IX, placée après la description de poissons singuliers qui survivent dans des conditions extrêmes, est révélatrice de cet aspect : « À vrai dire, tout cela, quoique merveilleux, est explicable¹⁹⁰. » Des interférences se créent entre raison et merveilles, entre *ratio* et *mirabilis*, qui sont ici « concomitants dans le compte rendu d'un phénomène, même si cette association peut surprendre, comme l'indique l'adverbe *tametsi*¹⁹¹. » Ces termes entrent en effet tous les deux dans la manière qu'a Pline d'appréhender la nature, non plus seulement comme deux visions du monde antithétiques et séparées, mais aussi comme constituants d'une même matière, « puisque la *ratio* elle-même est *mirabilis*, comme le signifie la phrase de Pline, toute la difficulté consistant à préciser la part de chaque élément¹⁹² ».

Lorsque ces deux notions s'interpénètrent, elles peuvent se retrouver différenciées ou confondues. Elles seront par exemple clairement différenciées dans les titres des index, lorsque les « catégories norme/exception, régularité/extraordinaire constituent alors un principe de classement, d'organisation des données¹⁹³ ».

Cependant, la distinction terminologique *genera/miracula* est ambiguë, car pour Pline, la nature n'est pas séparée en deux domaines, elle est entièrement

¹⁸⁹ NAAS, Valérie, *op. cit.*, 2001, § 59.

¹⁹⁰ *Histoire naturelle*, IX, LVII (83), 178, p. 93 : *Est in his quidem, tametsi mirabilis, aliqua ratio.*

¹⁹¹ NAAS, Valérie, *op. cit.*, 2001, § 26.

¹⁹² *Ibid.*, § 2.

¹⁹³ *Ibid.*, § 29.

merveilleuse. [...] La nature entière est *mirabilis* et l'admiration est constitutive du regard plinien sur la nature. Pline prend précisément le parti de retenir l'exception, l'extraordinaire plutôt que la norme¹⁹⁴.

À cet attrait pour la particularité s'ajoute l'idée de surenchère dans le merveilleux, que Pline manifeste par exemple un peu plus loin dans le livre IX : « Mais l'inondation du Nil rend tout cela croyable, par un prodige qui dépasse tous les autres¹⁹⁵. ». Il est possible de mettre cela en relation avec l'hybridité du genre de l'*Histoire naturelle* et avec la variété de ses influences :

Dans la filiation plinienne, histoire naturelle et paradoxographie se côtoient. Or ces deux genres peuvent présenter une conception différente de la nature, que l'on peut résumer ainsi : l'histoire naturelle illustrée par Aristote et Théophraste est normative et analogiste ; elle cherche des points communs pour établir des règles et des classifications. La paradoxographie, au contraire, privilégie l'extraordinaire. Les sciences naturelles elles-mêmes ont évolué dans ce sens, où l'anomalisme a remplacé l'analogisme¹⁹⁶.

De la même façon que la forme de l'œuvre synthétise ces différentes traditions, les notions de *ratio* et de *mirabilis* peuvent se trouver confondues ; parce qu'« il n'existe pas de distinction stricte ni de frontière bien établie entre ce qui, dans le savoir, relève ou non de la rationalité¹⁹⁷ », d'une part, et, d'autre part, parce qu'à cela « s'ajoute un second facteur d'indistinction : certains éléments de la nature sont considérés à la fois comme scientifiques et comme surnaturels¹⁹⁸. » En effet, note Valérie Naas :

Rationalité et imaginaire se différencient plus difficilement lorsque le merveilleux s'introduit non en tant que tel – par opposition explicite ou implicite avec la norme –, mais comme connotations d'éléments apparemment rationnels ou au milieu de ces derniers. Dans le compte rendu d'un phénomène se mélangent explication rationnelle et cause mystérieuse. Et, par ailleurs, des données rationnelles ouvrent le champ à l'imaginaire¹⁹⁹.

¹⁹⁴ *Ibid.*, § 30-33.

¹⁹⁵ *Histoire naturelle*, IX, LVIII (84), 179, p. 94 : *Verum omnibus his fidem Nili inundatio adfert omnia excedente miraculo.*

¹⁹⁶ NAAS, Valérie, *op. cit.*, 2001, § 35.

¹⁹⁷ *Ibid.*, § 41.

¹⁹⁸ *Ibid.*, § 44. À propos de la notion de surnaturel dans le monde gréco-latin, voir l'ouvrage de Claire Béchéec précédemment cité, notamment les p. 73 et suivantes.

¹⁹⁹ *Ibid.*, § 42.

C'est le même raisonnement qui entre en application dans le passage sur la formation de l'ambre²⁰⁰, où la légende de Phaéton et celle des Hespérides côtoient des considérations géographiques : Pline ne propose pas de commentaire sur la transformation des sœurs de Phaéton en peupliers, mais rejette violemment l'existence d'îles à l'embouchure du fleuve Pô. De plus, dans le traitement des sources, le témoignage de Sophocle s'ajoute à celui de Théophraste. On constate alors que, « comme c'est souvent le cas dans l'Antiquité, les sources textuelles sont toutes mises sur le même plan. Du point de vue de la vérité, Pline ne distingue pas *a priori* les informations des naturalistes et celles des poètes²⁰¹. »

Il arrive aussi que certains éléments naturels prennent à la fois un caractère rationnel et un caractère merveilleux, comme nous pouvons le voir dans le passage consacré aux tritons et aux Néréides : « La conformation des Néréides n'est pas non plus imaginaire ; seulement, des écailles hérissent leur corps même dans la partie où elles ont figure humaine²⁰² ». En tant qu'êtres aquatiques, elles sont logiquement couvertes d'écailles et il leur arrive de s'échouer sur les plages, notamment en Gaule, où le légat « écrit au Divin Auguste qu'on voyait sur la côte plusieurs néréides inanimées²⁰³. »

Alors que nous voyons deux catégories distinctes, la réalité et l'imaginaire, pour Pline – représentatif, en cela, d'une conception diffuse dans l'Antiquité –, il n'y en a qu'une, le monde naturel, qui fait l'objet de différents discours où entre plus ou moins l'imaginaire. Ce qui nous apparaît comme des interférences entre des perspectives distinctes trouve donc son unité dans son objet, la nature riche et diverse, dont la variété justifie autant de types de discours²⁰⁴.

On voit donc bien ici comment Pline « préserve le *mirabilis* au sein même de la *ratio*, créant ainsi une "logique merveilleuse" qui bouleverse les catégories

²⁰⁰ *Histoire naturelle*, XXXVII, II (11), 31-32, p. 46-47.

²⁰¹ NAAS, Valérie, *op. cit.*, 2001, § 53.

²⁰² *Histoire naturelle*, IX, V (4), 9, p. 40 : *Et Nereidum falsa non est, squamis modo hipso corpore etiam qua humanum effigiem habet.*

²⁰³ *Loc. cit.* : [...] *et Diuo Augusto legatus Galliae conplures in litore apparere exanimis Nereidas scripstit.*

²⁰⁴ NAAS, Valérie, *op. cit.*, 2001, § 44.

habituelles de pensée²⁰⁵ », et intègre dans son discours ces éléments qui surprennent un lecteur moderne au premier abord. Le mélange de ces deux catégories de pensée est fondamental dans le déploiement du merveilleux plinien autour des animaux car il fonde le cœur même de notre sujet.

²⁰⁵ *Ibid.*, § 59.

Afin de proposer une synthèse de nos réflexions jusqu'à présent, nous pouvons dire que l'ensemble de cette première partie a permis d'aborder diverses questions ayant trait au genre littéraire de l'œuvre et à la manifestation d'éléments merveilleux, qui englobent plus généralement l'*Histoire naturelle* dans son ensemble mais qui s'appliquent également aux livres sur les animaux.

En effet, la définition de l'état antique de l'encyclopédie et des ouvrages à caractère encyclopédique a permis de mieux saisir les enjeux qui sous-tendent l'écriture de Pline, de situer son travail par rapport à ce genre et par rapport à ses prédécesseurs. Son alliance de l'exhaustivité hellénistique dans sa matière et du pragmatisme latin dans le choix des informations participent de l'aspect innovant de l'*Histoire naturelle*. Cette définition nous a été utile pour appréhender les déclarations de Pline dans sa préface : sa référence à l'ἐγκύκλιος παιδεία, au sujet qu'il entend traiter, à sa méthode, à son ambition de faire œuvre utile.

Nous avons constaté la part de mélange qui s'opère avec une autre influence littéraire, la paradoxographie, dont Pline adopte certaines caractéristiques dans son écriture et qui sont particulièrement visibles dans les notices zoologiques des livres de notre corpus. L'agrément du lecteur et la vulgarisation scientifique, qui peuvent justifier, pour les auteurs d'anecdotes paradoxographiques, des inventions incroyables, trouvent une limite chez Pline. Il refuse parfois d'adhérer personnellement à de telles inventions mais sa volonté d'être exhaustif et de ne négliger aucune opinion, si elle a été écrite avant lui, l'incite à les reproduire. Il a été possible de conclure, au sujet de la forme que prend l'œuvre de Pline, qu'elle est au service de son projet encyclopédique et qu'il la construit à partir de traditions littéraires existantes pour l'adapter à ce qu'il envisage de créer²⁰⁶.

²⁰⁶ *Ibid.*, § 22.

La nature, c'est-à-dire la vie²⁰⁷, qui l'occupe tout au long de ces trente-sept livres et dans l'observation de laquelle « rien ne peut paraître superflu²⁰⁸ », compte également un certain nombre d'éléments de l'ordre du merveilleux. Ce merveilleux a pu être rapproché de la notion littéraire du même nom, postérieure à Pline, sans pour autant la considérer comme un trait de définition, mais en remarquant les similitudes qui se produisent dans les énoncés. Comme nous l'avons observé, la présence des merveilles pliniennes est marquée à travers le texte grâce aux adjectifs *mirum* et *mirabile* et à leurs composés et leurs dérivés. Cette présence n'est pas seulement le témoignage d'une « conception merveilleuse et émerveillée de la nature²⁰⁹ », car s'y mêlent d'autres champs lexicaux, celui de la religion et celui de l'affabulation, par exemple.

Nous avons alors pu nous intéresser de plus près à la frontière entre merveille et fiction et à la manière dont Pline utilisait la référence à ses sources sur cette question. La mention d'une source permettrait à Pline, selon le contexte, de faire reposer l'autorité d'une information sur un auteur fiable et ainsi d'appuyer son propos, ou bien de marquer une méfiance implicite en citant le nom d'un paradoxographe avéré. Enfin, l'intégration de la notion de merveilleux au sein de la logique plinienne a pu être abordée et nous avons pris conscience que rationalité et merveilles ne s'excluent pas forcément, mais constituent bel et bien deux faces d'une même matière.

²⁰⁷ *Histoire naturelle*, I, Préf., 13, p. 50.

²⁰⁸ *Histoire naturelle*, XI, I (2), 4, p. 30 : *in contemplatione naturae nihil possit uideri superuacuum* (« dans l'observation de la nature rien ne peut paraître superflu »).

²⁰⁹ *PEPA*, p. 245-246.

PARTIE II

2. ANIMAL ET ANIMAL FABULEUX

Cette première partie a donc ouvert le champ à un questionnement plus spécifiquement orienté vers le thème de l'animal, dans sa conception générale tout d'abord et ensuite dans l'une de ses déclinaisons particulières qui est l'animal dit « fabuleux ».

La notion d'animal dans l'Antiquité, qui a fait l'objet d'un ouvrage collectif important publié en 1997²¹⁰, est étudiée par des spécialistes des sciences historiques, comme Liliane Bodson, qui constitue une référence en la matière. La branche zoologique de cette discipline s'intéresse à l'évolution des connaissances zoologiques à travers le temps et à l'histoire de l'animal de manière globale. Les études concernant les rapports entre humains et animaux relèvent quant à eux de l'anthropozoologie.

Il sera possible de décrire les conceptions dont l'animal faisait l'objet dans la Rome antique, entre réification, anthropomorphisation et place dans la vie religieuse mais aussi de parler du regard que porte Pline sur les animaux et leur étude. À la fois compilateur d'Aristote et citoyen romain ancré dans son siècle, la composition de ses notices zoologiques témoigne de ce double héritage. Après cette analyse, nous tenterons de donner une définition de l'animal fabuleux et d'en établir un classement parmi les animaux mentionnés dans les livres VIII à XI.

²¹⁰ CASSIN, Barbara, *et alii*, (dir.), *L'Animal dans l'Antiquité*, *op. cit.*

2.1. LA CONCEPTION DE L'ANIMAL À ROME

« Pour qu'aucune région ne fût privée de sa part d'êtres vivants, [...] les eaux firent une place dans leurs demeures aux poissons brillants ; la terre reçut les bêtes sauvages ; l'air mobile, les oiseaux²¹¹ » : c'est ainsi qu'Ovide, dans le livre qui ouvre son long poème des *Métamorphoses*, raconte le mythe de la création des animaux, qui survient après la naissance du monde et la séparation des éléments mais qui précède l'apparition de l'humain et la succession des quatre âges.

La catégorisation des êtres vivants en classes distinctes, avec l'animal d'un côté et l'humain de l'autre, semble donc ancienne, puisqu'on la retrouve également dans la pensée grecque ; mais elle se manifeste surtout dans les textes philosophiques et non dans les traités biologiques. En effet, le concept désigné par le terme grec *zôion* (ζῷον, -ον), selon Francis Wolff, ne coïncide ni avec la notion d'animal, puisqu'il inclut les humains et les dieux, ni avec celle d'« être vivant », puisqu'il n'inclut pas les végétaux : la traduction la plus appropriée serait alors celle d'être « animé²¹² ». Pour Aristote, et plus encore pour les épicuriens, aux yeux desquels un « mécanisme aveugle [...] explique entièrement la formation des espèces vivantes [...] au gré du hasard des combinaisons atomiques²¹³ », il existe une continuité entre l'essence de l'animal et celle de l'humain, et l'animal n'est dans ce cas pas considéré comme « un genre homogène de vivants, tel qu'une identité essentielle unisse tous ceux qui peuvent s'y ranger, et tel qu'une différence essentielle le sépare de tous les autres²¹⁴ ». C'est lorsqu'il devient nécessaire de « penser la "nature de

²¹¹ OVIDE, *Les Métamorphoses*, édition scientifique et traduction de Jean-Pierre Néraudau, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2006, p. 44.

²¹² WOLFF, Francis, « L'animal et le dieu : deux modèles pour l'homme », dans Barbara Cassin *et alii* (dir.), *L'Animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, 1997, p. 158 [p. 156-180].

²¹³ *Ibid.*, p. 166.

²¹⁴ *Loc. cit.*

l'homme²¹⁵» » que les philosophes antiques utilisent la figure de l'animal pour exprimer ce que l'humain n'est pas, pour définir l'un par opposition à l'autre, créant ainsi « une pensée du monde classificatrice et une ontologie du vivant discontinuiste²¹⁶ ».

Cette distinction fondamentale entre humain et animal sera au cœur de polémiques entre deux écoles de philosophie de l'époque impériale, les stoïciens et les néo-platoniciens : le débat porte notamment sur la possession ou non du *logos*, de la raison, par les animaux. Les opposants à la thèse de l'intelligence animale, les plus nombreux, comptent parmi leurs rangs des figures telles que Sénèque ou Galien, tandis que les partisans de cette thèse ont avec eux Plutarque, auteur d'un célèbre traité sur l'habileté des animaux²¹⁷.

Il n'en reste pas moins que l'une des particularités de la Rome impériale est d'accueillir une profusion d'animaux familiers – animaux qui possèdent un statut spécifique parmi les animaux domestiques, en ceci que « jamais l'on ne consentirait à s'en nourrir, même dans les plus grandes disettes²¹⁸ ». Des chiens, des chevaux, des oiseaux, mais aussi des éléphants, des singes, des lions, des tigres, des serpents, peuplent les maisons des riches Romains ; il « fallut même qu'un édit défendît de promener sans laisse un sanglier, une panthère, un loup dans un lieu fréquenté²¹⁹ ». Cette affection pour ces animaux familiers prend parfois des proportions extravagantes, comme lorsque Suétone nous rapporte l'attitude de Caligula à l'égard d'Incitatus, son cheval favori :

²¹⁵ *Ibid.*, p. 167.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 166.

²¹⁷ DIERAUER, Urs, « Raison ou instinct ? Le développement de la zoopsychologie antique », dans Barbara Cassin *et alii* (dir.), *L'Animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, 1997, p. 24 *et seq.* [p. 3-30]. Voir aussi PLUTARQUE, *Œuvres morales, Tome XIV, Traité 63, L'intelligence des animaux*, édition scientifique et traduction de Jean Bouffartigue, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

²¹⁸ ROMEYER DHERBEY, Gilbert, « Les animaux familiers », dans Barbara Cassin *et alii* (dir.), *L'Animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, 1997, p. 141 [p. 141-154].

²¹⁹ *Ibid.*, p. 145.

En ce qui concerne son cheval Incitatus, la veille des jeux du cirque, pour que son repos ne fût pas troublé, il avait coutume de faire imposer silence au voisinage par des soldats ; outre une écurie de marbre et une crèche d'ivoire, outre des housses de pourpre et des licous garnis de pierres précieuses, il alla jusqu'à lui donner un palais, des esclaves et un mobilier, pour recevoir plus magnifiquement les personnes invitées en son nom ; il projeta même, dit-on, de le faire consul²²⁰.

2.1.1. Vers la réification

Selon la tradition d'Hésiode, « Zeus a séparé les espèces et genres et il a été permis "aux poissons et aux fauves et aux oiseaux ailés de se dévorer puisqu'il n'est point parmi eux de justice²²¹ [...]" ». Seul l'humain est capable de justice et de tempérance, tandis que les animaux « sont dénués de parole et de raison et, somme toute, désavantagés dans leur nature²²² ». Cette conception, que l'on peut attribuer au médecin Alcméon de Crotona et dater approximativement de 406 av. J.-C., se fonde sur « une échelle graduée des êtres vivants : les animaux ne parviennent qu'à la sensation, l'homme peut en tirer des conclusions et atteindre la connaissance tandis que les dieux ont une intelligence immédiate de tout²²³ ». Bien qu'ancienne, elle reste la plus répandue dans la pensée philosophique du I^{er} siècle après J.-C. Dans les doctrines épicurienne et stoïcienne, l'âme humaine et l'âme animale ne sont pas de même nature, celle de l'humain étant la seule qui puisse faire preuve de raison :

Il était important pour eux de montrer que seul l'homme possède vraiment la raison, tandis que les animaux n'ont pas le moindre soupçon d'intelligence. Ils ont prouvé

²²⁰ SUÉTONE, *Vie des douze Césars, Tome II, Tibère, Caligula, Claude, Néron*, édition scientifique et traduction d'Henri Ailloud, Paris, Les Belles Lettres, 1961, p. 104 (Caligula, LV).

²²¹ DE FONTENAY, Élisabeth, « La *philanthrôpia* à l'épreuve des bêtes », dans Barbara Cassin *et alii* (dir.), *L'Animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, 1997, p. 281-282 [p. 281-298].

²²² DIERAUER, Urs, *op. cit.*, p. 6. Voir aussi, pour une autre traduction du vers 671 des *Troyennes*, EURIPIDE, *Tragédies, Tome IV, Les Troyennes, Iphigénie en Tauride, Électre*, édition scientifique et traduction de Léon Parmentier et Henri Grégoire, Paris, Les Belles Lettres, 1959, p. 56.

²²³ DIERAUER, Urs, *op. cit.*, p. 5.

par là que les hommes peuvent librement disposer des animaux, que les animaux n'ont d'ailleurs été faits que pour les hommes²²⁴.

L'animal est donc principalement envisagé comme une ressource, comme quelque chose que l'on peut exploiter pour subvenir aux besoins de la vie de tous les jours, quelque chose qui a une utilité, soit grâce à son corps, soit grâce à son travail. L'œuvre de Pline nous fournit de nombreux exemples de cette mentalité. On trouve par exemple une liste des espèces d'oiseaux savoureuses au livre X accompagnée des conseils culinaires, où l'on apprend du lagopède que « parfumé au safran, c'est un mets très agréable²²⁵ ». Au livre VIII, le passage sur les mules et les bardots est tout entier destiné à expliquer comment « obtenir ce produit²²⁶ » ; de même pour le poisson anthias, dont la capture nécessite une technique particulière abondamment décrite par Pline²²⁷ mais dont l'absence de description biologique rend très difficile l'identification. Et même lorsqu'il arrive que des animaux soient nuisibles aux activités humaines (ou simplement à la vie de l'humain lui-même), Pline est d'avis que cette dangerosité est en elle-même une fonction et que la prévoyance de la nature a placé ces terribles espèces comme gardiennes des richesses terrestres²²⁸.

Le savoir que Pline dispense est, nous l'avons dit, orienté vers l'usage que vont pouvoir en faire ses lecteurs. Un animal n'est donc pas tant intéressant en lui-même qu'en ce à quoi il va pouvoir être utile : pour sa viande, pour sa peau, pour chasser une autre espèce, etc. Un exemple de ce pragmatisme appliqué aux animaux est resté célèbre grâce à une anecdote au sujet de Caton l'Ancien, rapportée par Plutarque : Caton recommandait en effet de vendre les animaux de labour trop vieux pour travailler, malgré les services qu'ils avaient pu fournir.

Pour ma part, je ne vendrais même pas un bœuf de labour pour cause de vieillesse, à plus forte raison un homme âgé. Je ne voudrais pas lui faire quitter l'endroit où il a

²²⁴ *Ibid.*, p. 18.

²²⁵ *Histoire naturelle*, X, XLVIII (68), 133-134, p. 74.

²²⁶ *Histoire naturelle*, VIII, LXIX (44), 171-175, p. 83-84.

²²⁷ *Histoire naturelle*, IX, LIX (85), 180-182, p. 94-95.

²²⁸ *Histoire naturelle*, II, LXIII (63), 159, p. 69.

été nourri [...] et cela pour quelque menue monnaie [...]. Mais Caton, comme s'il tirait vanité de tels procédés, nous dit qu'il abandonna en Espagne le cheval même qu'il montait pendant son consulat, afin de n'en pas faire payer le transport par la mer à l'État. Faut-il voir là de la grandeur d'âme, ou de la mesquinerie²²⁹ ?

Au même titre que les esclaves, les animaux faisaient partie des biens du maître de maison et l'attitude à adopter envers eux relève d'un choix personnel, non dicté par l'État. L'interrogation de Plutarque à la fin de cette citation est significative d'un sentiment partagé entre l'admiration pour le mode de vie frugal et économe des Anciens, et l'empathie pour le sort de l'esclave ou de l'animal en question. Cette empathie est toutefois relative et n'est pas partagée par tous. La supériorité de l'âme humaine, prônée par les stoïciens, confère aux humains le droit absolu de vie et de mort sur l'animal mais n'entraîne aucun devoir de morale envers eux. Un philosophe comme Cicéron peut alors justifier cette domination humaine sur les autres êtres vivants par un finalisme poussé à l'extrême, puisque la raison de l'existence de l'animal est de servir l'humain :

Cicéron peut ainsi affirmer que les hommes sont constitués pour pouvoir parler, que les autres vivants sont faits pour nous autres, hommes, [...] comme les épaules des bœufs sont faites pour porter le joug et tirer la charrue. Quant au porc il est tellement destiné à notre nourriture que l'âme lui a été donnée, en guise de sel, pour qu'elle ne pourrisse pas²³⁰.

L'animal revêt donc aux yeux de la majorité des Romains de cette époque un aspect utilitaire et pourvoit à de nombreux besoins. Grâce à l'œuvre de Pline, il est possible de tracer à grands traits les fonctions remplies par l'animal dans la société romaine, qui peuvent être réparties en deux catégories : une première catégorie où c'est le corps de l'animal lui-même qui est exploité (et dans ces cas-là l'animal est le plus souvent mort) et une seconde catégorie où ce sont les actions de l'animal qui sont objet de convoitise (et l'animal doit être alors conservé vivant).

²²⁹ DE FONTENAY, Élisabeth, *op. cit.*, p. 282.

²³⁰ *Ibid.*, p. 288. Cette phrase, qu'il juge pleine d'esprit, est reprise par Pline dans son passage sur le cochon, au livre VIII, LXXVII (51), 208, p. 96.

Le corps de l'animal est, tout d'abord, source de nourriture : il est tué, chassé, élevé pour sa viande ou sa chair. Il fournit également un grand nombre de matériaux à l'artisanat, comme les peaux de hérissons qui étaient à l'origine d'un intense trafic²³¹, ou les perles, symboles du luxe fustigé par Pline²³² ; ce sont parfois même des parties du corps animal qui servent de matériaux de construction :

Les Gédrosiens, voisins du fleuve Arabis, utilisent, d'après les amiraux d'Alexandre le Grand, des mâchoires de bêtes marines pour faire des portes à leurs maisons, des os pour charpenter leurs toits ; on en a trouvé beaucoup, longs de quarante coudées²³³.

L'art de la médecine nécessite lui aussi des morceaux de corps ou des substances produites par le corps des animaux ; le livre XXVIII de l'*Histoire naturelle* y est par ailleurs consacré et après la liste des remèdes tirés du corps humain, Pline s'intéresse aux propriétés du sang d'éléphant, de la graisse de lion, de la cervelle de chameau²³⁴. À côté de la médecine, l'art divinatoire use de cadavres d'animaux pour ses prédictions²³⁵ et la religion prescrit de sacrifier des victimes.

D'autres fonctions sont en revanche possibles grâce au travail accompli par l'animal, comme le labour agricole, ou bien encore l'utilisation comme compagnon de chasse de chiens, ou même d'autres espèces comme les dauphins²³⁶. Des animaux tels que les éléphants ou les chiens prennent parfois

²³¹ *Histoire naturelle*, VIII, LV (37), 134-135, p. 69-70. La notice du hérisson, presque entièrement dédiée à la manière dont il est chassé, nous fournit un autre exemple de la mentalité romaine qui considère l'animal comme une ressource. La conclusion de Pline au sujet du hérisson est qu'il n'est pas « une créature superflue pour l'homme » (p. 70).

²³² *Histoire naturelle*, IX, XXXV (53-54), 105-106, p. 70-71.

²³³ *Ibid.*, III (2), 7, p. 39-40.

²³⁴ *Histoire naturelle*, XXVIII, XXIV (8), 87, p. 50 *et seq.*

²³⁵ CHAMPEAUX, Jacqueline, « Permission, monition, prédiction : les signes de la divination romaine », dans José Kany-Turpin (dir.), *Signe et prédiction dans l'Antiquité. Actes du colloque international interdisciplinaire de Créteil et de Paris*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, 2005, p. 212 [p. 211-222].

²³⁶ *Histoire naturelle*, IX, VIII (10), 33, p. 48.

part aux batailles des humains en tant que combattants²³⁷, servent de gardes du corps et de gardiens de la maison pour les chiens domestiques ou d'éboueur des déchets humains pour les chiens sauvages²³⁸. L'animal est également un important moyen de locomotion dans l'Antiquité et permet le transport d'objets, de personnes, d'informations. En parallèle du travail proprement dit, il existe une fonction de divertissement liée à l'animal : peuvent rentrer dans cette catégorie les animaux de compagnie, particulièrement les oiseaux chanteurs qui rendent une sorte de « service » par leur musique, les singes ou les chiens, qui, une fois dressés, se livrent à des acrobaties et les animaux qui combattent lors des jeux du cirque. À propos des massacres organisés dans l'arène, Liliane Bodson note que ces jeux, qui faisaient partie à l'origine des rites funéraires, au tournant du I^{er} siècle av. J.-C., n'ont plus rien à voir avec la religion. Parfois présentés comme un outil utile aux empereurs voulant éradiquer des espèces dangereuses et étendre l'espace habitable pour les humains, ils ont principalement un but politique et sont devenus un phénomène social où le jeu de chasse et le sport ont été pervertis²³⁹. Jacqueline Amat reproduit quant à elle l'explication de l'auteur Julius Capitolinus au sujet des hécatombes d'animaux exotiques qui ont remplacé les parades pacifiques :

[L]es jeux de l'amphithéâtre et les tueries d'animaux avaient en réalité pour but d'habituer les soldats à la vue du sang et des armes. Il est vrai que les jeunes recrues hésitaient parfois à tuer et que les Romains, selon Ammien, avaient perdu le goût du métier militaire²⁴⁰.

²³⁷ *Histoire naturelle*, VIII, V (5), 11-12, p. 27, pour les éléphants, et LXI (40), 142-143, p. 73, pour les chiens.

²³⁸ GALLEGO, Julie, « Représentations littéraires et artistiques du chien dans la société romaine : du chien utilitaire au chien de compagnie », dans Fabrice Guizard et Corinne Beck (dir.), *Une bête parmi les hommes : le chien. De la domestication à l'anthropomorphisme*, Amiens, Encrages Université, 2014, p. 39 [p. 38-68].

²³⁹ BODSON, Liliane, « Attitudes toward animals in Greco-Roman Antiquity », dans *International Journal for the Study of Animal Problems*, vol. 4, n° 4, octobre-décembre 1983, p. 318 [p. 312-320].

²⁴⁰ AMAT, Jacqueline, *Les Animaux familiers dans la Rome antique*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Realia », 2002, p. 196.

La divination romaine requiert également des animaux vivants, notamment des oiseaux en vol afin de tracer le *templum* dans le ciel et ainsi interpréter l'accord des dieux sur telle ou telle entreprise²⁴¹.

On constate donc l'importance et la variété d'utilisation de l'animal pour l'ensemble des actions humaines de cette société. C'est ce qui fait naître ce saisissant dilemme posé par les stoïciens, qui concerne la reconnaissance ou non de la raison chez l'animal :

Si nous donnions aux animaux le *logos*, deux possibilités nous resteraient : ou bien en les tuant, et même en les utilisant, nous manquerions à la justice, ou bien nous nous condamnerions, nous autres hommes, à ne plus vivre d'une manière civilisée [...] et humanisée [...] en renonçant, par esprit de justice, à les tuer voire à les utiliser. C'est se condamner à une vie de bête que de renoncer à se servir des bêtes²⁴² [...].

La seule solution proposée par les stoïciens pour résoudre ce paradoxe est donc de refuser que les animaux puissent être intelligents au même titre que l'humain, afin que les devoirs de la justice ne puissent s'appliquer à eux, ce qui rendrait immorale leur utilisation. Ce que montre aussi ce passage, c'est que l'exploitation de l'animal est vue comme une nécessité à l'établissement de la civilisation et que les traits définitoires de l'humanité passent encore une fois par l'opposition à l'animal : l'humain perd son humanité s'il perd son mode de vie confortable acquis en exploitant l'animal – c'est-à-dire s'il perd son contrôle sur l'animal.

À côté de cette vision, d'autres mouvements philosophiques tendent à positionner plus près humain et animal dans la continuité entre les êtres vivants ; c'est le cas notamment des pythagoriciens et des néo-platoniciens. La théorie pythagoricienne de la métempsychose comprend les âmes humaines et animales comme étant de même nature, puisqu'elles peuvent passer d'une existence

²⁴¹ CHAMPEAUX, Jacqueline, *op. cit.*, p. 213.

²⁴² DE FONTENAY, Élisabeth, *op. cit.*, p. 281.

humaine à une existence animale et vice-versa²⁴³. On peut signaler également que le végétarisme de la secte pythagoricienne a pu trouver plusieurs explications, ne s'excluant pas forcément les unes les autres. Plutarque est d'avis que c'est pour « s'exercer à la justice, à l'humanité et à la douceur à l'égard même des autres espèces²⁴⁴ » que Pythagore et ses disciples ne consommaient ni viande, ni poisson. Porphyre, à l'inverse des stoïciens, considère comme impie de nier la présence de *logos* chez les animaux, « et c'est précisément cela qui implique que le sage, s'il entend se purifier et s'assimiler à Dieu, [...] ne doi[t] pas manger d'animaux²⁴⁵ ».

Une variété d'opinions existe donc à ce sujet au sein de la société romaine. Mais bien que considéré par la majorité des philosophes comme dépourvu de raison, comme un être « sous-humain²⁴⁶ », l'animal n'est perçu qu'à travers le prisme de l'anthropocentrisme et ce même dans la loi. On trouve par exemple chez Platon une loi archaïque stipulant que dans le cas où un animal (domestique ou non) tue une personne, c'est l'animal lui-même qui doit être poursuivi en justice par les proches de la victime et jugé pour le meurtre²⁴⁷. Si tuer un animal n'est pas considéré comme un crime par le droit romain, certaines affaires montrent au contraire des humains punis par la réprimande générale pour avoir commis des abus envers des animaux. Pline nous raconte comment un homme fut condamné pour avoir éliminé son bœuf :

Car pour compagnon dans le travail et l'agriculture nous avons cet animal, dont nos ancêtres avaient tant de soin qu'on cite l'exemple d'une condamnation prononcée,

²⁴³ DIERAUER, Urs, *op. cit.*, p. 4-5. Voir aussi le mythe d'Er le Pamphylien chez Platon. PLATON, *Œuvres complètes, Tome VII – 2^e partie, La République (Livres VIII – X)*, édition scientifique et traduction d'Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1967, 614a, p. 112.

²⁴⁴ DE FONTENAY, Élisabeth, *op. cit.*, p. 294.

²⁴⁵ LABARRIÈRE, Jean-Louis, « Logos *endiathetos* et logos *prophorikos* dans la polémique entre le Portique et la Nouvelle-Académie », dans Barbara Cassin *et alii* (dir.), *L'Animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, 1997, p. 266-267 [p. 259-279].

²⁴⁶ BODSON, Liliane, *op. cit.*, 1983, p. 312.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 314.

après assignation, par le peuple romain contre un citoyen : celui-ci, pour plaire à son mignon qui lui réclamait des tripes dont il prétendait n'avoir jamais mangé à la campagne, avait tué un bœuf : il fut envoyé en exil, comme s'il avait tué son colon²⁴⁸.

L'anecdote du corbeau du Forum, dans le livre X, fait elle aussi intervenir la foule qui, réagissant aux actes de cruauté envers un animal précis, se livre au lynchage du coupable :

Rendons aussi justice au mérite des corbeaux, attesté non seulement par le sentiment du peuple romain, mais encore par son indignation. [...]. Habitué de bonne heure à parler, il s'envolait tous les matins sur la tribune et, tourné vers le forum, il saluait par leurs noms Tibère, puis les Césars Germanicus et Drusus, ensuite le peuple qui passait par là ; [...] et, durant plusieurs années, son assiduité fut un objet d'admiration. Le maître-cordonnier d'une boutique toute proche le tua [...]. La multitude s'en émut au point qu'elle commença par chasser l'homme du quartier, et qu'ensuite elle le mit à mort ; un cortège innombrable assista aux funérailles de l'oiseau ; le lit funèbre fut porté sur les épaules de deux Éthiopiens, précédé d'un joueur de flûte et de couronnes de toute espèce, jusqu'au bûcher [...]. C'est ainsi que le peuple romain vit dans le talent d'un oiseau un motif assez juste pour lui faire des funérailles ou pour lui sacrifier un citoyen romain, dans une ville où personne n'avait escorté le convoi funèbre de tant de personnages, où personne n'avait vengé la mort de Scipion Émilien, destructeur de Carthage et de Numance²⁴⁹.

C'est peut-être le caractère exceptionnel de ces exemples qui leur ont valu d'être consignés et souvent cités dans les textes des philosophes défenseurs des animaux, et non le fait qu'ils reflétaient un courant de pensée dominant opposé au massacres des bêtes²⁵⁰. Bien qu'un animal qui soit capable de parler, comme ce corbeau qui « saluait par leurs noms Tibère, puis les Césars Germanicus et Drusus²⁵¹ », possède l'un des critères pour s'apparenter à un être humain et franchit donc quelque peu la frontière entre humain et bête, le commentaire inséré par Pline à la fin de l'anecdote nous renseigne sur son attitude vis-à-vis de cette histoire et sur ce qu'il juge tout de même excessif dans la réaction du peuple romain : l'anthropomorphisation.

²⁴⁸ *Histoire naturelle*, VIII, LXX (45), 180, p. 86.

²⁴⁹ *Histoire naturelle*, X, XLIII (60), 121-123, p. 70-71.

²⁵⁰ BODSON, Liliane, *op. cit.*, 1983, p. 315.

²⁵¹ *Histoire naturelle*, X, XLIII (60), 121, p. 70.

2.1.2. Vers l'anthropomorphisation

Si l'anthropomorphisme désigne la « tendance à donner à des objets [...] ou des animaux des caractéristiques propres à l'espèce humaine²⁵² », l'anthropomorphisation est le processus qui conduit à cette tendance ; c'est « l'action d'anthropomorphiser, de donner un aspect ou un comportement humain à un animal ou une chose²⁵³ ». Nous choisissons de retenir le terme d'« anthropomorphisation » pour cette sous-partie, car celui d'« anthropomorphisme » possède des connotations sémantiques liées aux représentations religieuses²⁵⁴ que nous ne souhaitons pas faire intervenir pour l'instant.

Il suffit en effet d'ouvrir l'un des volumes de Pline traitant des animaux pour se rendre compte que la majeure partie des descriptions des comportements et des caractères sont faites à travers le prisme de l'humain, qui projette sur l'animal des attitudes et des concepts typiques de la société dans laquelle il vit, comme l'idée de vertu guerrière ou de fidélité conjugale, par exemple. On assiste ainsi au livre X à une sorte de scène de ménage entre pigeons :

Les femelles endurent la tyrannie et souvent même l'injustice des mâles, car ils les soupçonnent d'adultère, bien qu'elles en soient incapables ; alors ils ont la gorge remplie de plaintes, ils donnent de cruels coups de bec ; puis ils réparent leur torts par des baisers, et, pour obtenir les faveurs des femelles, ils les cajolent en tournant maintes fois autour d'elles²⁵⁵.

De même, les lionnes prennent soin de cacher leurs infidélités aux lions, car « [l]e lion reconnaît à l'odeur l'adultère commis par la lionne avec le léopard, et s'élançe avec toute sa force pour la punir ; aussi va-t-elle se laver de sa faute dans le fleuve, ou ne suit-elle le lion que de loin²⁵⁶ ». Les chevaux sont outragés par l'inceste, et l'un d'entre eux, « ayant reconnu, une fois le bandeau de ses

²⁵² ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS, *Dictionnaire*, <anthropomorphisme> [en ligne]. Disponible sur : <https://www.universalis.fr/dictionnaire/> [consulté le 22/08/2019].

²⁵³ ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS, *op. cit.*, <anthropomorphisation>.

²⁵⁴ CNRTL, *op. cit.*, <anthropomorphisme>.

²⁵⁵ *Histoire naturelle*, X, XXXIV (52), 104, p. 63.

²⁵⁶ *Histoire naturelle*, VIII, XVII (16), 43, p. 38.

yeux enlevé, qu'il s'était accouplé avec sa mère, se jeta dans un précipice pour se tuer²⁵⁷ ». Les éléphants, quant à eux, tombent amoureux d'humains et Pline nous rapporte que le grammairien Aristophane eut un éléphant pour rival²⁵⁸. De même, il est dit qu'une joueuse de cithare du roi Ptolémée avait pour soupirants une oie et un bélier²⁵⁹.

Ces quelques exemples mettent en relief l'un des éléments constitutifs de cette anthropomorphisation dans l'*Histoire naturelle* : le vocabulaire choisi, qui, loin d'être neutre ou simplement descriptif, comprend de nombreux termes spécifiques à la société humaine et donc uniquement applicables à un être humain. Ce vocabulaire porte à lui seul une grande part de cette tonalité, comme lorsque Pline mentionne « l'adultère²⁶⁰ » (*adultera*) de la lionne. Mais c'est plus encore l'interprétation que l'auteur fait des comportements animaliers observés qui l'amène à poser ce vocabulaire : aussi c'est la « pudeur²⁶¹ » (*pudore*) qui fait que les éléphants s'accouplent loin des regards pour Pline, tandis qu'Aristote, sa source pour ce passage, « note seulement que “les éléphants s'accouplent dans des lieux écartés, sur les bords des rivières et dans des endroits familiers²⁶²” ». Quant aux attitudes des poules qui viennent de pondre, elles sont le signe d'une pratique religieuse chez cet animal : « elles se hérissent après avoir pondu, se secouent et se purifient en tournant en rond, ou bien elles se purifient, elles et leurs œufs, avec un fétu de paille²⁶³ ». Cette tendance anthropomorphisante pourrait nous surprendre, si l'on se réfère à la mentalité dominante de l'époque qui voit l'animal comme un être « sous-humain²⁶⁴ » ; mais dans cette idée, une

²⁵⁷ *Ibid.*, LXIV (42), 156, p. 77.

²⁵⁸ *Ibid.*, V (5), 13-14, p. 27-28.

²⁵⁹ *Histoire naturelle*, X, XXII (26), 51, p. 45. Voir Annexe IX.

²⁶⁰ *Histoire naturelle*, VIII, XVII (16), 43, p. 38.

²⁶¹ *Ibid.*, V (5), 13, p. 27.

²⁶² *Ibid.*, note n° 1 du § 13, p. 111.

²⁶³ *Histoire naturelle*, X, XLI (57), 116, p. 68.

²⁶⁴ BODSON, Liliane, *op. cit.*, 1983, p. 312.

fois encore, c'est l'humain qui sert d'échelle de valeur et de mesure, c'est à travers l'humain que sont identifiés l'animal et le monde dans lequel il vit.

Bien que cela ne se manifeste pas toujours de manière explicite dans le discours de Pline, ce sont aussi parfois les sentiments d'empathie envers les animaux qui causent leur anthropomorphisation. C'est notamment le cas dans l'anecdote du corbeau du Forum, dont la mort est vengée par la foule précisément car il partageait avec ces gens un trait d'humanité, la parole, et qu'il suscitait l'admiration²⁶⁵. L'animal qui articule des sons s'apparentant au langage humain possède un statut particulier et se démarque des autres éléments de la faune pour devenir « presque humain », pour devenir « une copie de l'homme²⁶⁶ » ou en tous cas un objet d'émerveillement²⁶⁷. C'est ainsi que Pline, à plusieurs reprises, mentionne comme un trait extraordinaire – suscitant parfois la crainte – le fait qu'une bête soit capable d'imiter la voix humaine : c'est le cas de la hyène²⁶⁸, du corocotte²⁶⁹, de la mantichore²⁷⁰ ou du leucrocote²⁷¹. Dans un

²⁶⁵ *Histoire naturelle*, X, XLIII (60), 121-123, p. 70-71. Voir aussi AMAT, Jacqueline, *op. cit.*, p. 126, à propos de l'importance du salut à César. « Par ses dons de parole, le perroquet est considéré comme un être quasi humain. Tous les animaux sont sensibles au *numen* qui émane de l'empereur. Le perroquet l'est plus que tout autre. Il passe donc pour savoir saluer spontanément l'empereur. »

²⁶⁶ *Histoire naturelle*, X, LI (72), 141-142, p. 77 : *imitationem hominis*. « Clodius Aesopus [...] ne servit alors que des oiseaux chanteurs ou imitateurs du langage humain, [...] sans autre attrait que celui de manger en eux une copie de l'homme, [...] digne père d'un fils qui [...] avala des perles [...] ; nonobstant il est moins honteux d'avoir mangé les bijoux de la nature les plus précieux que des êtres parlant le langage humain. »

²⁶⁷ Voir également *Histoire naturelle*, VIII, LXIII (41), 153, p. 76, où est cité un prodige à propos d'un chien qui se mit à parler, et le § 183 du même livre, p. 87, où c'est le tour d'un bœuf. À l'inverse, pour l'humain, le fait de perdre le langage est souvent perçu comme un basculement de l'autre côté de la frontière entre humain et bête. Voir notamment de nombreux passages des *Métamorphoses* d'Ovide où la transition entre l'état humain et l'état animal se fait par la perte de la parole ; par exemple le mythe de Lycaon dans OVIDE, *Les Métamorphoses*, *op. cit.*, v. 211-239, p. 50.

²⁶⁸ *Histoire naturelle*, VIII, XLIV (30), 106, p. 60.

²⁶⁹ *Ibid.*, XLIV (30), 107, p. 60.

²⁷⁰ *Loc. cit.*

²⁷¹ *Ibid.*, XXX (21), 72, p. 48.

autre registre et sans avoir besoin de prononcer des mots, le singe est lui aussi « presque humain » par sa physionomie et ses attitudes ; « [m]algré sa réputation de laideur, tous les Anciens ont été frappés par la ressemblance du singe et de l'homme²⁷² », une ressemblance qui « le rend propre à tous les déguisements²⁷³ ». Chez Pline, qui n'a pas manqué non plus de remarquer la parenté entre cet animal et l'humain²⁷⁴, on voit des singes enfiler des chaussures à lacets²⁷⁵ et des guenons fières des compliments faits à leur progéniture²⁷⁶.

Lorsque c'est sa demeure et sa vie de tous les jours que l'humain partage avec un animal, et non plus seulement un trait physique ou une habilité vocale, l'empathie peut être plus profonde et se changer en affection. Cet animal n'est alors plus simplement un animal domestique ou un animal apprivoisé mais un animal familier, « intégré à la *familia*, la “maisonnée²⁷⁷” », tel le chien, par exemple. « [D]evenu animal *familier* une fois *domestiqué*, il a pu devenir animal *de compagnie* lorsque la fonction affective l'a emporté sur la fonction utilitaire : l'instrument est devenu compagnon²⁷⁸ ». Évoluant au plus près des activités humaines, ce compagnon est un objet de choix pour l'anthropomorphisation.

L'animal familier est en effet le poste avancé de l'animalité en territoire humain, et en même temps c'est lui qui reçoit toutes les formes humaines qu'elle est capable de recevoir. Il est le lieu privilégié de la rencontre de l'humanité et de l'animalité²⁷⁹.

La littérature latine de l'époque impériale offre quantité de passages où sont mis en scène des animaux choyés par leurs maîtres comme des enfants gâtés, en particuliers des petites chiennes. Dans le *Satiricon* de Pétrone apparaît Margarita, la chienne de Crésus, le mignon de Trimalcion : enrubannée, gavée

²⁷² AMAT, Jacqueline, *op. cit.*, p. 114.

²⁷³ *Ibid.*, p. 113.

²⁷⁴ *Histoire naturelle*, XI, C (44), 246, p. 106.

²⁷⁵ *Histoire naturelle*, VIII, LXXX (54), 215, p. 99.

²⁷⁶ *Ibid.*, LXXX (54), 216, p. 99.

²⁷⁷ GALLEGO, Julie, *op. cit.*, p. 40.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 39.

²⁷⁹ ROMEYER DHERBEY, Gilbert, *op. cit.*, p. 141

de pain, elle se rapproche plus d'une poupée ou d'un petit bébé humain que d'un animal capable de survivre seul dans la nature et elle se montre bien incapable de se battre contre Scylax, le molosse qui garde la villa de Trimalcion²⁸⁰. Cette figure de la petite chienne de compagnie à Rome est restée célèbre grâce au poème de Martial sur Issa²⁸¹, poème commandé à la mort de l'animal par son maître Publius :

Issa apparaît comme un vrai chien de compagnie, seulement d'agrément, puisque nulle fonction utilitaire ne lui est attribuée dans le poème ; mais elle est aussi assimilée à une jeune fille à marier, à la fois fille et fiancée de Publius, qui en fait trop pour ce petit « tyran domestique » (selon une lecture plus ironique du poème)²⁸².

Jacqueline Amat nous signale que certains maîtres dressaient les horoscopes de leurs animaux²⁸³, retraçaient leur généalogie ou fêtaient leur anniversaire²⁸⁴.

Stéphane Solier, quant à lui, résume ainsi cet engouement romain pour les petits chiens :

[C]es animaux [...] accompagnaient partout leur maîtres et servaient d'amusement aux femmes et aux enfants : on les affublait de rubans, on leur donnait de petits noms affectueux, ils partageaient le lit de la maîtresse de maison, [...] ils reposaient sur des coussins moelleux, sur l'épaule ou le sein de leurs maîtres, on en confiait le soin à des serviteurs choisis, des *ministri catellae*, [...] on faisait faire leur portrait ou on leur élevait des tombeaux²⁸⁵ ...

Ces affections pouvaient aussi concerner des animaux moins communs : au livre IX de l'*Histoire naturelle*, Pline rapporte le chagrin de l'orateur Hortensius à la mort de sa murène apprivoisée, et l'anecdote d'Antonia qui mit des boucles d'oreilles à la sienne²⁸⁶.

²⁸⁰ AMAT, Jacqueline, *op. cit.*, p. 65.

²⁸¹ MARTIAL, *Épigrammes, Tome I (Livres I – VII)*, édition scientifique et traduction d'Henri-Jean Izaac, Paris, Les Belles Lettres, 1969, p. 50 (I, CIX).

²⁸² GALLEGRO, Julie, *op. cit.*, p. 60.

²⁸³ AMAT, Jacqueline, *op. cit.*, p. 44.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 68.

²⁸⁵ SOLIER, Stéphane, « Le chien au banquet de la satire latine », dans Fabrice Guizard et Corinne Beck (dir.), *Une bête parmi les hommes : le chien. De la domestication à l'anthropomorphisme*, Amiens, Encrages Université, 2014, p. 283 [p. 274-305].

²⁸⁶ *Histoire naturelle*, IX, LV (81), 172, p. 92.

On constate, à travers ces exemples d'anthropomorphisation, la richesse des liens affectifs qui pouvait exister entre animaux et humains à cette époque. Les fouilles archéologiques ont permis de mettre en lumière de nombreuses tombes romaines où le défunt est représenté entouré de ses compagnons²⁸⁷ ou bien encore de retrouver des épitaphes écrites pour des animaux, souvent des chiens ou des oiseaux²⁸⁸. L'*Histoire naturelle* elle-même regorge d'histoires à propos de l'attachement sans faille d'animaux à leurs maîtres, qui leur valut d'être honorés dans de beaux tombeaux²⁸⁹. L'abondance de ces récits prouve l'attrait qu'ils exerçaient sur le lectorat romain.

Mais ce public qui prend tant de plaisir à ces histoires de dévouement animal n'est-il pas le même qui se précipite aux jeux pour admirer les combats entre gladiateurs et espèces exotiques dans l'arène ? Sur la question de la réification et de l'anthropomorphisation de l'animal se noue un paradoxe des plus étonnants, comme le note Liliane Bodson :

*Contrasting with the literary evidence and the rich diversity of sensitive depictions of animals either common or rare, the sadistic barbarity of those mass slaughtering reveals one of the outstanding paradoxes of the Roman people. While being so much alive to the interest and beauty of the animal kingdom, they took pleasure in gazing at the sufferings and agonizing death of its most impressive species*²⁹⁰.

Elle ajoute que ces comportements étaient motivés par toutes sortes de raisons : religieuses, éthiques, psychologiques, parfois enracinées dans la fascination ou aversion de l'humain pour certaines espèces²⁹¹. Citant Plutarque, elle remarque

²⁸⁷ GOGUEY, Dominique, *Les Animaux dans la mentalité romaine*, Bruxelles, Latomus, coll. « Latomus », vol. 271, 2003, p. 66-68.

²⁸⁸ Voir GALLEGRO, Julie, *op. cit.*, p. 59, pour l'épitaphe de la chienne Concha, et AMAT, Jacqueline, *op. cit.*, p. 123, pour l'éloge funèbre du perroquet par Ovide.

²⁸⁹ *Histoire naturelle*, VIII, LXIV (42), 155-158, p. 77. C'est le cas des chevaux d'Alexandre, de César et d'Auguste.

²⁹⁰ BODSON, Liliane, *op. cit.*, 1983, p. 318. « En contraste avec les preuves littéraires et la riche diversité de représentations délicates d'animaux, qu'ils soient communs ou rares, la barbarie sadique de ces massacres révèle l'un des paradoxes les plus extraordinaires du peuple romain. Tout en étant très sensible à l'intérêt et à la beauté du règne animal, il a pris plaisir à contempler les souffrances et la mort atroce de ses espèces les plus impressionnantes. » [Traduction personnelle].

²⁹¹ *Loc. cit.*

la difficulté de réconcilier intérêts humains et bien-être animal, c'est-à-dire de parvenir à une relation harmonieuse entre les deux parties et souligne la tendance à l'empathie en ce qui concerne les animaux domestiques, et, à l'inverse, la cruauté envers les animaux sauvages, en particulier à Rome²⁹². Jacqueline Amat, dans son introduction, en arrive à une observation similaire : « L'anthropomorphisme est général, mais il ne s'applique étrangement qu'aux animaux favoris²⁹³. » Elle constate également « la tendresse paradoxale qu'éprouve à l'égard de son animal favori tel homme qui se plaira à voir couler le sang d'un gladiateur dans l'arène, ou de voir dépecer le même type d'animal qu'il tient pour si précieux²⁹⁴ ».

Ce paradoxe est au cœur de la conception romaine de l'animal : même si l'on assiste à ces déploiements d'affection envers les compagnons de la vie quotidienne, la supériorité de l'humain sur l'animal n'est pas remise en question. La vision anthropomorphisante communément partagée à cette époque n'accorde pas forcément plus de droits aux bêtes²⁹⁵, et même sincère, l'attachement se fait parfois au détriment de la santé de l'animal²⁹⁶. La question de l'intelligence animale, posée par de nombreux philosophes, semble insoluble à Pline : « Est-ce intelligence ou simple hasard qui fait que les bêtes féroces s'adoucissent quand on leur adresse la parole, les opinions sont partagées sur ce point²⁹⁷ ».

Perçu d'un côté comme une ressource exploitable, comme un instrument, un « sous-humain », et d'un autre comme un partenaire, un membre de la

²⁹² *Ibid.*, p. 319.

²⁹³ AMAT, Jacqueline, *op. cit.*, p. 4.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 2.

²⁹⁵ BODSON, Liliane, *op. cit.*, 1983, p. 318. Même les protestations publiques d'éminents personnages ne réussirent pas à empêcher les massacres d'animaux.

²⁹⁶ AMAT, Jacqueline, *op. cit.*, p. 131. C'est notamment le cas pour certains oiseaux exotiques, que les acquéreurs romains ne savaient pas nourrir de manière adaptée.

²⁹⁷ *Histoire naturelle*, VIII, XIX (16), 48, p. 40.

famille, un « presque humain », l'animal fait face à tout un éventail d'attitudes possibles, ne s'excluant pas obligatoirement les unes des autres. Si, conformément aux recommandations des traités spécialisés, les éleveurs et agriculteurs soignent les animaux dont ils se servent, les protègent des intempéries, surveillent leur alimentation, c'est certes pour le profit de leur activité ; mais cela n'exclut pas l'expérience de la relation quotidienne à l'animal, qu'il ne faudrait pas négliger²⁹⁸. L'alliance de ces deux attitudes opposées se retrouve aussi, dans un autre registre, dans la fonction religieuse liée à l'animal. La religion romaine nécessitant pour ses pratiques les corps et les actions des animaux et les faisant intervenir dans ses symboles, c'est encore un type différent de relation à l'animal qui est ici convoqué.

2.1.3. La place de l'animal dans la vie religieuse

La religion romaine est une religion « qui dissocie croyance explicite et pratique religieuse²⁹⁹ ». Elle ne nécessite donc pas l'adhérence à une orthodoxie, mais son « exigence centrale est plutôt celle de l'orthopraxie, de l'exécution correcte des rites prescrits³⁰⁰ ». Profondément ancrée dans la tradition, c'est « une religion dans laquelle les rites et les attitudes rituelles construisent et transmettent des représentations sur les divinités et l'ordre des choses³⁰¹ » ; mais « [d]ans la mesure où il n'existait aucun autre dogme que l'obligation rituelle, les individus jouissaient d'une entière liberté pour penser les dieux, la religion et le monde³⁰² ». Elle est liée non pas au salut de l'individu mais à celui de la communauté :

²⁹⁸ BODSON, Liliane, *op. cit.*, 1983, p. 316.

²⁹⁹ SCHEID, John, *La Religion des Romains*, Paris, Armand Colin, coll. « Coursus – Histoire », 1998, p. 21.

³⁰⁰ *Loc. cit.*

³⁰¹ *Loc. cit.*

³⁰² *Loc. cit.*

Tout acte communautaire comporte donc un aspect religieux, et tout acte religieux possède un aspect communautaire. Ainsi le culte public comporte-t-il nécessairement des aspects politiques. Dans ce sens, on peut dire que la religion romaine est une religion politique³⁰³.

Par conséquent, la communication avec le divin se fait de manière collective – sauf dans les cas de rituels privés, en marge de la vie religieuse officielle – au moyen de fêtes et de cérémonies, ordonnées par un ensemble de règles précises, qui permettent de maintenir la *pax deorum*, c'est-à-dire des relations harmonieuses entre la communauté des humains et celle des dieux.

La religion consiste à « cultiver » de manière correcte les relations « sociales » avec les dieux, bref, à célébrer les rites impliqués par les liens existants entre les dieux et les hommes. D'après [...] Cicéron, les relations avec les dieux se font dans le cadre de deux catégories rituelles, les *sacra* (surtout les sacrifices, vœux et rites d'hommage) et la divination³⁰⁴.

Ces deux catégories rituelles mentionnées par Cicéron sont deux pratiques qui nécessitent l'intervention d'animaux ; et le sacrifice, bien souvent, est celui de bêtes domestiques (en particulier de bœufs, de porcs, et de caprins³⁰⁵). L'haruspicine, technique d'origine étrusque qui consiste principalement en l'examen des entrailles de la victime sacrifiée, afin d'interpréter les signes divins et de savoir si l'offrande a été agréée ou non par la divinité dédicataire³⁰⁶, ne peut s'exercer sans animaux. De même, de nombreux prodiges, dont l'analyse permettait de donner une explication à la situation présente ou une prévision du futur³⁰⁷, se manifestent à travers des animaux, qu'ils se mettent à parler le

³⁰³ *Ibid.*, p. 22.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 23.

³⁰⁵ SEIGLE, Michaël, « “Ce sont les principaux maîtres du monde” (Pline l'Ancien, X, 24) : le coq dans les religions romaine, grecque et gauloise », dans Marianne Beyssere, Pierre-Yves Le Pogam, et Florian Meunier (dir.), *L'Animal symbole*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2019, p. 243 [p. 243-258].

³⁰⁶ BOËLS-JANSSEN, Nicole, « Le rôle de l'animal dans la religion romaine : la spécificité des rites et mythes féminins », dans Marianne Beyssere, Pierre-Yves Le Pogam, et Florian Meunier (dir.), *L'Animal symbole*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2019, p. 159 [p. 158-170].

³⁰⁷ SCHEID, John, *op. cit.*, p. 104.

langage humain³⁰⁸, qu'ils se placent à un endroit particulier³⁰⁹, qu'ils aient un comportement inhabituel. Quant à l'auspicine, discipline spécialisée dans l'observation du comportement des oiseaux, porteurs des messages des dieux, la formation même du mot comporte le nom de ces animaux³¹⁰. La prise des augures aviaires, d'abord réalisée grâce au vol des oiseaux, a évolué vers la surveillance de poules et de coqs apprivoisés, de l'appétit desquels on déterminait les réponses des dieux³¹¹. Vivantes ou mortes, les bêtes sont donc indispensables à ces pratiques religieuses.

Cependant, la mise à mort sacrificielle de l'animal, qui est sans doute le rite le plus emblématique, le plus représenté et le mieux ancré dans la vision collective de la religion romaine, constitue une action bien différente de celle qui consiste à tuer un animal simplement pour le manger, dans le cadre d'une chasse, par exemple. En effet, cette conception « que nous avons du sacrifice grec et antique en général, née de la lecture d'Homère, d'Hésiode ou encore de Virgile, à savoir l'offrande en grand nombre de mammifères domestiques spécifiquement choisis en fonction de la divinité à honorer³¹² », nous incite à penser la mort de l'animal comme une condition *sine qua non* du culte romain. En plus des animaux déjà mentionnés (bovins, caprins, ovins, porcs domestiques), des oiseaux (pour Vénus, Mars, Mercure, Euscalpe³¹³), des chiens, qui n'étaient pas uniquement des victimes pour Hécate³¹⁴, il semble que des animaux sauvages aient fait l'objet de sacrifices, notamment des biches

³⁰⁸ *Histoire naturelle*, VIII, LXIII (41), 153, p. 76.

³⁰⁹ *Histoire naturelle*, X, XII (15), 33, p. 39.

³¹⁰ BOËLS-JANSSEN, Nicole, *op. cit.*, p. 159.

³¹¹ SEIGLE, Michaël, *op. cit.*, p. 244.

³¹² *Ibid.*, p. 243.

³¹³ *Ibid.*, p. 245-246.

³¹⁴ PETRILLI, Aurore, « Le chien dans la magie antique », dans Fabrice Guizard et Corinne Beck (dir.), *Une bête parmi les hommes : le chien. De la domestication à l'anthropomorphisme*, Amiens, Encrages Université, 2014, p. 167 [p. 153-169].

consacrées à Diane³¹⁵. Ces mises à mort ne vont pas sans un cérémonial très précis, qui permet de contrebalancer la violence de ces actes et d'éloigner le danger éthique que constitue le fait de tuer une victime innocente³¹⁶.

Pourtant, même si tous les cultes, y compris ceux des dieux de second rang, incluaient des sacrifices³¹⁷, certains éléments nous montrent que faire couler le sang de l'animal n'était pas une absolue nécessité. L'offrande aux dieux pouvait être constituée de végétaux (fleurs, légumes, céréales, en particulier pour Cérès³¹⁸), de nourriture non carnée, ou même de figurines en cire ou en terre cuite³¹⁹. Comment expliquer alors l'abondance de ces morts rituelles d'animaux, qui sont pourtant, nous l'avons vu, une ressource essentielle à la vie quotidienne et au développement de la cité ? Une hypothèse pourrait être trouvée en considérant l'histoire et l'évolution de cette coutume, commune à de nombreuses religions. En effet, pour Gérard Capdevielle, le sacrifice animal ne va pas de soi :

Car la première victime et la seule pleinement justifiable, c'est l'homme lui-même ; comme le remarque A. Bouché-Leclercq [...], « c'est fort mal connaître la logique que de considérer les sacrifices humains comme une aberration³²⁰. Les religions [...] n'y échappent que par un artifice [...]. C'est le pécheur qui doit expier sa faute, et dans sa personne : il n'est pas évident à première vue qu'il puisse se substituer une victime animale [...] ». Et si, à côté des sacrifices expiatoires, on pense aux sacrifices par lesquels on demande aux dieux une faveur, là encore, c'est la victime humaine qui est certainement la plus ancienne [...].

Toutes les mythologies contiennent des récits où une victime humaine est remplacée par un animal, prétendument sur l'ordre du dieu lui-même [...]. Il semble bien s'agir d'une pratique [...] qui apparaît lorsque le sacrifice d'un être humain devient quelque chose de trop cruel pour une société³²¹ [...].

³¹⁵ CAPDEVIELLE, Gérard, « Substitution de victimes dans les sacrifices d'animaux à Rome », dans *Mélanges de l'École française de Rome, Antiquité*, tome 83, fascicule 2, 1971, p. 314 [p. 283-323].

³¹⁶ BODSON, Liliane, *op. cit.*, 1983, p. 315.

³¹⁷ *Loc. cit.*

³¹⁸ *Ibid.*, p. 315-316.

³¹⁹ CAPDEVIELLE, Gérard, *op. cit.*, p. 294-295.

³²⁰ Voir *Histoire naturelle*, VII, II (2), 9, p. 40, et la note n° 3 référant à ce même paragraphe, p. 128.

³²¹ CAPDEVIELLE, Gérard, *op. cit.*, p. 289-290.

L'auteur de ces lignes poursuit son hypothèse en citant des cas de cérémonies où la victime animale est parée d'attributs humains – tels la chèvre immolée à Védiovis et le veau chaussé de cothurnes sacrifié par les Ténédiens³²² – qui semblent indiquer leur position de substitut à une ancienne victime humaine. Là encore, il est intéressant de remarquer un autre type d'anthropomorphisation propre au contexte religieux. Dans le cadre du sacrifice, l'animal fonctionnerait donc comme un substitut à l'humain et les gâteaux ou les figurines comme un substitut à l'animal.

Que déduire dans ce cas de la place de l'animal dans la religion romaine ? Si, aux yeux Nicole Boëls-Janssen, l'animal n'est dans ce cas « qu'un miroir inerte de la pensée divine³²³ » et que, « même si on peut considérer qu'ils sont des messagers des dieux, leur rôle se borne [...] à être des intermédiaires chargés de transmettre aux hommes la volonté divine, comme une estafette apporte aux officiers les ordres du général³²⁴ », pour Liliane Bodson, leur relation privilégiée avec les forces surnaturelles a été bien perçue et révérée et a contribué au processus qui a permis aux animaux d'être traités plus équitablement d'un point de vue moral³²⁵.

Cette ambiguïté se retrouve dans le geste même du sacrifice. Ces animaux, destinés à tomber sous le couteau sacré et à être morcelés à des fins divinatoires, sont sélectionnés selon des critères précis, qui « impliquent que l'animal sacrifié soit en somme la réalisation du type parfait de son espèce. On ne peut offrir au dieu que ce qui est impeccable³²⁶ » : les animaux les plus beaux, les plus précieux, sont donc ceux qui seront immolés. De même, si c'est souvent le principe d'analogie qui préside au choix des victimes (une femelle

³²² *Ibid.*, p. 292-294.

³²³ BOËLS-JANSSEN, Nicole, *op. cit.*, p. 159.

³²⁴ *Loc. cit.*

³²⁵ BODSON, Liliane, *op. cit.*, 1983, p. 315.

³²⁶ CAPDEVIELLE, Gérard, *op. cit.*, p. 287.

pour une déesse, une bête noire pour une divinité infernale³²⁷, etc.), l'inverse est également envisageable : ainsi, c'est en tant que destructeur de vignes que le bouc est tué pour Bacchus³²⁸. « Le sacrifice constitue donc, ou bien l'offrande au dieu d'une victime qui lui est agréable parce qu'elle lui ressemble, ou bien le châtement d'une espèce qui lui est particulièrement odieuse³²⁹. » Il devient difficile alors de déterminer si le sacrifice constitue un honneur ou une punition de l'animal.

On peut en revanche constater les liens forts qui unissent l'animal au divin dans son aspect général. L'imagerie mythique des dieux fait intervenir de nombreuses formes bestiales, que ce soit, par exemple, par le biais d'une métamorphose du dieu en animal (Zeus ou Jupiter en aigle), d'une association dans un récit (Hermès ou Mercure et la tortue) ou d'une analogie dans les caractéristiques (Aphrodite ou Vénus et la colombe). Cependant, même s'il arrive que les dieux prennent une apparence animale dans certains mythes, on ne peut guère affirmer que la religion romaine relève de la zoolâtrie³³⁰.

Chez Pline se manifeste d'ailleurs une incompréhension de la vénération pour les animaux et dans sa « diatribe contre les dieux innombrables et les usurpations innommables du polythéisme³³¹ » il écrit ceci :

Aussi peut-on se rendre compte que le peuple céleste est encore plus nombreux que le peuple terrestre, puisque les individus aussi créent d'eux-mêmes un nombre égal de dieux en adoptant pour leur propre usage des Junons et des Génies, tandis que certains peuples prennent pour dieux des animaux, quelques fois même des animaux

³²⁷ *Ibid.*, p. 286-287.

³²⁸ *Loc. cit.* Voir note 2.

³²⁹ *Loc. cit.*

³³⁰ Voir les définitions de « zoomorphisme » et « zoolâtrie » dans LE QUELLEC, Jean-Loïc, et SERGENT, Bernard, *Dictionnaire critique de mythologie*, Paris, CNRS Éditions, 2017, p. 1363-1364. Zoomorphisme : « En de nombreuses régions, les dieux ont le pouvoir de prendre une forme animale que l'on appelle zoomorphisme, et ce phénomène lui-même est la zoomorphose [...] ». Zoolâtrie : « Culte pratiqué par les zoolâtres [...]. Pourtant, le Père Pinard de la Boullaye [...] [fait] remarquer qu'on peut "honorer les animaux comme de purs symboles de la divinité, ou comme son habitat temporaire [...], ou par crainte d'outrager en eux l'âme d'un ancêtre [...], ou par adoration proprement dite [...]". »

³³¹ *Histoire naturelle*, II, introduction de Jean Beaujeu, p. XIV.

immondes, et une foule d'objets plus honteux à dire, jurant par des aliments fétides, tels que des aulx et choses semblables³³².

Mais cet « homme pour qui la Nature seule est Dieu et qui reconnaît l'utilité sociale de la religion comme support de la moralité publique³³³ » ne considère pas non plus les divinités comme ayant forme humaine. « Dieu, c'est, pour un mortel, aider les mortels³³⁴ » : aussi est-ce à son sens « un trait de la faiblesse humaine de rechercher une image et une forme de dieu³³⁵ ».

Cet ensemble de remarques nous a permis de mieux cerner la place que pouvait occuper l'animal dans la vie romaine du I^{er} siècle après J.-C. et ainsi de délimiter le champ culturel dans lequel s'inscrivent Pline et son *Histoire naturelle*. Si les distinctions philosophiques entre la nature de l'humain et celle de l'animal, ainsi que la possession ou non du *logos* par les bêtes, alimentent les polémiques, la légitimité de l'exploitation de l'animal par l'humain demeure intacte. Considéré comme un bien, au même titre que l'esclave, l'animal possède un statut similaire à celui d'un outil vivant qui permet d'accomplir de nombreuses tâches ; de son corps sont également tirées beaucoup de ressources indispensables au fonctionnement de la cité et à la vie quotidienne de l'époque.

Mais ce « sous-humain », qui est vu principalement à travers le prisme de l'anthropocentrisme, est aussi « presque humain », capable dans certains cas d'imiter son langage ou ses actions : cette mentalité transparaît dans le texte de Pline, notamment grâce au vocabulaire employé et grâce à l'interprétation qu'il fait des comportements animaux. L'empathie, et plus encore l'affection que portent les Romains à leurs animaux de compagnie, font de ces relations « le lieu privilégié de la rencontre de l'humanité et de l'animalité³³⁶ ». Dans cette

³³² *Ibid.*, V (7), 16, p. 13.

³³³ *Ibid.*, introduction de Jean Beaujeu, p. XIV.

³³⁴ *Ibid.*, V (7), 18, p. 13.

³³⁵ *Ibid.*, V (7), 14, p. 12.

³³⁶ ROMEYER DHERBEY, Gilbert, *op. cit.*, p. 141.

idée, la récurrence dans la littérature latine de la figure de la petite chienne choyée, fille chérie ou maîtresse, contraste brutalement avec les riches descriptions des massacres perpétrés dans l'arène. Cette même ambiguïté se retrouve au cœur de l'utilisation de l'animal dans la religion romaine : messenger divin, victime sacrificielle, il est à la fois comme puni et honoré, et possède avec le divin des liens étroits, mais complexes.

2.2. LA VISION PLINIENNE DE L'ANIMAL

Si telle est la place de l'animal dans la conception romaine générale, quelle est alors celle qu'il occupe aux yeux de Pline ? Les premières pages du livre VII, consacré à l'humain, semblent offrir en creux une définition de ce qu'est l'animal. Tous ont reçu de la nature de quoi se protéger : « carapaces, coquilles, peaux, piquants, poils, soies, crins, duvet, plumage, écailles, toison³³⁷ ». Ils « ont conscience de leurs dons naturels³³⁸ », tandis que « l'homme ne sait rien, rien qu'il ne doive apprendre, ni parler, ni marcher, ni se nourrir, bref il ne sait rien d'autre par instinct que pleurer³³⁹ ! » Dans cet exorde pessimiste sur la condition humaine, Pline fait de l'animal le contrepoint heureux, sain et naturel de l'humain, selon l'opposition philosophique traditionnelle qui consiste à décrire l'un en le confrontant à l'autre.

Ce procédé rhétorique le conduit pourtant à des affirmations que les livres suivants vont venir réfuter, comme lorsqu'il annonce l'absence de conflit entre animaux d'une même espèce³⁴⁰. C'est alors peut-être davantage en analysant la manière dont Pline développe son exposé, qu'en se référant à ses propres dires, qu'il sera possible de dégager des indices sur sa propre vision de l'animal.

³³⁷ *Histoire naturelle*, VII, I (1), 2, p. 36.

³³⁸ *Ibid.*, I (1), 4, p. 37.

³³⁹ *Ibid.*, I (1), 4, p. 38.

³⁴⁰ *Ibid.*, I (1), 5, p. 38. Voir la note n° 2 du § 5, p. 127, au sujet des coucous et des animaux venimeux.

2.2.1. Entre l'héritage d'Aristote et le « témoignage de son temps »

Comme nous l'avons signalé en introduction, ses livres zoologiques procèdent de plusieurs tendances, notamment la compilation du savoir trouvé chez les grands auteurs grecs, dont Aristote et Théophraste, et la reproduction d'informations pratiques, prises chez Varron ou Columelle. Ce mélange, entre l'accumulation des connaissances passées et la prise en compte des considérations propres à son époque, inscrit Pline dans une démarche de conservation et d'actualisation de l'information. C'est pour cette raison que la critique s'accorde à reconnaître que « son œuvre a la plus grande valeur pour l'histoire de la connaissance au I^{er} siècle³⁴¹ » et que c'est en sa qualité de « témoin de son temps » (selon le titre d'un colloque dont nous avons déjà cité un des articles³⁴²) que Pline est le plus étudié.

N'hésitant pas à mettre en exergue l'autorité des sources qu'il amasse en les citant en début de livre, il se revendique comme l'héritier de l'auteur chez qui il puise le plus abondamment sa matière en ce qui concerne les animaux, c'est-à-dire Aristote³⁴³. Cependant, si les livres VIII à XI doivent beaucoup à l'*Histoire des Animaux*, ainsi que le montrent les parallèles entre les textes effectués dans les éditions critiques de la CUF³⁴⁴, Pline ne se contente pas de traduire et d'imiter son prédécesseur, car, rappelons-le, la démarche, l'intérêt et l'objectif de ces deux œuvres ne sont pas les mêmes. Aristote mettra par

³⁴¹ PEPA, p. 403.

³⁴² PIGEAUD, Jackie, et OROZ RETA, José (dir.), *Pline l'Ancien, témoin de son temps. Conventus Pliniani Internationalis, op. cit.* Il faut toutefois rappeler que malgré cette volonté d'actualisation de l'information, Pline recopie de ses prédécesseurs des observations erronées sur des animaux qui ont été montrés à Rome (VIII, XXXIX (25), 95, p. 56, la crinière, le sabot fendu et le museau retroussé de l'hippopotame). Mais il lui arrive aussi de rectifier certains renseignements (X, LII (74), 144, p. 78, sur la couleur des œufs de faisan) ou d'ajouter des observations personnelles (VIII, LV (37), 132, p. 69, sur les marmottes).

³⁴³ *Histoire naturelle*, VIII, XVII (16), 44, p. 38.

³⁴⁴ Voir notamment la comparaison entre les plans suivis par Aristote et Pline pour les livres IX et XI.

exemple, bien plus que Pline, l'accent sur des notations d'ordre anatomique et physiologique, tandis que pour l'auteur latin, ce sont les anecdotes merveilleuses, les manières d'élever, d'attraper un animal, de se procurer des ressources, qui feront l'objet de développements³⁴⁵.

Les chapitres consacrés aux abeilles débutent, chez Aristote, par des hypothèses sur leur reproduction, leur organisation sociale, puis enchaînent un peu plus loin avec des considérations sur leurs aiguillons, leurs larves, leurs excréments, leur durée de vie. Pline, en revanche, après avoir présenté leur manière de travailler, s'attarde pendant quatre chapitres sur les diverses substances produites par les abeilles, les fleurs dont elles se servent et les personnages célèbres qui les ont étudiées, puis revient encore dans les chapitres 12, 13 et 14 sur les meilleures variétés de miel³⁴⁶.

En plus de cette divergence dans la hiérarchisation des informations, les deux auteurs n'interprètent pas toujours de la même façon une donnée identique. Nous pourrions reprendre ici l'exemple de la pudeur des éléphants³⁴⁷, mais citons le passage décrivant l'apprentissage du chant chez le rossignol³⁴⁸ et l'analyse faite par Thorsten Fögen³⁴⁹ au sujet de la différence de traitement entre Pline et Aristote. L'idée d'un rossignol âgé aidant un plus jeune à chanter se trouve chez Aristote, mais celui-ci, à la différence de Pline, mentionne ce fait comme une remarque passagère. Il n'ajoute pas de détails enjolivant l'anecdote et anthropomorphisant les animaux. Il explique simplement que l'on « a même déjà vu un rossignol apprendre à chanter à un petit oiseau, ce qui suppose que le

³⁴⁵ On note ainsi de longs développements sur des sujets liés aux productions animales : la laine (VIII, LXXIII-LXXIV (48) 190-197, p. 89-92), les perles (IX, XXXV (54-60), 106-124, p. 71-77), le miel (XI, XII-XVI (12-16), 30-45, p. 38-43) ou le fromage (XI, XCVI-XCVII (41-42), 237-242, p. 104-105), par exemple.

³⁴⁶ Voir l'introduction du livre XI, p. 6-7.

³⁴⁷ *Histoire naturelle*, VIII, V (5), 13, p. 27.

³⁴⁸ *Histoire naturelle*, X, XXIX (43), 81-83, p. 55-56.

³⁴⁹ FÖGEN, Thorsten, « Pliny the Elder's Animals: Some Remarks on the Narrative Structure of *Nat. Hist.* 8-11 », dans *Hermes, Zeitschrift für classische Philologie*, vol. 135, n° 2, Berlin, 2007, p. 189-191 [p. 184-198].

langage et la voix ne sont pas de même nature, et que le premier peut être façonné par l'éducation³⁵⁰ ».

Cette réflexion intervient dans un chapitre consacré aux voix des animaux et à la variation possible dans les sons articulés. Ses informations, présentées de manière relativement neutre, incluent une distinction entre voix (φωνῆς) et langage (διαλέκτου), entre les sons produits en fonction des organes possédés, selon la physiologie, le lieu, ou la période de l'année, entre autres. Pour Pline, il s'agit de prouver que le chant de cet oiseau, « qui n'est pas parmi les moins dignes d'admiration³⁵¹ », est un art véritable. Il ne se prive donc pas d'employer des termes sans équivoque tels que *discipula*, *correptio*, *docente*, *reprehensio*...

Ils ont des concours de chant, et l'ardeur de la compétition est manifeste ; souvent le vaincu en meurt, cessant plutôt de respirer que de chanter. D'autres plus jeunes s'exercent et reçoivent les airs à imiter ; l'élève écoute avec grande attention, puis il répète ; à tour de rôle maître et élève se taisent : on se rend compte que l'un reprend après correction, et que l'instructeur critique³⁵².

Cela ne signifie pas pour autant l'absence de toute notation biologique chez Pline ou de renseignements plus pratiques chez Aristote. Les informations « touchant l'anatomo-physiologie et la classification systématique³⁵³ », que recherchent les lecteurs postérieurs, dans une approche moderne de la notion de science (et selon l'idée de progrès dans l'évolution historique de la méthode scientifique³⁵⁴), sont surtout réservées aux livres X et XI de l'*Histoire naturelle*.

Elles sont occasionnellement évoquées dans les livres VIII à XI et font l'objet, au livre XI, d'une synthèse qui occupe plus de la moitié de l'ensemble (163 chapitres

³⁵⁰ ARISTOTE, *Histoire des Animaux, Tome I (Livres II – IV)*, édition scientifique et traduction de Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p. 151 (IV, 9, 536b) : Ἡδὴ δ' ὄπται καὶ ἀηδῶν νεοττὸν προδιδάσκουσα, ὡς οὐχ ὁμοίας φύσει τῆς διαλέκτου οὔσης καὶ τῆς φωνῆς, ἀλλ' ἐνδεχόμενον πλάττεσθαι.

³⁵¹ *Histoire naturelle*, X, XXIX (43), 81, p. 55 : [...] *non in nouissimis digna miratu aue.*

³⁵² *Ibid.*, XXIX (43), 83, p. 56 : *Certant inter se, palamque animosa contentio est. Vica morte finit saepe uitam spiritu prius deficiente quam cantu. Meditantur aliae iuueniores uersusque quos imitentur accipiunt ; audit discipula intentione magna et reddit, uicibusque reticent : intellegitur emendatae correptio et in docente quaedam reprehensio.*

³⁵³ BODSON, Liliane, *op. cit.*, 1997, p. 329.

³⁵⁴ BODSON, Liliane, *op. cit.*, 1987, p. 109.

sur 284), tandis qu'au livre X, les chapitres 169-190 portent sur l'anatomie de la reproduction. Mais il ne leur donne pas la priorité³⁵⁵.

De même, l'émerveillement devant la variété de la nature et ses chefs-d'œuvre n'est pas complètement écarté des livres aristotéliens. Mais pour le savant grec, « [c]e n'est cependant qu'une étape, un stade de contemplation qui peut être suivi de réflexion, d'interprétation. On sort alors du merveilleux pour entrer dans le rationnel³⁵⁶ ». Sa curiosité est mue par un désir de recherche de la vérité, tandis que dans l'*Histoire naturelle*, « elle se rapporte à un savoir déjà établi et non à découvrir. La curiosité suit l'évolution du savoir : à une époque de compilation, elle n'est plus un moteur d'investigation, mais d'inventaire³⁵⁷ ».

Malgré toutes ces subtilités, il est intéressant de constater qu'Aristote a pu faire l'objet des mêmes reproches critiques que Pline, sur des points où ils diffèrent pourtant de manière flagrante. Des critiques tels que M. J. Cotte, cité par Eugène de Saint-Denis, affirment que « la manière plinienne de composer est inférieure à celle que l'on accepterait avec difficulté dans le plus faible de nos collègues³⁵⁸ » ; mais le plan d'Aristote, pourtant plus proche des préoccupations classificatoires modernes, ne semble pas non plus trouver grâce à leurs yeux. Pour eux, son livre « semble fait des débris de toute une bibliothèque dont on aurait sauvé quelques volumes pris aux rayons de choix et d'autres dans des coins oubliés³⁵⁹ ». De la même façon que l'on fustige la naïveté de Pline, on souligne la crédulité d'Aristote naturaliste, « qui reste fidèle aux idées traditionnelles et aux récits mythologiques, au lieu de s'attacher à l'observation des faits et à leur explication scientifique³⁶⁰ » lorsque l'on lit les

³⁵⁵ BODSON, Liliane, *op. cit.*, 1997, p. 329.

³⁵⁶ PEPA, p. 287.

³⁵⁷ *Loc. cit.*

³⁵⁸ *Histoire naturelle*, IX, introduction d'Eugène de Saint-Denis, p. 11.

³⁵⁹ ARISTOTE, *Histoire des Animaux, Tome I (Livres II – IV)*, *op. cit.*, introduction de Pierre Louis, p. XX.

³⁶⁰ LOUIS, Pierre, « Les animaux fabuleux chez Aristote », dans *Revue des études grecques*, tome 80, fascicule 379-383, 1967, p. 242 [p. 242-246].

descriptions d'animaux comme les centaures ou les mantichores³⁶¹ – d'où la nécessité de relativiser ces jugements, qui caractérisent de manière identique deux œuvres bien différentes.

Les objectifs de Pline sont, en effet, bel et bien ancrés dans leur époque. Il veut avant tout, nous l'avons dit, montrer à ses lecteurs la variété de la nature, en les menant, « comme par la main, à travers toute la surface de notre globe³⁶² » ; mais la contemplation de ces merveilles se double d'une autre finalité. S'il entend « rassembler toutes les données existantes dans chaque domaine de la nature³⁶³ », c'est dans le but d'être utile au genre humain, de contribuer au salut humain par le choix des sujets traités³⁶⁴. Pour ce faire, Pline met à la disposition de ses lecteurs les connaissances acquises durant ses lectures, dans une optique de diffusion des savoirs et de vulgarisation³⁶⁵. Il détaille par exemple les différents vents à l'intention des navigateurs, et, même si ceux-ci n'avaient sans doute pas la possibilité de le lire³⁶⁶, il adapte son discours sur l'agriculture aux besoins des paysans³⁶⁷.

³⁶¹ *Ibid.*, p. 245. On trouve pour désigner le même animal les termes « mantichore » ou « martichore », de genre féminin ou de genre masculin.

³⁶² *Histoire naturelle*, II, CXI (107), p. 108 : [...] *nunc enim quadam mixtura rerum omnium exhibentur miracula. Verum egressa mens interpretationem naturae festinat legentium animos per totum orbem ueluti manu ducere* (« [...] car, pour le moment, je fais voir comme un assortiment des merveilles de partout. Mais mon esprit, sortant de l'explication de la nature, se hâte de conduire les lecteurs, comme par la main, à travers toute la surface de notre globe »). Voir *PEPA*, p. 274.

³⁶³ *PEPA*, p. 41.

³⁶⁴ Sur le principe de *iuuare mortalem* (*Histoire naturelle*, II, V (7), 18, p. 13), voir *PEPA*, p. 84.

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 41.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 52-53 : « Les conditions matérielles d'accès aux livres fournissent un argument solide en faveur d'un public limité pour l'*HN*, sans doute plus proche d'une élite cultivée que de l'"humble vulgaire". [...] Le public de l'*HN* devait se composer de lecteurs désireux de se cultiver, de personnes à la recherche d'informations précises et peut-être de connaissances spécialisées, mais qui avaient déjà un niveau d'éducation suffisant pour pouvoir consulter une encyclopédie ».

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 85.

L'intérêt de cette transmission et de cette vulgarisation réside pour Pline dans une tentative de sauvegarder un savoir sur le point de se perdre. Réagissant à une époque où une crise du savoir se fait sentir, il sauve de l'oubli le rare, l'exceptionnel, mais aussi des connaissances plus anciennes tombées en désuétude. Son souci de fixer ces données l'amène à lutter contre le dépérissement intellectuel grâce à son *Histoire naturelle*.

En effet, cette entreprise de recensement de toutes les données est aussi une manière de faire progresser le savoir en l'empêchant de tomber dans l'oubli, à une époque où cette menace est la plus vive. Comme le note justement G. Serbat, « Pline est le témoin précieux d'une crise déjà ancienne de la pensée ; crise qui affecte Rome, tout le monde hellénisé et d'abord la Grèce elle-même³⁶⁸ ... ».

Désireux de préserver non seulement le savoir, mais aussi les mœurs, l'information livresque de Pline s'oriente vers une édification morale de son lecteur. Son admiration et son respect pour la toute-puissance de la nature le conduisent à prôner un retour au *mos maiorum*, à l'attitude des Anciens, la seule en accord avec le modèle de frugalité et de tempérance donné par la nature. Les critiques de Pline se tournent bien souvent contre les excès de la *luxuria*, qui constituent à ses yeux les pires infractions aux lois naturelles et morales³⁶⁹. Ainsi, il blâme l'engouement de ses contemporains pour les perles, produits marins tirés hors de leur élément³⁷⁰ et annonce avec indignation le prix de la parure de Lollia Paulina ou des bijoux avalés par Cléopâtre³⁷¹. Il se lamente aussi sur l'essor des volières emprisonnant les oiseaux, « animaux auxquels la nature avait assigné les espaces du ciel³⁷² ». Bien souvent, les anecdotes animalières sont choisies pour illustrer des exemples de comportement éminemment moral, comme celle du corbeau parleur saluant les empereurs en parfait Romain³⁷³, celle de la panthère suppliante au « désintéressement rare,

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 403-404.

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 92-94.

³⁷⁰ *Histoire naturelle*, IX, XXXV (54), 105, p. 71.

³⁷¹ *Ibid.*, XXXV (58), 117-121, p. 75-76.

³⁷² *Histoire naturelle*, X, XLIX (72), 141, p. 76.

³⁷³ *Ibid.*, XLIII (60), 121-123, p. 70-71.

même chez l'homme³⁷⁴ », ou encore celle du chien de Titius Sabinus, fidèle jusque dans la mort³⁷⁵.

Pour Pline, c'est « par la connaissance et le respect de la nature que peut s'améliorer l'existence humaine, devenue précaire et instable³⁷⁶ ». Le devoir du naturaliste du I^{er} siècle après J.-C. est alors « celui de faire connaître la nature afin de ramener les hommes au respect de celle-ci et, par là-même, à un comportement moral³⁷⁷ ».

[C']est une chose qui m'étonne fort : au temps où le monde était en proie à la division [...], un aussi grand nombre d'hommes se vouèrent à des recherches aussi ardues, au milieu surtout des guerres et des hospitalités perfides, [...] et de nos jours, où règne une paix si heureuse, sous un prince qui se réjouit tant de la prospérité générale et du progrès des arts, bien loin d'entreprendre aucune recherche originale, on ne se pénètre même pas des découvertes des Anciens. [...] En effet, ce sont les mœurs qui ont déchu, non les profits ; [...] la foule immense qui navigue le fait pour l'amour du gain et non de la science [...]. C'est pourquoi je m'attacherai à traiter des vents avec plus de détails que ne le comporterait peut-être le dessein de mon ouvrage, en considération de tant de milliers de navigateurs³⁷⁸.

2.2.2. Principes de composition des notices zoologiques

C'est pour répondre à ces objectifs que se construit le texte de l'*Histoire naturelle*. En ce qui concerne les animaux, les éléments que Pline choisit de retenir de ses lectures s'organisent selon des plans annoncés au début de chaque livre. Cependant, si tous débutent par les plus grands représentants – en taille – du groupe qu'il s'apprête à décrire, la logique dans le reste des plans internes s'avère plus ardue à comprendre. Dans un mélange entre « le plan systématique d'Aristote et la méthode des “fiches” consistant à réunir en notices des notes prises ici et là³⁷⁹ » sur chaque animal, à de nombreux endroits l'enchaînement semble davantage suivre le fil de sa pensée, ou se faire par des associations

³⁷⁴ *Histoire naturelle*, VIII, XXI (17), 60, p. 45.

³⁷⁵ *Ibid.*, LXI (40), 145, p. 73.

³⁷⁶ *PEPA*, p. 94.

³⁷⁷ *Loc. cit.*

³⁷⁸ *Histoire naturelle*, II, XLV (46), 117-118, p. 51-52.

³⁷⁹ *Histoire naturelle*, X, introduction d'Eugène de Saint-Denis, p. 11.

d'idées, que par des critères qui demeurent identiques tout le long d'un livre. Ce type de plan par association d'idées, que Thorsten Fögen qualifie d'*associative narrative*³⁸⁰ sans connotation positive ou négative particulière, est sans doute à l'origine du reproche cité plus haut au sujet de la manière plinienne de composer ; même s'il est également possible, comme le suggère Stéphane Schmitt, que l'*Histoire naturelle* que nous connaissons ne soit qu'une version préliminaire, dont la révision a été empêchée par la mort prématurée de son auteur³⁸¹.

On trouve par exemple au livre X l'annonce d'un classement des oiseaux en fonction de leurs pattes : après avoir examiné le premier sous-ensemble de son classement, les oiseaux aux serres crochues, Pline insère une digression sur un autre sujet, puis revient à son classement initial en subdivisant le deuxième sous-ensemble, les oiseaux à doigts, selon qu'ils fournissent des présages par leur chant ou leur vol. Il présente ensuite les paons et les coqs, et la légendaire vigilance de ceux-ci l'amène aux oies et à l'anecdote des oies du Capitole, censées se trouver dans la troisième section du classement, qui concerne les oiseaux à pattes palmées. Ayant perdu le fil directeur, il enchaîne ensuite des remarques sur les échassiers, d'autres palmipèdes, la migration des oiseaux, des digressions en tous genres et des anecdotes merveilleuses, et propose plus loin encore un nouveau principe de groupement³⁸².

Quel sens donner alors à ce type de classement ? Il est possible de considérer que Pline préfère suivre dans son organisation la diversité foisonnante de la nature, simplement parce que « la classification des espèces animales [...] ne s'inscrit pas dans les objectifs de l'auteur latin. Celui-ci entend

³⁸⁰ FÖGEN, Thorsten, *op. cit.*, p. 193.

³⁸¹ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, édition scientifique et traduction de Stéphane Schmitt, *op. cit.*, p. XV.

³⁸² *Histoire naturelle*, IX, introduction d'Eugène de Saint-Denis, p. 8-9.

être profitable aux lecteurs en leur présentant le spectacle de la nature³⁸³ » dans sa variété et sa profusion et « [l]a diversité animale lui fournit une ample matière pour réaliser sa double intention³⁸⁴ ».

À l'intérieur des notices elles-mêmes, on remarque d'autres principes de composition. Même s'il arrive que Pline mentionne en plusieurs endroits un même animal, interrompe un exposé particulier par une information d'un autre type, ou donne à nouveau un élément déjà décrit, il s'attache globalement à conserver une unité thématique – bien souvent, une même espèce d'animal – pour chaque notice ou chaque chapitre de son index.

Ainsi, ce sont généralement deux axes principaux qui orientent la rédaction de ces descriptions (de longueur et de précision très variables), selon les observations faites par Liliane Bodson. Un premier axe s'attache aux composantes par rapport à l'animal lui-même : sont ainsi mises en avant des données physiques, géographiques, puis celles concernant les comportements reproducteurs et parentaux, ainsi que les comportements entre individus d'une même espèce ou avec une espèce différente. Le second axe est lié aux composantes par rapport à l'être humain : Pline énumère abondamment les ressources, les services que peuvent fournir les animaux dont il parle et nous renseigne également sur les attitudes des humains vis-à-vis de ces animaux³⁸⁵. Cette manière d'appréhender l'information « répond aux objectifs de l'auteur qui associe constamment connaissance théorique et données utilitaires³⁸⁶ » ; le passage dédié au chameau, au livre VIII³⁸⁷, constitue un bon exemple de l'application de ces principes.

³⁸³ BODSON, Liliane, *op. cit.*, 1997, p. 331.

³⁸⁴ *Loc. cit.*

³⁸⁵ *Ibid.*, p. 331-347.

³⁸⁶ *Ibid.*, p. 332.

³⁸⁷ *Histoire naturelle*, VIII, XXVI (18), 67-68, p. 47.

En plus de ces caractéristiques de composition, d'autres critères guident Pline dans la sélection des informations qu'il choisit de reproduire dans ses livres. Répondant à cette double exigence d'exhaustivité et de brièveté, il reprend des informations déjà familières du public, mais y ajoute des faits méconnus : d'après les observations que nous avons pu faire dans notre première partie, c'est souvent vers l'extraordinaire, le merveilleux, que va se porter son choix. De la même manière qu'il commence ses livres par les animaux les plus grands, les plus impressionnants, Pline place l'accent dans ses notices sur ce qui va frapper l'esprit de ses lecteurs. En ce qui concerne l'éléphant, par exemple, nous n'apprenons presque rien au sujet de sa morphologie ou de son régime alimentaire mais nous pouvons lire le récit du combat entre l'éléphant et le dragon³⁸⁸ ou découvrir l'amour d'un éléphant pour une parfumeuse³⁸⁹. Cette attention portée aux *mirabilia* s'explique par la conception que Pline se fait de la nature, comme une entité toute-puissante devant susciter l'admiration et le respect, qui l'amène à suivre la tradition des paradoxographes grecs que nous avons mentionnés.

Une autre tradition guide Pline dans la sélection de ses informations : celle des manuels didactiques, qui privilégient le caractère utile des données présentées. Ayant exprimé dans le livre I son désir de créer une œuvre profitable³⁹⁰, les éléments concernant l'exploitation des animaux par l'humain prolifèrent dans les livres VIII à XI : « caractères nécessaires et suffisants de différenciation, particularités comportementales bonnes à connaître pour s'approprier plus aisément les animaux, avantages et profits qu'ils apportent à l'homme, etc.³⁹¹ ». La zoologie romaine, serait donc, d'après l'observation de

³⁸⁸ *Ibid.*, XII (12), 34, p. 35.

³⁸⁹ *Ibid.*, V (5), 14, p. 27.

³⁹⁰ *Histoire naturelle*, I, Préf., 16, p. 51.

³⁹¹ BODSON, Liliane, *op. cit.*, 1997, p. 330.

ces livres, une zoologie pratique et pragmatique, mais aussi bénéfique pour l'élévation morale du lecteur.

À côté de cela, Pline s'attache à collecter des données concernant la ville de Rome, son histoire récente et la civilisation latine. On rencontre souvent, en effet, la mention de la première fois où tel animal a été vu à Rome, le nom du personnage célèbre qui l'a introduit, la quantité que l'on a pu voir dans l'arène des jeux du cirque, en particulier s'il s'agit d'un animal exotique venant d'une contrée lointaine. Cette manière de rapporter l'inconnu des provinces éloignées à ce qui est familier, à ce qui est connu dans la Ville, se fait également sentir lorsque, pour décrire une créature jamais vue auparavant, Pline la décompose, et trouve, pour chaque partie du corps, l'équivalent parmi les animaux domestiques romains. C'est ainsi que l'hippopotame « a le sabot fendu comme les bœufs, la croupe, la crinière, et le hennissement du cheval, [...] la queue du sanglier et ses boutoirs³⁹² » et que ce fut « M. Scaurus qui, à l'occasion des jeux donnés durant son édilité, montra le premier à Rome un hippopotame³⁹³ ».

Pour résumer ce que nous pouvons tirer de cette réflexion autour de la vision plinienne de l'animal, nous pouvons citer la définition suivante :

Animal : être doté du principe vital (*anima*) qui s'incarne dans une multitude d'organismes complexes et remarquables (*mira*) (1) par leurs caractères physiques et comportementaux, lesquels présentent des analogies avec ceux de l'homme, et (2) par les produits et services qu'ils procurent à ceux-ci. En conséquence de la relation (*societas*) qu'instaurent et les affinités biologiques et les fonctions tant psychologiques que matérielles remplies par les animaux (sauvages, apprivoisés ou domestiques) auprès de l'homme, ils doivent être traités par lui d'une manière digne de la raison (*ratio*) qui fait la spécificité humaine³⁹⁴.

En ce qui concerne la relation de l'humain à l'animal, la notion de *societas*³⁹⁵, employée ici, témoigne du caractère particulier de ces livres zoologiques qui

³⁹² *Histoire naturelle*, VIII, XXXIX (25), 95, p. 56.

³⁹³ *Ibid.*, XL (26), 96, p. 56.

³⁹⁴ BODSON, Liliane, *op. cit.*, 1997, p. 348.

³⁹⁵ *Ibid.*, p. 342-343. La *societas* selon Pline est définie par Liliane Bodson comme « un rapport complexe fondé sur l'échange interspécifique au plein sens du terme : l'activité de

font la part belle à la description des activités humaines. Cependant, « [l]'approche anthropocentrique n'empêche pas l'approche "zoocentrique". La zoologie (au sens qu'il a été indiqué) existe donc bel et bien dans l'*Histoire naturelle* à côté de l'anthropologie³⁹⁶ » et la réunion de ces deux aspects inscrivent les livres VIII à XI dans une perspective anthropozoologique, propre à intéresser un grand nombre de lecteurs.

Une autre caractéristique de la zoologie plinienne est la prégnance du questionnement moral, qui se situe dans un contexte plus vaste de critique de la dépravation des mœurs :

Sans illusion sur la nature humaine, il ne peut s'empêcher, chaque fois que l'occasion s'en présente, de tirer de la description du monde animal des constats sur l'évolution morale de l'homme qui devraient au moins engendrer chez celui-ci un retour sur lui-même et, peut-être, favoriser une réforme de son comportement³⁹⁷.

« Les vues pliniennes sur l'animal contiennent donc, pour l'homme, un idéal de comportement³⁹⁸ » ; les déviations d'ordre éthique qui se manifestent entre le monde humain et le monde animal, lorsque la brutalité, la démesure ou l'avidité gouvernent ces rapports, « abaissent l'homme, mais elles sont une atteinte à l'essence même des animaux, puisqu'ils procèdent comme lui de l'*anima* que la nature met dans tous les êtres vivants³⁹⁹ ».

2.3. L'ANIMAL FABULEUX

Nous avons pu considérer jusqu'à présent l'animal comme un être qui est à la fois une composante et une manifestation de la nature, ce qui nous a permis

l'animal en faveur de l'homme ; l'appréciation par celui-ci du service reçu et, en contrepartie, une attitude équitable envers l'animal qui le procure » (p. 343). Si l'encyclopédiste « est connu pour son éclectisme philosophique où les idées stoïciennes sont bien représentées » (p. 343), les mentions de ce mot dans les livres VIII à XI ne semblent pas impliquer de connotation stoïcienne.

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 347.

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 345.

³⁹⁸ *Ibid.*, p. 348.

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 347.

d'approfondir la question de la conception de l'animal par les Romains du I^{er} siècle après J.-C., particulièrement par Pline. Il convient à présent d'envisager une autre facette des notions d'animal et d'animalité, qui se fait jour dès lors que ces concepts ne se présentent plus de manière usuelle, mais croisent au contraire les interférences merveilleuses de l'encyclopédie plinienne que nous avons définies. L'animal n'est plus envisagé alors comme une donnée non-équivoque – aux yeux de l'auteur ou aux yeux du lecteur – et sa caractérisation tend parfois vers un autre plan : celui de l'exotique, ou du symbolique, par exemple.

Nous avons précédemment examiné comment, dans la pensée antique, le « surnaturel » est en fait intégré à cette puissance, qui met en œuvre des phénomènes bienveillants ou hostiles, qu'est la nature. Mais ce n'est pas pour autant qu'il est inconcevable que certains de ces phénomènes sortent du cadre de l'équilibre pour tomber dans une forme de dérèglement, de débordement :

Si l'on s'éloigne du plan physique pour se rapprocher de l'éthique, la *natura* suppose une limite et une norme. Les prodiges s'écartent ainsi d'une certaine conception de la nature, car ils débordent la limite : ils sont conçus comme un excès ou un écart par rapport aux *foedera naturae*, et relèvent d'autre chose que de la nature présentée comme harmonieuse. Cet écart n'est pourtant pas mesurable par rapport à la nature elle-même, dans sa globalité, mais par rapport à la conception que nous nous en faisons, à partir de notre expérience sensible : est monstrueux ou surnaturel ce qui est inhabituel à notre perception⁴⁰⁰.

Cette transgression des limites de la nature pourra, en effet, être l'une des caractéristiques des animaux fabuleux. Il importe toutefois d'apporter une définition précise à cette expression qui, bien que beaucoup employée dans diverses formes de littérature, est rarement déterminée et délimitée de manière concrète, de nombreux termes sémantiquement proches étant indistinctement employés les uns à la place des autres.

⁴⁰⁰ BÉCHEC, Claire, *op. cit.*, p. 73.

2.3.1. Définition

Rappelons que le choix de tel ou tel adjectif peut apporter des nuances à un propos, selon l'attitude que le locuteur adopte et selon la définition qu'il choisit de retenir. Ainsi, dans le cas d'un numéro d'une revue scientifique consacré au thème de l'animal fabuleux⁴⁰¹, on observe que les contributeurs engagent chacun leur propre acception du terme et choisissent d'utiliser – ou pas – un certain nombre de synonymes.

Dans l'article de Danielle Elisaberg⁴⁰², par exemple, l'expression « animaux fabuleux » côtoie les termes « merveilleux », « surnaturelles », « monstres », « extraordinaires », « fantastique », et « fiction ». On remarque que l'auteur utilise indistinctement « merveilleux » et « fantastique » sans faire intervenir leur valeur spécifique dans le vocabulaire de l'analyse littéraire ; l'expression « animaux fabuleux » est mise sur le même plan que « animaux extraordinaires » et « monstres pittoresques ». De même, dans le texte de Pierre Louis, qui signe pour une autre revue un article intitulé « Les animaux fabuleux chez Aristote », et qui se propose de traiter « des éléments empruntés à la fable⁴⁰³ », les récits rapportés par Aristote sont indifféremment « merveilleux », « mythologiques », « légendaires » ou « fantaisistes », les animaux fabuleux des « monstres fabuleux » ou simplement des « êtres fabuleux ». L'adjectif « fabuleux » et le substantif « animal » sont ici interchangeables avec d'autres sans que cela implique une quelconque nuance entre les êtres désignés.

Notre précédente réflexion sur l'emploi et l'étymologie des adjectifs « merveilleux » et « fabuleux » a déjà apporté un certain nombre d'éclaircissements quant à ces deux notions. Nous avons pris le parti d'utiliser

⁴⁰¹ DIDIER, Béatrice (dir.), *Corps Écrit*, vol. 6, Paris, PUF, 1983.

⁴⁰² ELIASBERG, Danielle, « Dragons, tortues et phénix en Chine », dans *Corps Écrit*, vol. 6, Paris, PUF, 1983, p. 105-122. Tous les exemples cités sont tirés de la p. 105.

⁴⁰³ LOUIS, Pierre, *op. cit.*, p. 242. Les exemples cités proviennent des p. 242-244.

« merveilleux » pour traduire les termes *mirum* et *mirabile* employés par Pline, et avons fait du « fabuleux » une entrée spécifique du domaine du merveilleux, concernant les éléments « fabulés » par diverses traditions, dans le même type d'emploi lexical que Gisèle Mathieu-Castellani lorsqu'elle écrit : « [le Phénix] entre dans la catégorie des animaux fabuleux, c'est-à-dire des créatures constituées entièrement par le discours de la *fabula* (fable, mythe, légende)⁴⁰⁴ ».

Peut-on alors établir également une distinction entre les substantifs « animaux », « créatures », « monstres » ? Si « animal » est un emprunt au latin *ānīmāl* (*ānīmāl*, *-ālis*), qui désigne simplement un « être vivant, être animé⁴⁰⁵ », le terme « créature » met en avant l'implication d'un créateur, qu'il soit divin ou non, que le produit créé soit humain, animal, engendré par l'esprit ou la matière⁴⁰⁶. Le nom commun « monstre » est quant à lui un emprunt au substantif latin *monstrum* (*monstrum*, *-i*, « fait prodigieux [avertissement des dieux] », « tout ce qui sort de la nature, monstre, monstruosité⁴⁰⁷ »), lui-même un dérivé du verbe *monēre* (*mōnēō*, *monūī*, *monītum*, *-ēre*, « faire penser, attirer l'attention sur », « avertir⁴⁰⁸ »). On note l'emploi particulier de ce terme, porteur d'une forte connotation négative et excessive, pour désigner une « créature [...] remarquable par la terreur qu'elle inspire⁴⁰⁹ ».

Le terme « créature » semble donc bien approprié pour désigner non seulement les êtres extraordinaires intégrés par Pline dans sa zoologie, mais également ceux qui apparaissent dans les livres dédiés à la géographie et à l'ethnologie, qui font intervenir, entre autres, des peuplades à tête de chien⁴¹⁰, les

⁴⁰⁴ MATHIEU-CASTELLANI, Gisèle, « Bisexualité et animalité fabuleuse », dans *Corps Écrit*, vol. 6, Paris, PUF, 1983, p. 161 [p. 159-169].

⁴⁰⁵ GAFFIOT, Félix, *op. cit.*, p. 128.

⁴⁰⁶ CNRTL, *op. cit.*, <créature>.

⁴⁰⁷ GAFFIOT, Félix, *op. cit.*, p. 993. Le dictionnaire étymologique d'Ernout et Meillet (*op. cit.*), p. 413, note : « Terme du vocabulaire religieux, "prodige qui avertit de la volonté des dieux" ; par suite "objet ou être de caractère surnaturel", "monstre" ».

⁴⁰⁸ GAFFIOT, Félix, *op. cit.*, p. 991.

⁴⁰⁹ CNRTL, *op. cit.*, <monstre>.

⁴¹⁰ *Histoire naturelle*, VII, II (2), 23, p. 44.

Monocolés, n'ayant qu'une seule jambe⁴¹¹, ou bien encore les Astomes, sans bouche et couverts de poils⁴¹², et qui s'apparentent davantage à des humanoïdes qu'à des humains.

Parmi ces créatures, on constate que certaines sont remarquables par leur hybridité, qu'elles mélangent des éléments du corps humain (« hommes sans cou qui ont les yeux dans les épaules⁴¹³ »), des éléments humains avec des éléments animaux (Choromandes au corps velu et aux dents de chien⁴¹⁴, mantichore à la figure et aux oreilles humaines⁴¹⁵), ou des éléments animaux ensemble, de la même espèce ou d'une espèce différente (« chevaux ailés et armés de cornes qu'on appelle pégases⁴¹⁶ »). D'autres se caractérisent non par le manque ou l'ajout de membres, mais par une déformation d'une partie ou de la totalité du corps : gigantisme, altération... Dans quelle mesure alors considérer ces créatures comme des humanoïdes ou comme des animaux hybrides ? Si Pline classe les hommes à queue velue⁴¹⁷ dans sa revue des peuples, les Néréides, pourtant formées d'un buste humain⁴¹⁸, figurent parmi les animaux. Dans ce contexte, les catégories « humain » ou « humanoïde » et « animal » ne sont donc pas imperméables. Pour des raisons de cohérence et de lisibilité, nous choisissons cependant de retenir principalement le terme d'« animal » pour se référer aux apparitions de ces créatures dans les livres VIII à XI, selon l'ordre proposé par Pline.

⁴¹¹ *Ibid.*, II (2), 23, p. 45.

⁴¹² *Ibid.*, II (2), 25, p. 45-46.

⁴¹³ *Ibid.*, II (2), 23, p. 45.

⁴¹⁴ *Ibid.*, II (2), 24, p. 45.

⁴¹⁵ *Histoire naturelle*, VIII, XXX (21), 75, p. 49.

⁴¹⁶ *Ibid.*, XXX (21), 72, p. 48.

⁴¹⁷ *Histoire naturelle*, VII, II (2), 30, p. 47.

⁴¹⁸ *Histoire naturelle*, IX, V (4), 9, p. 40.

2.3.2. Distinction entre *mirabile* et *fabulosum*⁴¹⁹

Il convient toutefois, avant de procéder au classement de ces animaux, de réfléchir à la différence entre plusieurs régimes de véridiction. À présent que nous avons convenu des sens apportés à « merveilleux » et « fabuleux » et que nous avons évoqué le fonctionnement de la « logique merveilleuse » propre à Pline, nous pouvons faire entrer en ligne de compte deux couples de variables : « deux catégories, le fabuleux et le [merveilleux⁴²⁰], et deux points de vue, celui de Pline et celui du lecteur contemporain⁴²¹ ».

Le critère de « vrai » ou « vraisemblable » se trouve donc dépendant du point de vue choisi. Si nous reconnaissons comme « fabulés » des êtres tels que l'unicorne⁴²² ou les Astomes sans bouche⁴²³, pour Pline et ses compatriotes latins du I^{er} siècle après J.-C., ils appartiennent au même ordre de réalité que le caracal (lynx d'Éthiopie⁴²⁴) ou le peuple des Pygmées⁴²⁵, dont l'existence n'est pourtant pas douteuse à nos yeux. Pline exprime lui-même une conscience de cette relativité dans la répartition entre réel et imaginaire :

[C]ertaines particularités paraîtront, je n'en doute pas, prodigieuses et incroyables à beaucoup de gens. Qui, en effet, a cru aux noirs de l'Éthiopie, avant de les voir ? Qu'est ce qui ne paraît pas merveilleux, quand on en prend connaissance pour la première fois ? Combien de choses n'a-t-on pas déclarées impossibles avant leur réalisation ! C'est que la nature, dans sa force et sa majesté, dépasse à chaque instant nos prévisions⁴²⁶ [...].

⁴¹⁹ Cette sous-partie reprend les informations contenues dans les p. 252 à 255 du *PEPA*.

⁴²⁰ Valérie Naas utilise le terme « fantastique », en référence à la terminologie employée en italien par E. Caprotti, qu'elle cite. « On emploie ici fantastique au sens de "insolite, étrange", et fabuleux au sens de "qui a trait à la fable, à l'imagination". » (*PEPA*, p. 252, note 34). Nous ne préférons pas utiliser ce terme pour les raisons que nous avons développées plus haut, et conservons donc le mot de « merveilleux » pour se référer à ce qui semble extraordinaire, incroyable, dans la nature, sans apporter de distinction supplémentaire.

⁴²¹ *PEPA*, p. 252.

⁴²² *Histoire naturelle*, VIII, XXXI (21), 76, p. 50.

⁴²³ *Histoire naturelle*, VII, II (2), 25, p. 45-46.

⁴²⁴ *Histoire naturelle*, VIII, XXX (21), 72, p. 48. Voir la note 1 du § 72, p. 126.

⁴²⁵ *Histoire naturelle*, VII, II (2), 26-27, p. 46.

⁴²⁶ *Ibid.*, I (1), 6-7, p. 39 : [...] *in quibus prodigiosa aliqua et incredibilia multis uisum iri haud dubio. Quis enim Aethiopas ante quam cerneret credit ? Aut quid non miraculo*

Signalons également que les mentions des animaux extraordinaires des régions éloignées, en particulier l'Inde et l'Éthiopie⁴²⁷, s'inscrivent dans la veine paradoxographie de l'encyclopédie plinienne : l'*Histoire naturelle* est à la fois le produit et le relais d'une tradition de curiosités exotiques associées à ces lieux. « Dans ce cadre, Pline ne parle pas des animaux en termes de réalité ou d'in vraisemblance⁴²⁸ », mais rappelle simplement ceux qui sont attestés par les auteurs avant lui, comme au livre VII où il annonce : « pour la plupart de ces faits, je n'engagerai pas ma propre responsabilité, mais je renverrai plutôt aux sources, que j'invoquerai pour tous les cas douteux⁴²⁹ ». On reconnaît ici le fonctionnement de la référence comme « indice de distance » que nous avons analysé plus haut.

En revanche, « s'il est indiscutable que Pline considère comme réels des animaux que nous savons imaginaires, il manifeste un doute quand il qualifie un animal de *fabulosum*. Pour lui aussi, les animaux fabuleux appartiennent au domaine de l'imaginaire⁴³⁰ ». Cet adjectif indique de manière explicite qu'une information est rejetée dans le domaine du mensonge : *fabulosum* fonctionne donc comme la limite entre le vrai et le faux. « La différence apparaît clairement entre le merveilleux et le fabuleux : c'est la qualité de vérité ou d'affabulation que Pline associe à l'information⁴³¹. »

Si, selon la constitution plinienne de la « logique merveilleuse », « rien, venant de la nature, n'est incroyable⁴³² », il importe cependant d'établir des

est, cum primum in notitiam uenit ? Quam multa fieri non posse prius quam sunt facta iudicantur ? Naturae uero rerum uis atque maiestas in omnibus momentis fide caret [...].

⁴²⁷ *Ibid.*, II (2), 21, p. 43 : *Praecipue India Aethiopumque tractus miraculis scatent. Maxima in India giguntur animalia* (« Ce sont surtout les contrées de l'Inde et de l'Éthiopie qui fourmillent de merveilles. Les animaux les plus grands naissent dans l'Inde »).

⁴²⁸ *PEPA*, p. 253.

⁴²⁹ *Histoire naturelle*, VII, I (1), 8, p. 39 : *Nec tamen ego in plerisque eorum obstringam fidem meam potiusque ad auctores relegabo, qui dubiis reddentur omnibus [...].*

⁴³⁰ *PEPA*, p. 253.

⁴³¹ *Ibid.*, p. 255.

⁴³² *Ibid.*, p. 253.

limites à l'expansion de l'extraordinaire. En effet, l'*Histoire naturelle*, « description de la *uita*, ne saurait admettre la *fabula*⁴³³ », car celle-ci se situe en-dehors du champ des merveilles initiées par la nature.

[O]n peut mesurer le crédit qu'il accorde aux *mirabilia* aux précautions stylistiques qu'il prend pour les énoncer. Les merveilles sont rares, extraordinaires, parfois invraisemblables car inexplicables, mais Pline les présente comme véridiques en s'abritant derrière certaines précautions. Et le critère suprême reste toujours la vérité ; ainsi, à propos d'une anecdote qui a pour sujet un revenant, Pline interrompt la narration : [...] *naturae opera, non prodigia, consecramur*. Rappelant son projet, Pline met une sorte de limite à l'extraordinaire. De même, il refuse de citer des prophéties « car, le plus souvent, elles sont fausses⁴³⁴ ».

À un second niveau, nous avons l'exemple d'une autre manière de trancher entre extraordinaire et imaginaire lorsque nous consultons une édition critique de l'*Histoire naturelle*. La difficulté de traduction posée par l'identification des animaux mentionnés entraîne des choix qui ne sont pas sans conséquences. Ainsi, le fait de transcrire en français le nom grec ou latin de l'animal, de remplacer ce nom par la désignation moderne de l'animal identifié, ou d'ajouter une note proposant une hypothèse sur l'espèce citée, modifie le regard que nous allons porter sur l'animal présenté par Pline, notamment sur son degré de réalité ou de fabulation.

Dans le cas de l'amphisbène⁴³⁵, par exemple, le commentaire de la CUF propose une hypothèse rationnelle aux caractéristiques étonnantes rapportées par Pline et indique le genre de serpent que Cuvier a associé à cette description, dans ses gloses des éditions Lemaire et Panckoucke⁴³⁶, tandis que pour Harris Rackam, c'est bel et bien un animal mythique, qui a donné son nom à un serpent

⁴³³ *Loc. cit.*

⁴³⁴ *Ibid.*, p. 255. Les citations de Pline proviennent du livre VII, LII (53), 178-179, p. 106.

⁴³⁵ *Histoire naturelle*, VIII, XXXV (28), 85, p. 52. Ce serpent posséderait une seconde tête à la place de la queue.

⁴³⁶ Voir la note 3 du § 85, p. 132 du même livre. Cuvier signe certaines notes savantes dans ces éditions de l'*Histoire naturelle* au XIX^e siècle.

d'Amérique⁴³⁷. De même, selon la CUF, la mantichore n'est autre que le tigre, dont l'aspect a été déformé par la crainte qu'il inspire⁴³⁸, et auquel s'ajoutent des éléments de *mirabilia* ; mais au sujet du catoblépas, en revanche, l'identification avec le gnou faite par Cuvier paraît peu convaincante⁴³⁹ – à l'inverse des opinions exprimées dans les notes de l'édition récente, par Maxence Caron, de la traduction de Littré⁴⁴⁰. Cela n'empêche pourtant pas Alfred Ernout de citer ces deux animaux dans sa courte liste des « bêtes fabuleuses » rencontrées au livre VIII⁴⁴¹. Un autre exemple de ces biais d'interprétation, qui peuvent influencer la lecture, se trouve dans la confusion indémêlable entre crocote, corocotte et leucrocote, qui sont tantôt diverses manières de nommer la hyène, tantôt plusieurs espèces de hyènes, tantôt des animaux inconnus ou fabuleux⁴⁴².

2.3.3. Classement

Suivant la problématique donnée dans notre introduction, nous proposons de répartir en diverses catégories, parmi les animaux des livres VIII à XI, ceux qui possèdent des caractéristiques liées au merveilleux. Dans la présentation de ce classement, nous avons choisi de garder au singulier le nom des animaux, en associant leur nom en latin au nominatif singulier. Le pluriel est réservé aux groupes d'animaux indéterminés dont on ne sait s'ils comprennent une seule ou

⁴³⁷ PLINE L'ANCIEN, *Natural history, Tome III (Books VIII – XI)*, édition scientifique et traduction anglaise d'Harris Rackham, *op. cit.*, p. 62, note a.

⁴³⁸ *Histoire naturelle*, VIII, note 1 du § 75, p. 128. Pline parle du tigre par ailleurs : XXV (18), 66, p. 46-47.

⁴³⁹ *Ibid.*, note 2 du § 77, p. 129.

⁴⁴⁰ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, édition scientifique de Maxence Caron, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 2016, p. 518. La note n° 1 affirme seulement : « La mantichore est un animal fabuleux » tandis que selon la note 5 le catoblépas « est, sauf les additions fabuleuses, d'après Cuvier, le gnou [...] ».

⁴⁴¹ *Histoire naturelle*, VIII, p. 8.

⁴⁴² *Ibid.*, p. 126, § 72, notes 1, 4, et 7. Voir aussi PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, édition scientifique et traduction de Stéphane Schmitt, *op. cit.*, p. 1812-1813, note 72.

plusieurs espèces différentes. La formulation des informations (faits et caractéristiques) dans tableaux reprend celle de la CUF.

Nous appelons « animaux réels » les animaux dont l'existence n'est pas considérée comme merveilleuse, ni par Pline ni par le lecteur moderne. Nous avons choisi d'écarter de ce relevé les descriptions merveilleuses d'animaux réels (comme l'hippocampe⁴⁴³) et de caractéristiques extraordinaires mais avérées (voir l'exemple du nautilaire⁴⁴⁴), qui diffèrent des faits merveilleux associés à ces animaux ([Annexe IV](#)). Les observations erronées et les imprécisions sont aussi écartées pour la plupart, et ne demeurent que celles qui confèrent des traits merveilleux. Les renseignements relatifs aux remèdes présents dans les livres VIII à XI sont copiés, mais les livres dédiés spécifiquement à la pharmacopée animale n'ont pas été pris en compte pour ce classement.

Parmi les animaux dont l'identification est incertaine, certains le sont du point de vue de Pline lui-même ([Annexe V](#)), qui dit explicitement ne pas savoir quels ils sont, d'autres le deviennent aux yeux des éditeurs, traducteurs et lecteurs modernes, du fait de la difficulté à identifier avec précision les espèces citées ([Annexe V](#)). L'identification demeure donc « indéterminée » lorsque les commentaires critiques font état d'une interrogation sans résultat. Dans certains cas que nous avons relevés, aucune note ou commentaire n'accompagne une description incertaine et il n'y a alors pas d'identification proposée. Nous n'ajoutons au relevé que les animaux non-identifiés ou mal identifiés qui présentent des caractéristiques merveilleuses⁴⁴⁵.

Il arrive également que ce ne soit pas l'identification, mais l'existence d'animaux particuliers qui soit l'objet de notations de la part de Pline. Plusieurs d'entre eux sont jugés fabuleux par l'auteur lui-même ([Annexe VI](#)) mais

⁴⁴³ *Histoire naturelle*, IX, II (1), 3, p. 39.

⁴⁴⁴ *Ibid.*, XXIX (47), 88, p. 65.

⁴⁴⁵ Nous avons par exemple exclu le cepus (VIII, 70) et le thyrion (IX, 34).

d'autres, sans indications particulières sur la véracité de leur existence, le sont sans conteste, en particulier pour le lecteur moderne, et se rattachent globalement à deux grandes tendances : ceux issus d'une vision déformée d'animaux existants – animaux qui peuvent être décrits sans ces ajouts ailleurs dans le texte ([Annexe VI](#)) – et ceux faisant intervenir le fonds culturel de la mythologie ([Annexe VI](#)). Jugés imaginaires par Pline, quelques animaux mythologiques croisent deux catégories : ils seront en priorité rangés dans la première.

Certaines caractéristiques merveilleuses récurrentes font l'objet de relevés séparés : les animaux géants ([Annexe VII](#)), catégorie que nous réservons aux animaux de dimensions extrêmes et effrayantes et dont nous excluons les spécimens raisonnablement grands, les animaux parleurs ([Annexe VIII](#)) et les animaux amoureux d'humains ([Annexe IX](#)).

2.3.4. Commentaire

Ce classement permet de faire apparaître les deux tendances majoritaires qui se rapportent au type d'animaux que nous étudions : les animaux réels sujets de faits extraordinaires – plus nombreux au livre VIII – et les animaux rendus merveilleux par leur identification incertaine – particulièrement au livre IX, deux catégories qui se trouvent systématiquement représentées.

Pour chaque livre, on remarque dans les premiers paragraphes une abondance de faits merveilleux, ainsi qu'une attention particulière portée à une espèce choisie, décrite plus longuement. Au livre VIII, ces faits ont trait à l'éléphant, qui est l'objet des 32 premiers paragraphes ; au livre IX, ce sont les monstres marins et les Néréides qui ouvrent ce registre. Le phénix est le deuxième oiseau décrit au livre X ; l'abeille l'emporte au livre XI, où ce ne sont pas moins de 59 paragraphes (n° 11 à 70) qui lui sont dédiés. Cette prolifération

des merveilles en début de livre est visible dans nos tableaux grâce à la quantité d'informations rassemblées dans les premières lignes, notamment pour les deux catégories citées plus haut, et pour des animaux tels que l'éléphant, le dauphin, l'aigle et l'abeille, placés en exergue de leurs livres respectifs, dont la description, développée de manière conséquente, fait la part belle aux données merveilleuses. La même construction se fait sentir au livre VII, où la revue des peuples étranges se trouvait pareillement dès les premiers chapitres.

Comme nous l'avons signalé, l'héritage paradoxographique de l'*Histoire naturelle* entraîne de nombreuses mentions des contrées de l'Inde et de l'Éthiopie, qui sont les principaux foyers des créatures mal identifiées, géantes et fabuleuses que nous avons relevées. L'imaginaire exotique contribue en effet à rendre remarquables aux yeux de Pline ces bêtes distantes géographiquement du monde civilisé de Rome, des bêtes appartenant à un monde étranger de barbarie et de démesure, devenues fascinantes grâce au « renom dû à l'éloignement⁴⁴⁶ ». En revanche, inutile de dissenter sur les animaux « qui, amenés récemment de toutes part, ont pu être assez souvent vus en Italie⁴⁴⁷ », de même que certaines espèces sont « trop connues pour qu'il soit nécessaire de les nommer⁴⁴⁸ ». Selon le proverbe grec cité par Pline, « l'Afrique apporte toujours quelque chose de nouveau⁴⁴⁹ » ; c'est la patrie « des hybrides aux nombreuses formes, selon les accouplements divers qui mêlent de gré ou de force les femelles aux mâles⁴⁵⁰ », et où l'on trouve, pour chaque espèce, son équivalent

⁴⁴⁶ *Histoire naturelle*, X, XLVII (67), 132, p. 73 : *In ceteris nihil praeter nobilitatem longinquitate factam memorandum occurit.*

⁴⁴⁷ *Histoire naturelle*, VIII, XV (15), 38, p. 36.

⁴⁴⁸ *Histoire naturelle*, XI, XXVIII (24), 79, p. 53.

⁴⁴⁹ *Histoire naturelle*, VIII, XVII (16), 43, p. 38 : *semper aliquid noui Africa adferre.*

⁴⁵⁰ *Ibid.*, XVII (16), 42, p. 38.

sauvage, même pour l'humain : « témoin [...] les races sauvages que nous avons précédemment décrites⁴⁵¹ ».

De même que l'origine des bêtes merveilleuses de notre classement n'est pas mentionnée par hasard, certaines caractéristiques physiques de leur description sont porteuses de connotations symboliques. Les attributs prêtés aux yeux sont nombreux : variant de mille couleurs chez la hyène ou le phoque, capables de repousser si on les arrache pour le serpent et l'hirondelle, pouvant rendre muet chez le loup ou meurtriers chez le catoblépas, ils concentrent toute la force de l'animal chez le lion. En plus de participer à une caractérisation merveilleuse et parfois effrayante, les yeux inscrivent l'animal dans une dimension de puissance magique, voire de divination : les yeux de hyène sont par exemple la base de recettes destinées à prédire l'avenir⁴⁵². On note aussi l'absence de clignement des yeux chez la hyène ou le corocotte, « car le clignement entraîne une interruption, si courte soit-elle, de la vision et donc une diminution de son acuité⁴⁵³ ».

Dans le cas des animaux issus d'une vision déformée ou mal identifiés, la bouche est souvent un marqueur de dangerosité : la gueule est fendue jusqu'aux oreilles chez le taureau d'Éthiopie et le leucrocote, les dents ne sont constituées que d'un os continu chez ce même animal, ainsi que chez le corocotte. La mantichore possède quant à elle trois rangées de dents et le crocote est capable de tout briser avec ses dents. La remarque de Claudette Oriol-Boyer concernant les monstres de la mythologie grecque s'applique bien ici : ces monstres, pour beaucoup friands de chair humaine, « sont tous dévorants [...], leurs gueules de

⁴⁵¹ *Ibid.*, LXXIX (53), 213, p. 98.

⁴⁵² BÉCHEC, Claire, *op. cit.*, p. 156.

⁴⁵³ *Loc. cit.*

chiens, de serpents ou de dragons, munies d'une triple rangée de crocs acérés, servent à saisir puis à broyer leur victime⁴⁵⁴ ».

Leur voix rend elle aussi ces créatures menaçantes. Imitateurs de la parole humaine, hyène, mantichore, leucorote et corocotte transgressent les limites entre les règnes, devenant des doubles monstrueux de l'humain⁴⁵⁵. Ce terme de « monstre » est particulièrement justifié pour désigner les bêtes déformant des animaux existants, car elles sont toutes, selon les définitions que nous avons données, remarquables par la terreur qu'elles inspirent, et débordent du cadre et des limites de la nature harmonieuse. Pline lui-même emploie ce terme à plusieurs reprises⁴⁵⁶.

On note encore un certain nombre de caractéristiques merveilleuses récurrentes au fil des livres pour toutes les catégories d'animaux, entre autres : l'hermaphrodisme, la génération spontanée, la capacité à ressusciter, l'annonce de présages bénéfiques ou néfastes, les pouvoirs attribués à certaines parties du corps (particulièrement les parties de droite) et au sang, la faculté de tuer un animal bien plus gros et plus fort, de produire du poison par le contact ou l'haleine, de concevoir un mâle ou une femelle selon la direction prise après un accouplement.

Ces observations permettent de constater l'application aux animaux des principes de construction du merveilleux que nous avons dégagés dans la première partie. Ce registre se fait sentir même dans les données utilitaires, ayant trait aux croyances magiques et aux recettes populaires. Si l'on a pu faire la part, dans une certaine mesure, entre existence avérée et existence fabuleuse

⁴⁵⁴ ORIOL-BOYER, Claudette, « Les monstres de la mythologie grecque – réflexion sur la dynamique de l'ambigu – », dans Jean Burgos (dir.), *Circé, Le Monstre I, Présence du monstre : mythe et réalité*, n° 4, Paris, Lettres modernes, 1975, p. 27 [p. 25-49].

⁴⁵⁵ BÉCHEC, Claire, *op. cit.*, p. 155.

⁴⁵⁶ *Histoire naturelle*, VIII, XXX (21), 72, p. 48 : *alia monstri similia* ; VIII, XXXIII (21), 79, p. 51 : *huic tali monstro* ; IX, II (1), 2, p. 38 : *pleraque etiam monstifica*.

dans nos catégories, une grande marge d'incertitude et d'interprétation personnelle demeure cependant, et tous nos choix de classement restent soumis à caution.

Il est pourtant indéniable qu'un certain nombre de créatures incompatibles avec notre notion moderne de la réalité sont présentées, sinon sans discrédit exprimé par Pline, du moins sans modalisateur ou indice de référence permettant de le distancier de ces informations ; on trouve même au contraire l'invocation de sources prestigieuses ayant personnellement apporté leur témoignage à Pline dans l'histoire de l'homme marin⁴⁵⁷. Bien que cette absence de commentaire sur les données retranscrites ne permette pas de conclure de manière certaine à l'adhésion de Pline à ces animaux fabuleux, il faut toutefois prendre en considération le choix de l'auteur d'intégrer ces créatures à ses livres et de les décrire ; un choix qui a d'autant plus d'intérêt, que l'on a pu précédemment considérer l'importance accordée au critère de la vérité dans l'*Histoire naturelle*. De même, lorsque Pline réfute la réalité de certaines bêtes, est-ce uniquement pour dénoncer les mensonges et les fables de la tradition ? Le phénix, « dont l'existence est peut-être fabuleuse⁴⁵⁸ », dispose pourtant d'une notice riche en détails, et Pline, loin de l'omettre, le cite en tête de sa liste des oiseaux pourvus d'aigrettes⁴⁵⁹.

⁴⁵⁷ *Histoire naturelle*, IX, V (4), 10, p. : *auctores habeo [...] splendentes* (« de brillants personnages [...] m'ont certifié »).

⁴⁵⁸ *Histoire naturelle*, X, II (2), 3, p. 29.

⁴⁵⁹ *Histoire naturelle*, XI, XLIV (37), 121, p. 67.

L'approfondissement que nous avons pu proposer concernant les animaux et les animaux fabuleux a eu pour objectif de passer en revue diverses visions de l'animal. Dans un contexte historique, nous avons abordé la conception dont il faisait l'objet à Rome, entre réification, anthropomorphisation et fonction religieuse, au cœur d'un saisissant paradoxe : les riches liens affectifs n'excluent pas le goût pour les spectacles de massacre, et l'utilisation de l'animal comme un outil n'empêche pas la proximité émotionnelle et l'empathie.

Dans le cas propre à Pline, l'animal, faisant partie de la grande œuvre de la nature, est un objet de savoir et de compilation. Parmi la variété et la profusion des espèces propres à susciter l'émerveillement, les plus remarquables et les plus utiles aux activités humaines sont celles qui vont retenir son attention. Héritier de la tradition savante aristotélicienne, mais désireux d'adapter son discours à ses contemporains, Pline laisse une large place aux anecdotes relatives à la Ville et aux récits moralement édifiants pour ses lecteurs.

Dans sa recherche de l'information vraie, et donc précieuse à son entreprise de conservation de la connaissance, il n'exclut pas pour autant les animaux dont l'existence n'est rapportée que par on-dit, par les rumeurs et les sources peu fiables, ni même ceux qu'il reconnaît comme fabulés. S'il arrive, comme au livre X, qu'il faille rendre les armes face à l'identification d'oiseaux depuis trop longtemps oubliés, l'auteur revient à son projet initial, affirmant ceci : « ces oiseaux mêmes ne sont plus connus ; aussi vaudrait-il mieux dissenter de ceux dont l'existence est incontestée⁴⁶⁰ ». Comment interpréter alors ces mentions d'animaux fabuleux ? Ne peut-on y voir qu'un passage obligé envers l'autorité des traditions antérieures qui les ont mentionnés, ou bien possèdent-elles d'autres aspects ?

⁴⁶⁰ *Histoire naturelle*, X, XLIX (70), 138, p. 76.

PARTIE III

3. PRÉSENCE ET SIGNIFICATION DES ANIMAUX FABULEUX

Il sera question désormais de la place et de la fonction que peuvent occuper ces mentions d'animaux fabuleux dans le texte de l'*Histoire naturelle*. S'il ne s'agira pas pour autant « d'expliquer sociologiquement les productions de l'esprit⁴⁶¹ » ou de « réduire l'explication de la littérature [...] à une sociologie de la littérature⁴⁶² », nous chercherons en revanche à comprendre quels enjeux motivent ces apparitions et quels éléments constitutifs de l'œuvre plinienne ils mettent en lumière.

Loin d'être de simples fabulations gratuites, ces animaux nous révèlent l'ambiguïté qui existe dans le rapport entre l'auteur et les informations compilées. Cette ambiguïté a fait que l'on a pu – dans un article de Valérie Naas, au titre inspiré du livre de Paul Veyne⁴⁶³ – se poser la question de savoir si Pline a cru lui-même à aux mythes qu'il rapporte, une question que nous nous poserons également. Les références aux *mirabilia* et aux animaux fabuleux feront ensuite l'objet d'hypothèses quant aux motivations qui conduisent l'auteur à les intégrer à son œuvre – une œuvre qui, comme nous aurons l'occasion de le voir, témoigne d'une vision du monde et d'une perspective politique particulière. Enfin, les relations entre nature et humanité, entre Rome et le monde, et entre le pouvoir et le merveilleux seront au centre de notre réflexion sur la présence et la signification des animaux fabuleux.

⁴⁶¹ VEYNE, Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*, Paris, Seuil, 1983, p. 30.

⁴⁶² *Loc. cit.*

⁴⁶³ NAAS, Valérie, « Pline l'Ancien a-t-il cru à ses mythes ? », dans Jean-Pierre Aygon et Régis Courtray (dir.), *Mythes et savoirs dans les textes grecs et latins, Pallas, Revue d'études antiques*, vol. 78, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2008, p. 133-151.

3.1. « PLINE L'ANCIEN A-T-IL CRU À SES MYTHES ? »

Cette question, suscitée à la lecture de l'essai de Paul Veyne et de sa réflexion sur les modalités d'acceptation de la vérité chez les historiens antiques, prend sa source dans l'article de Valérie Naas, qui analyse avec précision le passage final du livre VII de l'*Histoire naturelle*, le catalogue des premiers inventeurs. Dans cet extrait se mêlent des personnages que nous pourrions qualifier d'historiques avec d'autres que nous considérons comme mythologiques : « la théorie des vents est due à Éole, l'invention des tours "aux Cyclopes, selon Aristote", [...] et le blé à Cérès, "que, pour cela, on estima déesse"⁴⁶⁴ ». En suivant la tradition grecque du catalogue des εὐρήματα, des inventions⁴⁶⁵, Pline succombe à la loi du genre :

[A]u lieu de réfléchir aux choses mêmes, la liste à compléter a mis cet infatigable lecteur au défi de répondre à ces questions : « sait-on qui a inventé quoi ? », et il a répondu : « Éole, Atlas », car il savait tout ce qu'on trouve dans tous les livres⁴⁶⁶.

On a déjà pu voir en parallèle le mode de fonctionnement des références aux sources dans l'*Histoire naturelle* et celui de la « logique merveilleuse » de Pline, et l'on a également observé divers passages concernant les animaux où les éléments merveilleux et mythiques étaient rejetés hors du domaine de l'acceptable par l'adjectif *fabulosum*. Quel statut possède alors le mythe dans le discours de Pline ? Ne s'agit-il que de suivre une tradition établie, sans forcément d'adhésion personnelle mais sans écart critique ? Et « quelle est pour Pline la valeur du mythe en tant que savoir⁴⁶⁷ » ? Pour répondre à ces questions, il convient tout d'abord de s'interroger sur les notions de mythe et de vérité.

Dès la critique effectuée par les penseurs grecs, « opposé aussi bien à *logos* que, plus tard, à *historia*, *muthos* a fini par dénoncer tout "ce qui ne peut pas exister réellement" », résume M. Eliade. Pourtant, l'on s'accorde à présent avec P. Veyne pour penser que « le mythe et le logos ne s'opposent pas comme l'erreur et la

⁴⁶⁴ VEYNE, Paul, *op. cit.*, p. 121.

⁴⁶⁵ NAAS, Valérie, *op. cit.*, 2008, p. 134-135.

⁴⁶⁶ VEYNE, Paul, *op. cit.*, p. 121.

⁴⁶⁷ NAAS, Valérie, *op. cit.*, 2008, p. 144.

vérité » ; ils disent soit la même chose de façon différente, soit des choses qui n'appartiennent pas au même ordre, comme le synthétise J.-P. Vernant : « [...] toute la tradition grecque, quand elle accepte de faire au mythe sa part, [...] reconnaît en lui soit une façon de dire autrement, sous forme figurée ou symbolique, la même vérité que le logos expose de façon directe, soit une façon de dire ce qui est autre que le vrai, ce qui, par sa nature, se situe à l'extérieur du domaine de la vérité, qui échappe par conséquent au savoir⁴⁶⁸ [...] ».

On comprend ainsi en quoi l'opposition *muthos/logos* diffère de l'opposition *fabulosum/certum* ; le mythe permet d'exprimer ou bien une autre facette d'une même vérité, de dire autrement cette vérité, ou bien de désigner ce qui est hors du domaine de la vérité. En ce sens, le mythe se distingue de la *fabula* :

« La tradition mythique transmet un noyau authentique qui, au cours des siècles, s'est entouré de légendes ; seules ces légendes font difficulté, mais non le noyau ». Le mythe n'appartient pas à la *fabula*, mais à la *fama*, comme l'écrit Tacite (*fama est*) : il relève de la tradition, non de l'invention ; sa réalité n'est ni affirmée, ni rejetée, elle n'est tout simplement pas questionnée.

Certaines légendes relèvent chez Pline de la *fabula* [...]. Elles appartiennent au merveilleux qui s'est ajouté au mythe : pour retrouver ce dernier dans son état initial, il faut « épurer le mythe de sa part de merveilleux⁴⁶⁹ ».

Les différentes positions adoptées par les historiens dans les textes antiques au regard de faits mythiques nous éclairent d'une autre manière sur ce point. En effet, « J. Marincola définit trois attitudes des historiens antiques face au mythe : le rejet, la rationalisation, le libre jugement laissé au lecteur⁴⁷⁰ ».

Par exemple, « il est fréquent que Denys d'Halicarnasse relate successivement deux versions d'un même événement, en présentant l'une comme "fabuleuse" (μυθώδης), l'autre comme plus "véridique" (ἀληθής) ou plus "crédible" (πιθανός), et en laissant le lecteur juge ». Certains auteurs affirment clairement leur position : les mythes sont refusés par Thucydide, rationalisés par Évhémère⁴⁷¹... Cette rationalisation s'avère

⁴⁶⁸ *Loc. cit.*

⁴⁶⁹ *Ibid.*, p. 146. Les passages cités dans ce paragraphe par V. Naas proviennent du livre de P. Veyne.

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p. 145.

⁴⁷¹ CNRTL, *op. cit.*, <év'hémérisme> : « doctrine du philosophe Évhémère et de ses disciples sur l'origine des religions, suivant laquelle les dieux de la mythologie étaient des hommes divinisés après leur mort par les peuples se considérant comme leurs descendants ». Pour une telle attitude chez Pline, voir PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 101 (II, V [7]) : « La plus ancienne coutume de rendre grâce à des

souvent assez complexe, dans la mesure où elle consiste, pour les auteurs, à distinguer, dans les mythes, le vrai du faux : ainsi Hérodote refuse tel détail dans les aventures d'Héraclès sans remettre en cause l'ensemble de la légende⁴⁷².

Pline, lui aussi, utilise assez fréquemment ces différents procédés, en qualifiant la transformation des hommes en loup de *fabulosum*, en expliquant le statut divin de Cérès par le fait qu'elle fut à l'origine de l'agriculture, ou bien en laissant le lecteur juge face au dilemme de la respiration des insectes, au livre XI : « Au reste, laissons à chacun sa façon d'en juger : nous, notre but est de décrire les phénomènes évidents, non d'en dépister les causes obscures⁴⁷³ ».

Ce n'est d'ailleurs pas sans raison que Pline a été considéré comme un historien et classé comme tel par Suétone : auteur d'une *Histoire naturelle* – « rappelons que *naturalis historia* signifie "enquête sur la nature", "enquête" étant précisément le sens du terme *ιστορία*⁴⁷⁴ » – mais également d'ouvrages tels qu'une *Guerre de la Germanie* ou une *Continuation d'Aufidius Bassius* (un historien lui-même continuateur de Tite-Live), il utilise à de nombreuses reprises les Actes, les Annales, ou encore les écrits d'autres historiens comme sources.

Dans le cas des mentions d'animaux fabuleux, on l'a vu, Pline n'utilise pas toujours de marque de rejet à l'égard des informations rapportées, mais rappelons que si le « sujet des êtres monstrueux – êtres réels anormaux ou produits de l'imagination – a beaucoup intéressé les penseurs antiques⁴⁷⁵ », c'est dans une double perspective, à la fois dans « la tradition philosophique et le courant scientifique et paradoxographique⁴⁷⁶ », que ce sujet était considéré.

Pline pourrait s'inscrire dans les discussions stoïciennes sur ce sujet : pour les Stoïciens, ces animaux sont de purs concepts, créations abstraites de l'esprit humain,

bienfaiteurs, c'est de les mettre au rang des dieux. En effet, les noms de toutes les divinités et ceux des astres [...] sont ceux des personnages bienfaisants pour l'humanité ».

⁴⁷² NAAS, Valérie, *op. cit.*, 2008, p. 145-146.

⁴⁷³ *Histoire naturelle*, XI, II (3), 8, p. 31-32 : *denique existimatio sua cuique sit ; nobis propositum est naturas rerum manifestas indicare, non causas indagare dubias.*

⁴⁷⁴ NAAS, Valérie, *op. cit.*, 2008, p. 143.

⁴⁷⁵ *Ibid.*, p. 145.

⁴⁷⁶ *Loc. cit.*

qui ne correspondent à aucune réalité ; et l'on sait que Pline, sans appartenir à une école philosophique précise, suit souvent la pensée des Stoïciens. Mais l'*Histoire naturelle* s'inscrit aussi pleinement dans la littérature paradoxographique, pour laquelle des recueils d'animaux fantastiques sont attestés [...]. C'est plutôt à cette tradition que Pline nous paraît se rattacher⁴⁷⁷.

Les apparitions de ces animaux chez Pline ne semblent donc pas fonctionner comme les allégories des philosophes stoïciens, mais s'inscrivent plutôt dans le cadre de la compilation des curiosités naturelles.

Que comprendre, en revanche, lorsque Pline réfute avec fermeté l'existence de certaines de ces curiosités ? L'exemple de Galien et des centaures, donné par Paul Veyne, pourrait nous apporter quelques éclaircissements.

Les Centaures appartenaient à un bestiaire merveilleux [...] et l'on devine que la réalité de ce bestiaire était un sujet d'embarras ou d'agacement. [...] Si personne, au temps de Galien, n'avait pris à la lettre la légende des Centaures, quel besoin auraient eu les philosophes d'en parler gravement et de les réduire à la vraisemblance ? Si personne n'y avait cru, quel besoin aurait eu Galien lui-même de distinguer expressément ceux qui n'y croyaient pas ? Aussi bien Galien [...] bataille-t-il longuement contre l'idée qu'il puisse exister des natures mixtes telles que les centaures ; il ne l'aurait pas fait sans ridicule, si les Centaures n'avaient eu leurs croyants⁴⁷⁸.

La popularité, au sein du lectorat, de la croyance à l'existence de ces animaux serait alors ce qui expliquerait le besoin de nier leur vérité et de les marquer du sceau de la fabulation sans tergiverser.

On constate pourtant que ces positions, même affirmées, sont susceptibles de varier au cours du texte : ainsi Pline cite le phénix, « dont l'existence est peut-être fabuleuse⁴⁷⁹ », dans sa liste des oiseaux pourvus d'aigrettes, et Galien revoit son opinion sur les centaures selon le contexte. « Quand il s'exprime comme savant et qu'il expose ses théories personnelles, il parle des Centaures en termes qui impliquent que, pour lui et ses lecteurs les plus choisis, ces êtres merveilleux n'avaient guère d'actualité⁴⁸⁰ ». Mais son attitude change lorsqu'il « cherche, non plus à imposer ses idées, mais davantage à gagner de nouveaux

⁴⁷⁷ *Loc. cit.*

⁴⁷⁸ VEYNE, Paul, *op. cit.*, p. 65-66.

⁴⁷⁹ *Histoire naturelle*, X, II (2), 3, p. 29.

⁴⁸⁰ VEYNE, Paul, *op. cit.*, p. 65.

disciples⁴⁸¹ », et pour exposer l'origine élevée de la science qu'il pratique, la médecine, il n'hésite pas à faire intervenir dans son discours le centaure Chiron :

Ce rôle historique dévolu à un Centaure [...] est assurément ce que l'Antiquité appelait de la rhétorique et la rhétorique était l'art de gagner plutôt que celui d'avoir raison ; pour gagner, c'est-à-dire pour convaincre, il fallait partir de ce que les gens pensaient, assurément, [...] un disciple de plus vaut bien un Centaure. Seulement [...] il n'est pas vrai que les intellectuels mentent lorsqu'ils sont intéressés et qu'ils sont désintéressés lorsqu'ils disent vrai. Galien avait tout intérêt à dire vrai sur les centaures, à nier leur existence, lorsqu'il plaçait son intérêt dans la victoire de ses idées [...] plutôt que dans le ralliement de disciples nouveaux. Car, selon les moments, les chercheurs ont différents buts de guerre et différentes stratégies⁴⁸² [...].

L'adaptabilité de l'adhésion à une croyance pourrait contribuer à la manière dont Pline, selon Valérie Naas, « laisse entrer le mythe dans le savoir⁴⁸³ ». Comme l'on a pu plus haut se demander quelle était la valeur du mythe en tant que savoir pour Pline, il est possible à présent de répondre, en disant que le mythe à proprement parler est un renseignement et qu'en tant que tel, il est situé hors de l'alternative du vrai et du faux⁴⁸⁴. C'est ce que résume Valérie Naas dans sa conclusion : « Pline a-t-il cru à ses mythes ? La prise en considération du mythe s'inscrit tout à fait dans la façon de penser des historiens antiques : "le mythe était un *tertium quid*, ni vrai, ni faux⁴⁸⁵, » ». À la différence d'autres auteurs de l'Antiquité, pour lesquels le rejet du merveilleux permet de rationaliser les mythes, pour Pline, le merveilleux, qui constitue un centre d'intérêt, « ne sert pas à prouver l'affabulation : il illustre au contraire la puissance créatrice et la majesté de Rome⁴⁸⁶ ».

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 66.

⁴⁸² *Ibid.*, p. 66-67.

⁴⁸³ NAAS, Valérie, *op. cit.*, 2008, p. 148.

⁴⁸⁴ VEYNE, Paul, *op. cit.*, p. 34-35.

⁴⁸⁵ NAAS, Valérie, *op. cit.*, 2008, p. 148.

⁴⁸⁶ *Loc. cit.*

3.2. INTERPRÉTATIONS POSSIBLES SUR LES MOTIVATIONS DE PLINE

Ce centre d'intérêt, on l'a vu, relève d'une part de l'héritage paradoxographique de l'*Histoire naturelle*, mais également de la propre sensibilité de Pline et de sa conception de la nature, qui le porte à sélectionner en grand nombre ces informations relevant du domaine des *mirabilia*. Pourtant, cette collection de faits merveilleux ne semble pas se résumer à un simple engouement de la part de l'auteur ou de la part des écrivains qu'il compile, mais participe bien à la construction d'un discours sinon philosophique, du moins constitutif d'une vision du monde personnelle. Parmi les objectifs de Pline, on a pu citer la vulgarisation et la conservation des savoirs, ainsi que l'édification morale du lecteur : il s'agira à présent d'observer la manière dont les *mirabilia* contribuent à alimenter ce discours et à faire atteindre ces objectifs à l'encyclopédiste.

3.2.1. Mention des *mirabilia*

3.2.1.1. Éloge de la puissance de la nature

C'est ainsi que, dès les premières lignes du livre II, qui constituent l'ouverture de son propos, Pline n'hésite pas à employer un ton que l'on pourrait qualifier d'emphatique pour proposer une définition de ce qu'est le monde :

Le monde, [...] qui embrasse tout dans ses replis, doit être considéré comme une divinité éternelle, immense, sans commencement et sans fin. Rechercher ce qui est en dehors est sans intérêt pour les hommes, et au-dessus des conjectures de leur esprit. Le monde est sacré, éternel, immense, tout dans tout, et, à bien dire, il est lui-même le tout ; infini, il semble être fini ; possédant la certitude de toutes choses, il semble livré à l'incertitude ; au dehors, au dedans, il renferme tout en soi ; il est à la fois l'œuvre de la nature et la nature elle-même⁴⁸⁷.

⁴⁸⁷ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, dans Désiré Nisard (dir.), *Collection des auteurs latins*, Tome 14, Paris, Firmin-Didot, 1860, p. 99 (II, I [1]). Disponible sur : babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=njp.32101073534271 [consulté le 19/04/2019].

Ici, l'équation est clairement posée : le monde est la divinité, et il est aussi la nature elle-même. Par conséquent, la nature, qui est également la vie⁴⁸⁸, correspond à la fois à l'expression du monde et de la divinité ; pour Pline, « monde », « nature », « divinité » et « vie » désigneraient donc des concepts équivalents. Si l'*Histoire naturelle* ne se présente pas comme un ouvrage de philosophie, on peut tout de même voir dans ces idées les effets des théories philosophiques, notamment stoïciennes, largement diffusées à l'époque. Ces théories influencent Pline et ses attitudes, comme l'analyse Mary Beagon⁴⁸⁹ ; pourtant, le caractère de « seconde main » que peuvent avoir certains de ces éléments philosophiques ne doit pas faire oublier que la conception du monde qu'il construit avec est la sienne propre⁴⁹⁰.

La *Natura*, essence divine qui définit l'entièreté de son projet, est cet univers mystérieux, surprenant et tout-puissant, qui sert à la fois de sujet et de décor aux différents livres de Pline. Par ses réalisations, elle suscite l'admiration, et c'est en cela que « [l]a thématique du merveilleux constitue une expression privilégiée de la conception plinienne de la nature. Dans son enquête, Pline veut exprimer toute son admiration pour la nature dont la puissance se manifeste au plus haut point par ses merveilles⁴⁹¹ ». Le motif de la *laus naturae*, « élément essentiel de la pensée plinienne [...], trouve son expression la plus accomplie devant l'émerveillement de l'auteur pour les phénomènes emblématiques de cette nature, à savoir ses merveilles⁴⁹² », qui illustrent sa puissance. En effet, suivant cette conception, les merveilles, particulièrement lorsqu'elles sont incroyables, prouvent incontestablement le pouvoir de la *Natura* ; d'autre part, cette puissance naturelle porte dans le domaine du crédible

⁴⁸⁸ *Histoire naturelle*, I, Préf., 13, p. 50 : *rerum natura, hoc est uita, narratur*.

⁴⁸⁹ BEAGON, Mary, *Roman nature: the thought of Pliny the Elder*, Oxford, Clarendon Press, coll. « Oxford classical monographs », 1992, p. 15-16 ; voir aussi p. 26-33.

⁴⁹⁰ *Ibid.*, p. 17.

⁴⁹¹ PEPA, p. 283.

⁴⁹² *Ibid.*, p. 284.

les *mirabilia* les plus extraordinaires. C'est ce que résume assez bien cette courte formule tirée du livre XI : « la contemplation de la nature m'a toujours persuadé de ne rien considérer d'elle comme incroyable⁴⁹³ ».

Une autre raison poussant Pline à collecter les *mirabilia* naturels pourrait être trouvée si l'on considère les liens entre nature, merveilles et morale. L'un des objectifs de l'*Histoire naturelle*, nous l'avons dit, est d'être utile au lecteur grâce à l'édification morale procurée par l'observation de la nature : c'est elle qui fournit les meilleurs exemples et demeure la maîtresse en la matière. Les merveilles sont l'occasion pour Pline de développer cet aspect de diverses manières. Il peut, par l'entremise d'une anecdote, détailler le comportement extraordinaire d'un animal – une créature agissant selon les lois de la divine *Natura* – tel cet aspic qui mit à mort son propre petit, car celui-ci avait gravement manqué à ses devoirs envers ses hôtes en tuant le fils de l'homme qui l'avait accueilli⁴⁹⁴, et montrer comme la nature, dans sa perfection, punit bien l'impiété. Il peut aussi, dans un autre sens, indigner son lecteur en rapportant les prix exorbitants payés pour des nourritures raffinées et rappeler combien le luxe pervertit l'échelle de valeurs de la nature. Ces *mirabilia pretia* sont porteurs d'une forte connotation négative et renversent l'acceptation traditionnelle des merveilles à admirer : l'extraordinaire tend alors vers l'excessif et le jugement qualitatif vers une condamnation morale⁴⁹⁵.

⁴⁹³ *Histoire naturelle*, XI, II (3), 6, p. 31 : *Nam mihi contuenti semper suasit rerum natura nihil incredibile existimare de ea.*

⁴⁹⁴ *Histoire naturelle*, X, LXXIV (96), 208, p. 100.

⁴⁹⁵ *PEPA*, p. 282.

3.2.1.2. Agrément du lecteur

Mais dépeindre la grandeur et le caractère foisonnant de la nature par l'exposition de ses merveilles ne semble pas être la seule raison qui pousse Pline à les rassembler. Le caractère plaisant et divertissant de ces phénomènes naturels est indéniable, même pour lui⁴⁹⁶ ; en dépit des affirmations présentes dans le livre I, qui se rapportent au *topos* de modestie courant dans l'écriture d'une préface et qui stipulent clairement que l'œuvre n'admettra « ni digressions, [...] ni événements merveilleux ou aventures variées, toutes choses agréables à écrire ou plaisantes à lire⁴⁹⁷ », il serait difficile de considérer que, dans l'*Histoire naturelle*, le souci de l'agrément du lecteur est entièrement absent.

En effet, de nombreux passages et leurs enchaînements les uns aux autres relèvent de l'esthétique de la *uarietas*, telle que décrite par Cicéron : il s'agit, pour éviter que ne se lasse l'esprit du lecteur de l'appréciation d'une œuvre, de ne pas prodiguer partout également les ornements de son texte, mais de les répartir à propos, par touches, comme la nature parsème de fleurs une prairie ou de diamants les parois d'une mine⁴⁹⁸. Les variations dans le ton permettent de garder en alerte l'attention du lecteur et de souligner certains morceaux, sans procurer le dégoût lié à la monotonie. Nous avons mis en avant la tendance de Pline à suivre dans la composition interne de ses livres un plan par « associations d'idées », qui semble imiter le mouvement luxuriant et bigarré de la nature : il est indéniable que l'effet produit à la lecture correspond aux principes de variété posés par Cicéron. Les merveilles agiraient alors comme les éclats de lumière ou les touches de couleur attirant l'œil du spectateur devant un tableau ; les anecdotes extraordinaires permettraient de retenir l'attention du

⁴⁹⁶ BEAGON, Mary, *op. cit.*, p. 48, note 51.

⁴⁹⁷ *Histoire naturelle*, I, Préf., 12, p. 50 : *neque admittunt excessus [...] aut casus mirabiles uel euentus uarios, iucunda dictu aut legentibus blanda.*

⁴⁹⁸ CICÉRON, *Œuvres complètes, Tome I*, traduction de Théophile Baudement, dans Désiré Nisard (dir.), *Collection des auteurs latins*, Tome 3, Paris, Firmin-Didot, 1864, p. 307 (III, XXV, 96). Disponible sur : <https://babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=njp.32101073534164> [consulté le 07/05/2019].

lecteur, tout en délassant son esprit de la lecture des informations plus techniques.

Si l'on observe, notamment grâce aux titres des index, l'économie du texte des livres VIII à XI et la manière dont sont répartis les *mirabilia* que nous avons relevés, on constate globalement un schéma similaire dans chaque livre. Les faits extraordinaires abondent au début et accompagnent les animaux les plus impressionnants pour chaque catégorie choisie par Pline : on a par exemple au seuil du livre X la description du phénix (chapitre II) et l'anecdote de l'aigle qui se jeta sur le bûcher (chapitre V). Au livre VIII, les éléphants et les serpents emplissent de merveilles quatorze chapitres ; tandis qu'au livre IX, les dix premiers chapitres mêlent monstres marins gigantesques, tritons, sirènes, et mœurs incroyables du dauphin. La concentration de merveilles en un même endroit et les successions directes de passages contenant des merveilles se font ensuite plus rares et les *mirabilia* sont plus dispersés dans le corps du livre. Enfin, les derniers chapitres reviennent généralement apporter des informations étonnantes sur les sympathies ou antipathies entre différentes espèces : le livre IX se conclut sur les amitiés et inimités des animaux aquatiques entre eux (chapitre LXXXVIII), le livre VIII sur les animaux n'attaquant que les étrangers ou que les indigènes (chapitre LXXXIV). La fin du livre X donne des précisions sur les animaux capables d'affection (chapitres XCV et XCVI) et le chapitre CXVI du livre XI traite des animaux résistant au poison mais toxiques si mangés.

Que peut-on déduire alors de cette répartition ? Il serait peut-être possible d'attribuer aux *mirabilia* une fonction didactique au sein de l'exposé plinien, en considérant qu'ils permettent de capter facilement l'attention dès le commencement d'un livre et qu'ils introduisent de manière plaisante la matière plus sèche que Pline cherche à transmettre, qui, donnée seule, aurait sans doute

rebuté les lecteurs les moins curieux. Dans cette idée, ils serviraient également l'objectif de conservation des savoirs de l'auteur. En mettant l'accent sur l'exceptionnel, le rare, plutôt que sur le régulier – qui n'a pas besoin d'être rappelé, étant déjà bien connu – Pline sauve de l'oubli certaines de ces merveilles et confère « au *mirabile* le statut de *memorable*⁴⁹⁹ ».

S'il affirme ne pas céder à la tentation de plaire et préférer le mérite de faire œuvre utile, Pline ne refuse pas pour autant sa position d'observateur de son temps, bien au contraire. Qu'il y adhère lui-même ou non, il ne peut donc pas manquer d'enregistrer les diverses croyances populaires, ni ignorer le goût de son époque pour les récits de merveilles qui se racontent au dîner, selon le témoignage de Pline le Jeune (« J'y suis tombé, alors qu'à table on se racontait à l'envi divers prodiges⁵⁰⁰ »); une époque bien éloignée de celle des recommandations de Xénophane et des *Guêpes* d'Aristophane, où l'on voit un fils réprimander son père qui parle de mythes à l'heure du repas⁵⁰¹.

3.2.2. Mention des animaux fabuleux

En effet, l'empreinte de la croyance à des animaux tels que les loups-garous, les sirènes, ou le phénix, sur la mentalité des contemporains de Pline, de même que la présence de ces animaux chez les auteurs « de choix⁵⁰² », en font des passages obligés pour le compilateur désirant amasser et actualiser le plus d'informations possibles. Malgré le caractère incertain de leur existence, ces animaux doivent être pris en compte car ils figurent au nombre des espèces

⁴⁹⁹ PEPA, p. 284.

⁵⁰⁰ PLINE LE JEUNE, *Lettres, Tome III (Livres VII – IX)*, édition scientifique et traduction d'Anne-Marie Guillemin, Paris, *op. cit.*, p. 131 (IX, 33) : *indici autem, dum super cenam uaria miracula hinc inde refertur.*

⁵⁰¹ VEYNE, Paul, *op. cit.*, p. 43.

⁵⁰² *Histoire naturelle*, I, Préf., 17, p. 52 : *exquistis auctoribus.*

décrites dans les écrits passés ; et Pline, sachant ce qui se trouve dans les livres⁵⁰³, se doit de respecter l'autorité de la tradition, qui, avant lui, a produit et transmis ces renseignements. Selon cette méthode, le fait qu'une donnée existe est une justification suffisante pour la rapporter : « Il est difficile de garder son sérieux en rapportant certaines recettes ; il ne faut cependant pas les omettre, puisqu'elles ont été consignées⁵⁰⁴ ».

Le refus de colporter la fausseté persiste, en revanche, car elle est un mal plus dangereux encore que le luxe : l'ambition d'exhaustivité du projet encyclopédique n'exclut pas l'objectif d'utilité morale. On constate alors une double attitude de la part de Pline. À ses yeux, il est nécessaire de dénoncer les tromperies et les fausses recettes, qui pervertissent la nature et sont néfastes pour le lecteur, mais il convient tout de même de respecter la tradition et de les consigner avec soin, car « ce qui est écrit fait partie des choses à connaître⁵⁰⁵ ».

3.2.2.1. Autorité de la tradition

C'est donc la prégnance de toute une tradition le précédant qui fait que Pline s'attache à mentionner des animaux auxquels il ne croit pas. De cette manière, il adopte une position semblable à celle résumée dans cette phrase d'Hérodote : « mon devoir est de dire ce qu'on m'a dit, mais non pas de tout croire⁵⁰⁶ [...] ».

Cette attitude était celle que l'Antiquité attribuait à ses philologues, que l'on appelait les grammairiens. Attitude qui ne se bornait pas à tenir les textes pour des classiques dont les affirmations, vraies ou fausses, sont en tout cas importantes à connaître : ce

⁵⁰³ VEYNE, Paul, *op. cit.*, p. 121.

⁵⁰⁴ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, dans Désiré Nisard (dir.), *Collection des auteurs latins*, Tome 15, Paris, Firmin-Didot, 1860, p. 344 (XXX, XLVII [15]). Disponible sur : <https://babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=njp.32101073534289> [consulté le 11/05/2020].

⁵⁰⁵ VEYNE, Paul, *op. cit.*, p. 121.

⁵⁰⁶ *Ibid.*, p. 24. Paul Veyne cite Hérodote, VII, 152, 3.

que disait le livre était réputé authentique. Il arrivait ainsi que le grammairien donne pour vraies des légendes auxquelles, comme homme, il ne croyait pas⁵⁰⁷ [...].

L'élaboration des notices de Pline suivrait donc ce principe et la zoologie latine consisterait alors, comme l'Histoire, à reproduire ce qu'en ont dit les prédécesseurs, « en corrigeant ou complétant éventuellement ce qu'ils nous font savoir⁵⁰⁸ ». À ce traitement particulier de l'information s'ajoute une autre caractéristique de la mentalité des savants et des chercheurs antiques, que Paul Veyne tire pour son argumentation de la lecture des *Mots et des Choses* de Michel Foucault :

La grande tripartition, si simple en apparence, de l'observation, du témoignage et de la fable, n'existait pas... Quand on a affaire à l'histoire d'un animal, inutile et impossible de choisir entre le métier de naturaliste et celui de compilateur : il faut recueillir en une seule et même forme de savoir tout ce qui a été vu et entendu, tout ce qui a été raconté⁵⁰⁹.

Ce qui a été vu, entendu et raconté, se rencontre parfois, dans le texte de l'*Histoire naturelle*, sans aucune marque d'attribution autre que les formules impersonnelles renvoyant à des sources collectives, de tradition orale ou écrite, mais peut également se trouver assorti d'un ou de plusieurs noms d'auteurs précis. Grâce à l'article de Guy Serbat, nous avons été en mesure d'analyser certains fonctionnements dans l'utilisation des sources. On a vu comment l'inscription d'un nom signifie une marque d'autorité ou bien de distance, selon que Pline adhère ou non au propos rapporté, et selon s'il souhaite insister sur la véracité de celui-ci par une compétence extérieure, ou s'il remet le soin à sa source de cautionner l'information et justifie ainsi la présence de telles données dans son œuvre par la notoriété de celui qu'il cite.

Le devoir de citation est d'autant plus important que la source en question jouit d'une grande autorité. D'après ce principe, plus un auteur est célèbre et reconnu, plus il est nécessaire que son nom apparaisse à côté des informations

⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 120.

⁵⁰⁸ *Ibid.*, p. 20.

⁵⁰⁹ *Ibid.*, p. 161, note 205.

suspectes. C'est aussi ce que recommande Quintilien au futur rhéteur, dans le premier livre de son *Institution Oratoire* : « À cela se joindra le commentaire explicatif des récits historiques, qu'il doit faire avec soin certes, mais sans aller jusqu'à un travail superflu ; car il suffit d'exposer ce qui est reçu, ou, du moins, ce qui a été rapporté par des auteurs illustres⁵¹⁰ ».

Plus encore, « [l']information mise en doute est a fortiori mentionnée quand elle provient d'un auteur très estimé par Pline. Ainsi se fait-il une obligation de citer, tout en la contestant, la théorie de la physiognomonie⁵¹¹ [...] ». Si, dans certains cas, on y mesure « une certaine ambiguïté de Pline, qui s'abrite derrière des sources prestigieuses pour éviter de cautionner lui-même les informations⁵¹² », dans d'autres, il pourra s'agir davantage d'une illustration de sa méthode, qui, devant l'information, confronte son esprit critique personnel à son projet d'exhaustivité encyclopédique. C'est ainsi que l'on peut interpréter cette remarque du livre XI à propos de la théorie des signes prémonitoires du corps humain, trouvée chez Aristote :

Je m'étonne, pour ma part, qu'Aristote, non seulement ait cru qu'il y a dans le corps même des signes présageant la durée de vie, mais encore qu'il l'ait écrit. Bien que je considère ces indices comme sans fondement et ne devant pas être divulgués sans réserve, de peur que chacun ne recherche anxieusement sur soi ces signes prémonitoires, j'en dirai cependant quelques mots, puisque un si grand homme ne les a pas dédaignés dans ses enseignements⁵¹³.

Bien que sans fondement, ces informations méritent d'être rapportées car l'aura seule du nom d'Aristote, à qui elles sont attribuées, suffit à dépasser les réserves de Pline à leur égard. En effet, comment prétendre rassembler toutes les connaissances possibles, si l'on omet ce qui a été écrit par une telle sommité ?

⁵¹⁰ QUINTILIEN, *Institution oratoire, Tome I (Livre I)*, édition scientifique et traduction de Jean Cousin, Paris, Les Belles Lettres, 1975, p. 128 (I, 8, 18).

⁵¹¹ PEPA, p. 146.

⁵¹² *Loc. cit.*

⁵¹³ *Histoire naturelle*, XI, CXIV (52), 273, p. 115.

3.2.2.2. Ambition d'exhaustivité

Le désir de constituer un ouvrage le plus complet possible serait donc la seconde raison qui conduirait Pline à ajouter des animaux explicitement fabuleux parmi ses notices. Animé par une volonté de transmission de tous les savoirs sur la nature, où « rien ne peut paraître superflu⁵¹⁴ », il ne néglige pas les faits incertains ou oubliés, même des spécialistes. S'étant donné la mission de redonner de la lumière à ce qui est obscur, de la faveur à ce qui est dédaigné, du crédit à ce qui est douteux⁵¹⁵, il lui arrive de pousser loin ses investigations, pour identifier l'oiseau incendiaire, par exemple. Malgré la perte irrémédiable de l'information recherchée, il ne renonce pas à présenter cet animal au lecteur :

L'oiseau nommé incendiaire est aussi de mauvais augure ; à cause de lui Rome a été souvent purifiée, lisons-nous dans les annales [...]. Quel est cet oiseau ? Aucun témoignage écrit ou oral ne l'indique ; certains donnent cette explication : est incendiaire tout oiseau qu'on a vu emportant un charbon des autels ordinaires ou des grands autels ; d'autres l'appellent spinturnix ; mais quelle est exactement cette espèce d'oiseau ? Je n'ai trouvé personne qui prétendît le savoir⁵¹⁶.

Et ailleurs, c'est la méconnaissance d'un fait sur un insecte bien commun, l'abeille, qui provoque son indignation :

Qu'on recherche maintenant s'il n'y a eu qu'un seul Hercule, et combien de dieux Liber, et toutes ces questions ensevelies dans la poussière des grands âges ! Voici qu'à propos d'une petite chose, [...] que nous avons toujours en abondance à notre portée, les auteurs ne sont pas d'accord pour décider si le roi seul est sans aiguillon, [...] ou si la nature lui en a donné un, mais s'est contentée de lui en refuser l'usage⁵¹⁷.

Cependant, une limite dans cette ambition d'exhaustivité se fait sentir lorsque l'information à traiter se colore d'une teinte qui n'est pas neutre sur le plan moral. Si l'un des ennemis de Pline est le luxe, qui ruine les mœurs saines et naturelles, l'autre, pire encore, est la tromperie : en effet, il convient de

⁵¹⁴ *Ibid.*, I (2), 4, p. 30 : *in contemplatione naturae nihil possit uideri superuacuum* (« dans l'observation de la nature rien ne peut paraître superflu »).

⁵¹⁵ *Histoire naturelle*, I, Préf., 15-16, p. 51.

⁵¹⁶ *Histoire naturelle*, X, XIII (17), 36, p. 40.

⁵¹⁷ *Histoire naturelle*, XI, XVII (17), 52, p. 45.

prévenir même le luxe contre ses effets dévastateurs. C'est pour cela qu'entre ces deux maux, Pline choisit le moindre. Ayant pris le soin de marquer sa désapprobation, il consent à décrire le procédé de la teinture de pourpre⁵¹⁸, artifice du luxe ; mais il refuse catégoriquement de révéler la manière de falsifier les pierres précieuses.

Il y a même des livres, qu'à la vérité je ne veux pas indiquer, dans lesquels est expliquée la manière de donner au cristal la couleur de l'émeraude ou d'autres pierres transparentes [...] : il n'y a point, en effet, de fraude où l'on gagne plus. Nous, au contraire, car il convient de prémunir le luxe même contre les tromperies, nous indiquerons des moyens généraux de reconnaître les pierres fausses⁵¹⁹ [...].

Lorsque le renseignement est jugé trop dangereux pour être mis sous les yeux du public, le devoir moral prime alors sur la volonté totalisante du projet encyclopédique.

Ce refus de colporter le faux peut s'illustrer, comme ici, quand Pline s'arrête avant de divulguer des moyens de tromper autrui, mais également aux endroits où il s'agit de dénoncer l'absurdité de la croyance en certains animaux fabuleux. Tirer les lecteurs de leurs superstitions quant à ces sujets est alors fondamental car, de même que les centaures avaient leurs adeptes du temps de Galien, les créatures surnaturelles ont les leurs à l'époque impériale :

Dans le *Satiricon* de Pétrone, un riche parvenu naïf raconte qu'il a vu de ses yeux une Sibylle, magiquement miniaturisée et enfermée dans une bouteille [...] ; dans l'*Atrabilaire* de Ménandre, un misanthrope donnerait cher pour posséder les objets magiques du héros Persée [...] ; il ne parle pas par proverbes : il croit à toutes ces merveilles. À la même époque, des doctes qui appartenaient à la classe sociale élevée et qui étaient des écrivains célèbres, comme Pline le Jeune, se demandaient s'il fallait croire aux fantômes aussi gravement que, me dit-on, on se le demandera dans l'Angleterre des contemporains de Shakespeare⁵²⁰.

⁵¹⁸ *Histoire naturelle*, IX, XXXVI (61), 129, p. 78 : « Si nous nous arrêtons ici pour passer à un autre sujet, le luxe assurément se croirait lésé et nous taxerait de négligence ; [...] de même qu'en matière d'alimentation on apprend à connaître la culture des céréales, tous ceux qui aiment ces raffinements pourront ainsi connaître à fond ce qui donne du prix à leur existence ».

⁵¹⁹ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 569 (XXXVII, LXXV-LXXVI [12-13]).

⁵²⁰ VEYNE, Paul, *op. cit.*, p. 54.

Cette « querelle des fantômes⁵²¹ » est en effet le sujet de la lettre 27 du livre VII des *Lettres* de Pline le Jeune, dans laquelle il interroge son correspondant et le gratifie de trois anecdotes de revenants qui l'amènent « à croire à leur existence⁵²² », l'une d'entre elles s'étant même produite dans sa propre maisonnée.

À côté de ces questionnements philosophiques inquiets, le goût du merveilleux et du spectaculaire nourrit lui aussi ces croyances que Pline cherche à dénoncer. Alors que de nouvelles découvertes géographiques sont faites par la conquête militaire, les fables peignant les monstres qui sévissent dans les pays africains ne cessent de circuler. La connaissance du territoire alimente les rumeurs au lieu de les amoindrir, car les explorateurs, souhaitant satisfaire le désir d'exotisme du public, préfèrent inventer plutôt que d'avouer leur ignorance ou de manquer l'occasion d'un récit sensationnel⁵²³. « Il existait, en effet, un public crédule, mais cultivé, qui exigeait un merveilleux nouveau ; ce merveilleux ne devait plus être situé, au-delà du vrai et du faux, en un passé sans âge : on voulait qu'il fût "scientifique", ou plutôt historique⁵²⁴ ».

Toutefois, ces avertissements destinés à sortir les lecteurs de leur ignorance ne sont pas toujours systématiques. On constate effectivement une ambiguïté dans l'attitude de Pline, qui met en garde à un endroit contre le caractère fabuleux d'un animal, mais ne se prive pas de rapporter ailleurs des anecdotes à son sujet, comme dans le cas du griffon⁵²⁵. C'est ainsi que l'alliance

⁵²¹ *Ibid.*, p. 149, note 62.

⁵²² PLINE LE JEUNE, *Lettres, Tome III (Livres VII – IX)*, édition scientifique et traduction d'Anne-Marie Guillemin, *op. cit.*, p. 39 (VII, 27).

⁵²³ BEAGON, Mary, *op. cit.*, p. 10-11.

⁵²⁴ VEYNE, Paul, *op. cit.*, p. 57.

⁵²⁵ Voir *Histoire naturelle*, X, XLIX (70), 136, p. 75 : « Les pégases [...] et les griffons au bec recourbé surmonté d'oreilles sont pour moi des êtres fabuleux » ; et PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 280-281 (VII, II [2]) : « Ils sont continuellement en guerre autour des mines avec les griffons, espèce d'animaux ailés, tels que la tradition les figure d'ordinaire : les griffons extraient l'or des cavités

de la soumission envers l'autorité des prédécesseurs, de la volonté de compiler en une seule œuvre toutes les informations accessibles et de l'obligation morale à n'écrire que la vérité, aboutit, dans l'*Histoire naturelle*, à une position particulière, qui réfute mais pourtant respecte ces faits fabuleux.

3.3. PROJET POLITIQUE DE PLINE L'ANCIEN

On peut encore trouver une autre signification possible aux merveilles de l'*Histoire naturelle* : en participant à un projet plus large, elles alimentent une certaine orientation idéologique, voire politique, du discours. L'introduction d'une dimension morale dans les choix et les remarques de Pline – et particulièrement au sujet des *mirabilia* – nous a déjà prouvé le caractère partisan de cette encyclopédie où l'humain et ses mœurs tiennent une si grande place.

Excursus plaisant, digression agrémentant un exposé plus aride ou expression la plus forte de l'admiration de Pline pour la nature, le merveilleux revêt dans l'encyclopédie plinienne plusieurs fonctions, qui ne sont pas incompatibles. Au contraire, on peut penser que c'est précisément à travers ces passages plus « divertissants » que Pline pose l'essentiel de ses convictions. [...] En insérant les merveilles dans une forme encyclopédique qui reflète un système de pensée, [...] il exprime ses idées, tant politiques que philosophiques⁵²⁶.

En effet, d'après Thorsten Fögen, l'intérêt appuyé de Pline pour l'intégrité morale de ses contemporains montre bel et bien que la littérature technique peut s'accompagner d'un programme idéologique et politique⁵²⁷.

Politique, le ton de l'*Histoire naturelle* l'est indéniablement dès les premières lignes de la préface, avec la dédicace à Titus, « [t]riomphateur, censeur, six fois consul, partageant la puissance tribunitienne, [...] placé au faite le plus élevé parmi les hommes, [...] doué de tant d'éloquence, pourvu de tant de

souterraines, et le défendent avec autant d'ardeur que les Arimaspes cherchent à le ravir ; c'est du moins ce que racontent beaucoup d'auteurs, et parmi les plus illustres Hérodote et Aristée de Proconnèse ».

⁵²⁶ PEPA, p. 281.

⁵²⁷ FÖGEN, Thorsten, *op. cit.*, p. 196.

savoir⁵²⁸ ». Écrite sous l'égide du pouvoir des Flaviens, cette œuvre n'est évidemment pas neutre sur le plan des idées. Outre les attaques récurrentes contre l'empereur Néron et ses années de règne⁵²⁹, Pline multiplie les remontrances envers les mages et leurs pratiques venues d'Orient⁵³⁰, et envers la médecine, art dédié aux seuls Grecs⁵³¹, c'est-à-dire envers ces mœurs « étrangères », « non-romaines ». Bien qu'il compose ses livres sur son temps libre, son *otium*, en parallèle de ses charges publiques, Pline n'en affirme pas moins accomplir par ses écrits son *officium*, son devoir, envers ses princes ; et comme l'analyse Mary Beagon, *otium* et *officium* chez Pline se combinent, se complètent, plus qu'ils n'entrent en conflit⁵³².

Comment coïncident alors son ambition de description de la nature et sa vision politique ? Rappelons que pour ce militaire et fonctionnaire romain, l'étude de la nature se confond avec celle de la culture : les abondantes parties sur l'architecture, l'art ou l'Histoire romaine prennent leur sens dans son projet en ce qu'elles présentent les différents rapports de l'humain avec le monde qui l'entoure. Humanité et civilisation sont omniprésentes, au point que l'humain, ou du moins l'habitant de l'Empire, semble parfois le vrai sujet de l'œuvre : on a vu par exemple comment sa zoologie pouvait se relier à l'anthropozoologie. « C'est ainsi une vision des choses très cohérente qui est proposée : un monde dont le centre est Rome, et une nature dont le centre est l'homme, ou plus précisément le citoyen romain⁵³³ ».

⁵²⁸ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 33-34 (I, Préf.).

⁵²⁹ BEAGON, Mary, *op. cit.*, p. 3-4 ; voir aussi p. 17-19.

⁵³⁰ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 322-323 (XXX, I-II [1]).

⁵³¹ *Ibid.*, p. 300 (XXIV, VIII [1]).

⁵³² BEAGON, Mary, *op. cit.*, p. 7.

⁵³³ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, édition scientifique et traduction de Stéphane Schmitt, *op. cit.*, p. XVI.

De fait, si l'on observe la manière dont se déploie sa pensée à propos de la nature, on s'aperçoit qu'elle est structurée autour de sa propre réalité sociale : tout ce qui est exprimé au sujet de la nature l'est par rapport à un référent implicite et immuable qui est la civilisation romaine, que, d'après Pline, les dieux semblent avoir donnée au monde « comme une seconde lumière pour l'éclairer⁵³⁴ ».

3.3.1. L'humain au centre de la nature

3.3.1.1. La nature pensée pour l'humain

L'humain, « pour qui la nature paraît avoir engendré tout le reste⁵³⁵ », se constitue donc comme le centre d'un monde dont la finalité est de le servir. Héritée de la philosophie stoïcienne mais présente très tôt dans la pensée grecque⁵³⁶, cette « conception d'une nature finalisée et anthropocentrique se trouve à la base de l'*HN* : il s'agit de rendre compte de la nature en ce qu'elle est utile⁵³⁷ » à sa vie, à ses activités, mais aussi, une fois encore, à sa rigueur morale.

Présentée comme la mère nourricière et providentielle de l'espèce humaine, la nature, chez Pline, passe du statut d'objet à celui de sujet, « d'une *physis* neutre à une Nature personnifiée, d'un monde ordonné selon des lois à un univers mystérieux et surprenant⁵³⁸ ». Par conséquent, cette mère divine, à la fois créatrice et création, procède aussi de la *natura artifex*⁵³⁹, de la nature comme maîtresse d'œuvre, à laquelle Pline prête des intentions et des

⁵³⁴ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 225 (XXVII, I [1]) : *Aeternum, quaeso, deorum sit munus istud. Adeo Romanos, uelut alteram lucem, dedisse rebus humanis uidentur.*

⁵³⁵ *Ibid.*, p. 279 (VII, I [1]) : *Principium iure tribuetur homini, cuius causa uidetur cuncta alia genuisse Natura [...].*

⁵³⁶ BEAGON, Mary, *op. cit.*, p. 27-28, voir aussi la note 26 p. 36.

⁵³⁷ NAAS, Valérie, *op. cit.*, 2001, § 30.

⁵³⁸ PEPA, p. 63.

⁵³⁹ BEAGON, Mary, *op. cit.*, p. 31-32. Voir aussi *Histoire naturelle*, XI, I (1-2), 1-3, p. 29-30.

caractéristiques telles que la bonté, la bienveillance, l'ingéniosité... C'est la terre, en particulier, qui dispense le plus de bienfaits à l'humain car elle est pour Pline son élément d'origine, elle, et non la mer, dont les flots imprévisibles ont englouti tant de vies :

Vient ensuite la terre. Seule, entre toutes les choses de la nature, elle a mérité par tous ses bienfaits qu'on lui donnât le nom sacré de mère [...]; naissants, elle nous reçoit; nés, elle nous nourrit; une fois venus à la lumière du jour, elle nous sert toujours de support [...].

L'eau descend en pluie, se congèle en grêle, se soulève en flots, se précipite en torrents [...]; mais la terre, bénigne, bonne, indulgente, et toujours au service des mortels, que n'engendre-t-elle pas malgré elle! Que n'épanche-t-elle pas spontanément! Quels parfums, quelles saveurs, quels sucres, quels objets doux au toucher, quelles couleurs! Avec quelle fidélité ne rend-elle pas ce qui lui a été confié! Que n'alimente-t-elle pas en notre faveur⁵⁴⁰!

Selon cette conception, les végétaux et les animaux sont des présents destinés à l'agrément de l'être le plus élevé du monde, l'humain. C'est pour cela que, parmi cette classe particulière d'animaux que constituent les insectes, Pline affirme que « c'est aux abeilles que revient le premier rang et que va justement [sa] principale admiration, étant les seuls de tous les insectes qui aient été créés pour l'homme⁵⁴¹ ».

La possession de la *ratio*, attribut divin, par les seuls humains, fait d'eux un petit univers dans le grand et justifie, dans la doctrine stoïcienne, cette position particulière par rapport aux autres créations. Pline, pour sa part, complète cette téléologie de la suprématie humaine par son ambition d'humanitarisme. Cette idée est bien visible, dans l'*Histoire naturelle*, grâce à l'accumulation des remarques autour du thème de la providence : elle-même dotée de la *ratio*, la nature a concocté pour l'humain un plan divin, dont la connaissance ne lui est pas toujours accessible⁵⁴².

⁵⁴⁰ PLIN L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 128-129 (II, LXIII [63]).

⁵⁴¹ *Histoire naturelle*, XI, IV (5), 11, p. 32.

⁵⁴² Pour tout ce paragraphe, voir BEAGON, Mary, *op. cit.*, p. 36-38.

En revanche, si « la nature est le plus souvent une mère [...] providentielle et finalisée, [...] elle peut aussi se faire marâtre⁵⁴³ » et faire subir à sa création maîtresse les pires maux afin de corriger ses travers. C'est ainsi que, s'interrogeant sur l'existence d'un miel vénéneux provoquant la folie, Pline conclut, à propos des intentions de la nature : « qu'a-t-elle voulu, sinon rendre l'homme plus précautionné et moins avide⁵⁴⁴ ? ». Elle est également capable de châtier terriblement ceux qui osent la profaner et pénétrer dans ses entrailles, où elle a scellé le fer, instrument de la guerre, et l'or, qui alimente la cupidité, tous deux nuisibles, tandis qu'en surface prospèrent toutes les plantes et les remèdes nécessaires⁵⁴⁵.

D'après Pline, presque tout ce que la nature apporte trouve une fonction bénéfique en lien avec la vie humaine, et même encore lorsqu'il n'y parvient pas, c'est que ce qui a été produit n'était pas du fait de sa volonté : « pour les animaux nuisibles, la faute en est au souffle de vie, et elle est obligée d'en recevoir les germes, et, mis au jour, de les supporter⁵⁴⁶ ». Ces excuses élaborées pour expliquer ces manquements apparents à la providence trouvent leur source dans une tradition de pensée stoïcienne⁵⁴⁷. Mais dans d'autres passages, c'est l'humain lui-même, ayant perverti les dons naturels pour nuire à ses semblables, qui est responsable de ses souffrances :

Quant à ce qui est des poisons, on peut croire que c'est par compassion pour nous qu'elle les a composés ; autrement, saisis par le dégoût de la vie, il faudrait ou que la faim [...] nous consumât lentement, ou que nous alliassions soit nous briser dans les précipices, [...] soit nous déchirer le corps par le tranchant du fer. Oui, par pitié pour nous elle a produit ces substances faciles à boire [...]. Avouons la vérité : c'était un remède que la terre avait enfanté pour nos maux ; nous en avons fait un poison : n'abusons-nous pas de même du fer, d'ailleurs indispensable ? Et cependant nous ne

⁵⁴³ PEPA, p. 65.

⁵⁴⁴ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 55 (XXI, XLV [13]).

⁵⁴⁵ *Ibid.*, p. 399-400 (XXXIII, I-III [1]).

⁵⁴⁶ *Ibid.*, p. 129 (II, LXIII [63]).

⁵⁴⁷ BEAGON, Mary, *op. cit.*, p. 38-39.

serions pas en droit de nous plaindre, quand même elle aurait produit les poisons pour nous nuire. La terre est le seul élément à l'égard duquel nous soyons ingrats⁵⁴⁸.

Cependant, Pline commente aussi les contradictions et les limites de cette vision providentielle de la nature sans les occulter, qu'il s'agisse des incendies destructeurs allumés dans les volcans⁵⁴⁹, ou de la violence de la mer qui emporte avec elle des continents entiers⁵⁵⁰. L'emphase sur l'espèce humaine est, dans une certaine mesure, tempérée par l'amplitude de l'angle dans lequel le naturaliste aborde son sujet et par l'intérêt accordé même aux plus petites des créations, comme les insectes, où le savoir-faire de la nature atteint son apogée, tant est grande la minutie avec laquelle elle a disposé leurs sens et les éléments de leurs corps : « Nous admirons les épaules chargées de tours des éléphants, les cous des taureaux, [...] alors que la nature n'est nulle part plus tout entière que dans les tous petits⁵⁵¹ ».

Bien plus souvent mère que marâtre, qui même alors punit l'humain pour son propre bien, la nature mérite toujours le plus grand respect, et c'est la transgression de cette règle qui fait que Pline adopte une seconde attitude en parallèle de ce finalisme providentiel et anthropocentrisme : celle de la condamnation de la domination et de l'exploitation humaine de la nature.

3.3.1.2. Refus de la domination humaine sur la nature

On constate en effet que l'admiration de Pline pour les prouesses techniques et les accomplissements humains peut s'accompagner de réprobation, lorsqu'il s'agit de modifier par l'artifice le cours naturel des éléments, en

⁵⁴⁸ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 129 (II, LXIII [63]).

⁵⁴⁹ *Ibid.*, p. 147 (II, CX [106]).

⁵⁵⁰ *Ibid.*, p. 238 (VI, I [1]).

⁵⁵¹ *Histoire naturelle*, XI, I (2), 4, p. 30 : *Sed turrigeros elephantorum miramur umeros, taurorumque colla [...] cum rerum natura nusquam magis quam in minimis tota sit.*

creusant des tunnels ou en créant des canaux de navigation⁵⁵². Au sujet des mines, par exemple, s'il ne peut s'empêcher de louer les efforts déployés pour extraire les substances aurifères, efforts « qui surpassent les travaux des géants⁵⁵³ », il n'en fustige pas moins « cette ruine de la nature [...] pour tant de périls et tant de dépenses⁵⁵⁴ ». L'intrusion humaine dans les entrailles de la terre est perçue par Pline comme une infraction aux lois naturelles : c'est une terrible impiété que de profaner ainsi cette mère sacrée, c'est même un crime qui la fait souffrir.

D'une manière générale, ces lois commandent de ne pas quitter son élément d'origine et ce qui contrevient à cette règle est considéré comme une perversion. L'espèce humaine a ainsi mis en cage les oiseaux, resserrant « dans une prison des animaux auxquels la nature avait assigné les espaces du ciel⁵⁵⁵ », mais également fabriqué des flèches, et, « pour que la mort parvînt plus rapidement à l'homme, [...] fait voler le fer⁵⁵⁶ », puis pillé les trésors de la mer pour s'en faire des parures :

Il ne suffisait pas évidemment de se gaver des produits de la mer ; il fallait encore que les femmes et [...] les hommes les portassent [...] sur tout le corps. Quel rapport entre la mer et le vêtement ? Entre les flots ondoyants et la laine ? N'est-il pas normal que nous nous dénudions pour que cet élément nous accueille⁵⁵⁷ ?

Le luxe, surtout, est l'instigateur de tant de dérives car, non content de causer la dévastation des mœurs et de la nature, il provoque encore la mort de quantité de

⁵⁵² PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 129 (II, LXIII [63]). Voir PEPA, p. 227.

⁵⁵³ *Ibid.*, p. 410 (XXXIII, XXI [4]) : *Tertia ratio opera uicerit Gigantum*.

⁵⁵⁴ *Ibid.*, p. 411 (XXXIII, XXI [4]) : *Spectant uictores ruinam naturae [...]. Tantaque ad pericula et impendia satis fuit causae, sperare quod cuperent*. Voir BEAGON, Mary, *op. cit.*, p. 41.

⁵⁵⁵ *Histoire naturelle*, X, L (72), 141, p. 76.

⁵⁵⁶ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 451 (XXXIV, XXXIX [14]).

⁵⁵⁷ *Histoire naturelle*, IX, XXXV (53), 105, p. 71.

mineurs et de pêcheurs de perles, « tant il est vrai que nous trouvons le plus vif plaisir à satisfaire notre corps aux dépens de la vie humaine⁵⁵⁸ ».

C'est pour cela qu'il importe que l'humain retrouve, dans une certaine mesure, l'humilité dictée par la nature, et s'abstienne d'outrepasser les limites qu'elle lui a fixées. Prendre conscience de la finitude de ses capacités est un passage obligé pour qui désire accéder à la connaissance, car « comment un être qui ne connaît pas sa propre mesure pourrait-il mesurer quoi que ce soit⁵⁵⁹ ? ». Pour l'humain, il y a beaucoup à apprendre de la nature : au livre VIII, ce sont les animaux, capables d'automédication, qui lui enseignent la manière de se soigner⁵⁶⁰. Pline ne se prive pas de souligner à maintes reprises la vanité de cet être, lui rappelant sa faiblesse et sa piètre condition : lui seul naît nu, sans défense et sans armes⁵⁶¹ ! « Tout cela embarrasse l'humanité imprévoyante ; et une seule chose reste certaine, c'est que rien n'est certain, et que l'homme est ce qu'il y a de plus misérable ou de plus orgueilleux⁵⁶² ».

Dans tout ce qui entoure la vie humaine, la nature agit comme un chef d'orchestre. C'est elle qui a l'initiative, qui décide de cacher ses richesses ou de se révéler, et qui autorise l'humain à accéder ou non au savoir, selon sa volonté, « comme le montrent les formules *natura docuit, natura demonstravit*⁵⁶³ ». Les découvertes faites par les Anciens, qui les ont généreusement transmises à la postérité, ne sont qu'une preuve supplémentaire de son pouvoir :

Leur libéralité à cet égard semblerait avoir dépassé la munificence même de la nature, si la connaissance des plantes était une œuvre humaine ; mais maintenant il est bien évident que c'est l'œuvre des dieux, ou du moins une inspiration divine, là

⁵⁵⁸ *Loc. cit.*

⁵⁵⁹ PLIN L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 99 (II, I [1]).

⁵⁶⁰ *Histoire naturelle*, VIII, XLI-XLII (27-28), 97-102, p. 57-59.

⁵⁶¹ PLIN L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 279 (VII, I [1]).

⁵⁶² *Ibid.*, p. 102 (II, V [7]). Voir *PEPA*, p. 226.

⁵⁶³ *PEPA*, p. 65.

même où l'homme a été l'inventeur ; et que c'est la mère commune de toutes choses qui à la fois les a engendrées et enseignées⁵⁶⁴.

En conséquence, l'humain ne doit pas chercher à tout connaître, à tout comprendre, à expliquer tous les mécanismes de la nature, ni à dépasser sa position : c'est la *furor* qui caractérise celui qui tente d'embrasser avec son esprit limité toute la grandeur du monde⁵⁶⁵.

Dans cette conception, il est crucial que la nature conserve une part de mystère : « la connaissance de la nature n'est pas toujours souhaitable, car elle désacraliserait la nature en la rendant transparente pour les hommes⁵⁶⁶ ». De plus, « rendre compte de tout phénomène naturel, ce serait assurer à l'homme une entière domination sur la nature, or l'entreprise plinienne va contre cela⁵⁶⁷ ». C'est pourquoi la curiosité, qui pour Pline, demeure positive et même vitale, ne doit pas franchir un certain seuil. Cette admiration pour la divinité naturelle, combinée à ce sentiment de l'inadéquation des capacités humaines pour la comprendre, restreint donc le progrès de la connaissance⁵⁶⁸ ; et la limitation du champ du savoir entraîne par conséquent celle de l'exhaustivité du projet encyclopédique.

Ainsi, sauvegarder le respect et la crainte qu'inspire la nature se révèle parfois plus important, car meilleur pour l'intégrité morale des lecteurs, que d'exposer au jour le fonctionnement de certains phénomènes qui remettent l'humain vaniteux dans une pieuse disposition par rapport à sa mère sacrée, même si tirer de l'ignorance et briser les superstitions est l'une des missions avouées de l'*Histoire naturelle*. Dans cette mesure, la connaissance, ou plutôt,

⁵⁶⁴ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 225 (XXVII, I [1]).

⁵⁶⁵ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 99 (II, I [1]). Pour une analyse plus précise de ce thème, voir BEAGON, Mary, *op. cit.*, p. 43-44.

⁵⁶⁶ PEPA, p. 65.

⁵⁶⁷ *Ibid.*, p. 289.

⁵⁶⁸ BEAGON, Mary, *op. cit.*, p. 58-62.

comme ici, le refus de la connaissance, trouve une fonction idéologique qui cherche à orienter les actions humaines.

En somme, la nature, telle que dépeinte dans l'*Histoire naturelle*, est systématiquement envisagée par rapport à l'humain :

[C]'est à lui que sont destinées toutes les ressources naturelles, c'est pour lui que la nature, telle une mère pleine de prévoyance, engendre aliments, remèdes, pierres et métaux. Or, à cette sollicitude, l'homme répond par l'ingratitude et la violence : sa cupidité le pousse à violer la nature pour en extraire des ressources⁵⁶⁹.

Même alors, la nature demeure toujours maîtresse, en choisissant ou non de se dévoiler. Cette inspiration divine, qui permet la découverte, constitue un sujet d'émerveillement pour Pline, mais elle n'est pas la seule : la civilisation romaine, et surtout « l'immensité majestueuse de la paix romaine, cette paix qui fait connaître [...] aux nations les plus éloignées les unes des autres [...] leurs productions et leurs végétaux⁵⁷⁰ », trouve également un admirateur en la personne de Pline.

Pline fait donc de la conquête un vecteur de paix, la condition préalable au bonheur des hommes à travers la connaissance et les échanges rendus possibles par cette situation politique. Les Romains trouvent une caution dans les dieux et un modèle dans la nature elle-même : tout se passe comme si la conception de la nature bienveillante et finalisée était reproduite dans le domaine politique à travers l'attitude des Romains envers les peuples conquis, et tout cela par la volonté divine⁵⁷¹.

Un glissement s'opère ainsi des merveilles de la divine nature aux merveilles instituées par ce peuple qui prétend avoir étendu son pouvoir à la totalité du monde connu. D'autre part, les merveilles du monde entier, même les plus éloignées, se trouvent rapportées à Rome, notamment par ce procédé récurrent qui consiste à mentionner la première fois que telle ou telle chose a été vue dans la Ville : nous lisons alors l'illustration de la puissance d'absorption de Rome, que le discours de Pline établit comme le centre du monde.

⁵⁶⁹ PEPA, p. 225.

⁵⁷⁰ PLIN L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 225 (XXVII, I [1]).

⁵⁷¹ PEPA, p. 229-230.

3.3.2. Rome au centre du monde

3.3.2.1. Le merveilleux orienté vers Rome

Nous avons précédemment mis en avant l'une des tendances de Pline dans l'écriture de ses notices au sujet des animaux, qui est de s'attacher souvent, en plus des données utilitaires et relatives au thème du merveilleux, à ce qui concerne la ville de Rome, et même, plus précisément, à rapporter à Rome ce qui demeure lointain ou étranger ; « en effet, pris entre deux intentions parfois contradictoires, l'ambition encyclopédique et le centralisme romain, Pline est souvent porté à comparer la Ville au reste du monde⁵⁷² [...] ». »

Cette tendance est particulièrement affirmée en ce qui concerne les *mirabilia*, comme le prouve le passage dédié aux merveilles du monde et de Rome, au livre XXXVI. Bien qu'il s'attache à une tradition littéraire déjà établie, qui consiste à faire voyager son lecteur à travers le monde, en vue de lui décrire les monuments les plus admirables jamais édifiés grâce aux techniques humaines, Pline « renouvelle cependant cette thématique, en l'utilisant pour établir une comparaison avec et au profit de Rome⁵⁷³ ».

Dès les titres de l'index, les « ouvrages merveilleux dans le monde » (*opera mirabilia in terris*) sont mis en parallèle avec les « merveilles de Rome, au nombre de XVIII » (*Romae operum miracula XVIII*). « Si le lecteur associe spontanément aux merveilles du monde le chiffre sept, beaucoup plus surprenante est l'annonce des dix-huit merveilles de Rome, soit presque le triple, ce qui constitue un renversement complet⁵⁷⁴ ». On constate toutefois que Pline étend sa liste des merveilles du monde sans s'attacher systématiquement à un monument précis, et mêle ensemble plusieurs ouvrages d'une même catégorie (pyramides, labyrinthes) dans un pluriel les confondant, auxquels s'ajoutent encore divers phénomènes paradoxographiques.

⁵⁷² *Ibid.*, p. 332.

⁵⁷³ *Ibid.*, p. 327.

⁵⁷⁴ *Ibid.*, p. 339.

Tous ces procédés, loin d'étoffer le groupe des merveilles du monde, semblent introduire une confusion dans sa définition et affaiblir son unité. Pline ôte à chaque merveille ce qui fait sa spécificité en la mettant sur le même plan que d'autres édifices du même type et en la traitant comme un monument admirable parmi d'autres. Par sa récurrence, ce jeu sur la singularité et le pluriel globalisant contribue à brouiller la définition et l'unité des merveilles du monde pour mieux leur opposer les merveilles de Rome⁵⁷⁵.

À ce titre, la transition que fait Pline entre les deux groupes de merveilles est sans équivoque : « il convient enfin de passer aux merveilles de notre ville [...], et de montrer que là encore l'univers est vaincu⁵⁷⁶ ».

La translation des merveilles du monde vers Rome dans le discours plinien se fait plus concrète encore grâce aux exemples des différents obélisques transportés dans la Ville, et notamment celui qu'Auguste plaça dans le Champ de Mars pour servir de stylet à un immense cadran solaire. Si Pline traite assez conséquemment des anecdotes relatives aux rois d'Égypte ayant fait édifier les obélisques et des prouesses techniques nécessaires à leur construction, en abordant la question de leur transport, il oriente habilement son exposé vers les réalités italiennes. « Par ce déplacement réel de l'obélisque égyptien à Rome, Pline déplace aussi le merveilleux pour lui donner une nouvelle place et l'ancrer au cœur de l'*Vrbs*⁵⁷⁷. »

Capable d'absorber en son sein les créations d'autres civilisations pour se les approprier, Rome n'est pourtant pas en reste lorsqu'il s'agit de bâtir ses propres merveilles : les vaisseaux conçus pour déplacer ces géants de pierre sont eux-mêmes des œuvres du génie humain, suscitant l'admiration et consacrés comme des monuments⁵⁷⁸.

⁵⁷⁵ *Loc. cit.*

⁵⁷⁶ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 516 (XXXVI, XXIV [15]) : *Verum et ad urbis nostrae miracula transire conveniat, [...] et sic terrarum orbem uictum ostendere [...]*.

⁵⁷⁷ PEPA, p. 342.

⁵⁷⁸ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 511 (XXXVI, XIV [9]).

Qu'il s'agisse de récupération ou de création, Rome n'a rien à envier au monde pour ses merveilles. Le déplacement de l'obélisque à Rome est emblématique du traitement des merveilles dans l'*HN* : il symbolise l'appropriation de la thématique des merveilles par Rome, à la fois par le déplacement de monuments et par la constitution de merveilles à Rome même⁵⁷⁹.

Cet aspect justifie alors l'emploi de l'expression *mundus alius in uno loco*, « un autre monde tout entier réuni en un seul lieu⁵⁸⁰ », une expression qui illustre de manière concise à la fois la préséance de Rome sur le reste du monde et sa faculté à centraliser en un même endroit tant de cultures diverses.

Cependant, les merveilles produites par cette ville sont d'un autre ordre que celles qui y sont simplement acheminées. En effet, contrairement aux merveilles du reste du monde, les réalisations romaines « représentent ce que Pline considère comme le plus admirable, à savoir ce qui est utile à la communauté⁵⁸¹ ». Si l'établissement des pyramides constitue un tour de force architectural digne d'être loué, leurs fonctions laissent Pline perplexe, au point d'affirmer que « les rois n'eurent, pour les construire, d'autre motif que de ne pas donner l'argent à des successeurs ou à des rivaux complotant, ou de ne pas laisser le peuple dans l'inaction⁵⁸² ». De même, si ce sont les Égyptiens qui bâtirent l'obélisque du Champ de Mars, ce sont bien les Romains qui en firent un cadran solaire : cet exemple « illustre justement l'apport romain à une merveille du monde, à savoir la fonction, l'utilité⁵⁸³ ».

La perspective plinienne sur les merveilles est claire : il s'agit de comparer les merveilles de Rome à celles du monde selon le critère de l'utilité et de la fonction. À cet égard, la plus admirable des merveilles est un aqueduc qui, de plus, a été restauré par Vespasien puis par Titus [...] : à l'utilité ces réalisations allient la beauté [...]. Ainsi les merveilles de Rome l'emportent doublement sur celles du monde : elles

⁵⁷⁹ PEPA, p. 343.

⁵⁸⁰ PLINIE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 516 (XXXVI, XXIV [15]).

⁵⁸¹ PEPA, p. 387.

⁵⁸² PLINIE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 512 (XXXVI, XVII [12]).

⁵⁸³ PEPA, p. 389.

répondent à un critère plus important, l'utilité, sans pour autant négliger la splendeur⁵⁸⁴.

Rome, au cœur de l'Empire, a le statut d'une conquérante qui a étendu son emprise aux confins du monde habité. C'est cette prépondérance « que Pline met en parallèle dans le texte avec le rapport de sujétion politique imposé pendant la conquête : ainsi, la domination culturelle est présentée comme le pendant et la conséquence de l'impérialisme⁵⁸⁵. » La Ville, dont la quantité de merveilles est supérieure à celle du reste du monde et où se concentrent les réalisations les plus admirables par l'esthétique et l'utilité, sort gagnante de la comparaison que Pline met en place dans ce passage, « dont la finalité apparaît clairement comme une démonstration en faveur de Rome, citée en dernier, comme point de référence et d'aboutissement⁵⁸⁶ ».

Le rapport de Rome au monde présente alors des similitudes avec celui de l'humain à la nature : véritable univers miniature dans le grand, c'est l'œuvre la plus achevée de toutes, malgré ses corruptions – luxe insolent de Rome et passions débordantes de l'humain – autour de laquelle gravite le reste, placé sous son autorité ; « l'étude de la part réservée à Rome et au monde dans la composition du texte sur les merveilles montre que Pline inverse le rapport entre les deux termes : c'est Rome qui devient le centre, la référence⁵⁸⁷. »

3.3.2.2. Étude de la notice du phénix

En parallèle de ce tour du monde emblématique organisé dans le livre XXXVI, un autre passage illustre avec pertinence cette idée de la centralisation des merveilles à Rome : il s'agit de la notice dédiée au phénix, au

⁵⁸⁴ *Ibid.*, p. 388.

⁵⁸⁵ *Ibid.*, p. 341.

⁵⁸⁶ *Ibid.*, p. 342.

⁵⁸⁷ *Ibid.*, p. 347.

début du livre X. Ce court texte présente d'autant plus d'intérêt qu'il met en application d'autres aspects de l'*Histoire naturelle* que nous avons mentionnés précédemment, notamment la question des sources, la composition des notices et la dichotomie merveilleux/fabuleux.

Si l'on observe tout d'abord la situation de ce passage, on s'aperçoit qu'il se place, d'une part, en tête du livre, dans une position d'exergue comparable à celles des autres animaux remarquables, les plus grands et les plus impressionnants de chaque livre de notre corpus. D'autre part, on remarque que le phénix intervient entre l'autruche, oiseau exotique africain, et l'aigle, bien connu des peuples italiens et symbole romain par excellence, qui fournira à Pline de la matière pour développer nombre d'anecdotes ayant eu lieu à Rome. Une translation s'opère subtilement sur le plan géographique : « d'Afrique ou d'Éthiopie⁵⁸⁸ », on passe à « l'Éthiopie et l'Inde⁵⁸⁹ » puis à l'Arabie, d'où le phénix s'envole pour la Panchaïe, pour finalement terminer sa course en étant « apporté à Rome⁵⁹⁰ ». À l'image du trajet accompli par le phénix pour transporter le corps de son aïeul, l'itinéraire de la merveille se déroule sous les yeux du lecteur, guidé par les mots de Pline, et s'achève bien évidemment dans les contrées romaines.

Le caractère unique de l'oiseau renforce la portée de cette captation de la merveille, à laquelle répond la mention du « premier parmi les Romains qui ait parlé du phénix et montré le plus d'exactitude⁵⁹¹ ». Cette remarque fait suite à une description physique de l'animal correspondant à celle d'Hérodote (introduite par l'incise « dit-on⁵⁹² »), bien que cet auteur ne soit pas cité directement dans ce passage, ni ne figure dans la liste préliminaire des sources du livre X. Au contraire, Pline ne fait référence pour ce texte qu'à des sources

⁵⁸⁸ *Histoire naturelle*, X, I (1), 1, p. 28.

⁵⁸⁹ *Ibid.*, II (2), 3, p. 28.

⁵⁹⁰ *Ibid.*, II (2), 5, p. 29.

⁵⁹¹ *Ibid.*, II (2), 4, p. 29 : *Primus atque diligentissime togatorum de eo prodidit [...]*.

⁵⁹² *Ibid.*, II (2), 3, p. 29 : *narratur*.

bien latines. Il invoque ainsi l'autorité de « Manilius, ce sénateur célèbre par son grand savoir qu'il ne tenait d'aucun maître⁵⁹³ », puis de Cornélius Valérianus et enfin celle des Actes. Grâce à l'apposition laudative qui suit le nom de Manilius, il apparaît clairement que Pline souhaite faire reposer la responsabilité de l'information sur ses prédécesseurs, derrière lesquels il s'abrite pour traiter le sujet délicat de cet oiseau « dont l'existence est peut-être fabuleuse⁵⁹⁴ ».

La composition de cette notice dédiée au phénix relève elle aussi de procédés que nous avons eu l'occasion de rencontrer au cours de notre analyse. Les caractéristiques du plumage de l'animal, son alimentation, sa durée de vie, bien que relevant davantage de la fable que de la zoologie, intéressent le naturaliste, avant de laisser plus de place à l'anecdote centrale du passage, dans laquelle est représentée la *pietas* du phénix qui rend « à son prédécesseur les devoirs funèbres⁵⁹⁵ ». Après les notations d'ordre cosmique sur la durée de vie de l'oiseau et la Grande Année, ce sont ensuite la ville de Rome, ses consulats et son histoire contemporaine qui occupent l'attention de Pline.

Pourtant, cet oiseau à la fois indescriptible, fameux et fabuleux fait intervenir les thèmes, que nous avons déjà soulignés, du *mirabile* et du *fabulosum*, et les allie d'une manière particulière. En effet, si le phénix apporté à Rome pendant la censure de Claude était, d'après Pline, indubitablement faux, l'existence de l'espèce en elle-même n'est pas catégoriquement reléguée dans le domaine du mensonge, même si, lors de notre classement, nous l'avons reportée dans la catégorie des animaux fabuleux par souci de lisibilité. Dans ce cas précis, il semble que Pline refuse de trancher entre *mirabile* et *fabulosum* pour laisser le soin à ses sources, citées au style direct, d'endosser la charge de ces données à la véracité incertaine. La réalité du phénix faisait-elle l'objet de débats à l'époque impériale, comme les centaures du temps de Galien ? C'est ce

⁵⁹³ *Ibid.*, II (2), 4, p. 29 : *Manilius, senator ille maximis nobilis doctrinis doctore nullo [...]*.

⁵⁹⁴ *Ibid.*, II (2), 3, p. 29 : *haud scio an fabulose*.

⁵⁹⁵ *Ibid.*, II (2), 4, p. 29 : *principioque iusta funera priori reddere*.

que laisse comprendre cette exhibition attestée par les Actes : au cœur de cette civilisation du spectacle qu'est la Rome du I^{er} siècle, l'authenticité de la merveille est confrontée à la surenchère du merveilleux et à la volonté affirmée d'impressionner le public par tous les moyens possibles.

3.3.3. Perspective impérialiste

Pline, déversant à travers l'*Histoire naturelle* « sa conception, très traditionaliste, de l'*orbis Romanus* comme centre du monde, du *populus gentium uictor* [...] comme guide donné par les dieux à l'humanité⁵⁹⁶ », alimente donc une perspective de légitimation de la domination romaine sur le monde. On assiste en effet à une transposition du domaine des *mirabilia*, utilisés par Pline comme un miroir de l'impérialisme, vers le domaine de la conquête militaire, où les merveilles rapportées à Rome se font trophées :

Ces « justes » merveilles illustrent la puissance de Rome, et leur propre victoire sur celles du reste du monde donne à la conquête une forme de légitimité [...] : si Rome surpasse à bon droit le reste du monde par ses merveilles, c'est que sa domination politique elle aussi est juste. [...] De fait, [...] pour Pline, la conquête est justifiée car elle a donné la paix au monde et lui a ainsi offert les conditions de son développement et de sa prospérité⁵⁹⁷.

C'est là tout le sens de la remarque de Pline au seuil du livre XIV, où l'on retrouve le leitmotiv de l'éloge de la *pax romana*⁵⁹⁸, cette « paix fortunée⁵⁹⁹ » permettant la circulation des connaissances. Dans cette optique, ce bienfait est évidemment l'œuvre de « la grandeur majestueuse de l'empire romain⁶⁰⁰ », qui a facilité les échanges et permis à la civilisation humaine de progresser.

⁵⁹⁶ JAL, Paul, « Pline et l'historiographie latine », dans Jackie Pigeaud et José Oroz Reta, *Pline l'Ancien, témoin de son temps. Conventus Pliniani Internationalis*, Salamanca et Nantes, Universidad Pontificia de Salamanca, 1987, p. 491 [p. 487-502].

⁵⁹⁷ PEPA, p. 376.

⁵⁹⁸ JAL, Paul, *op. cit.*, p. 494.

⁵⁹⁹ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 520 (XIV, I [1]) : *festae pacis*.

⁶⁰⁰ *Loc. cit.* : *maiestate romani imperii*.

3.3.3.1. Les animaux face au pouvoir : jeux du cirque et triomphes

En ce qui concerne les animaux, le pouvoir impérial impose également son autorité : la zoologie de Pline ne se pense qu'à l'intérieur de ce cadre romano-centré, où la découverte de nouvelles espèces se fait parfois lors de parades triomphales ou bien donne lieu à des affrontements dans l'arène.

[L]e fondement et la cohérence de la pensée plinienne résident dans la conception de la nature comme spectacle ; le « spectacle de la nature » lui-même se ramène à une réalité romaine, l'exhibition des animaux lors des Jeux du cirque et dans les processions triomphales. Pline considère la nature comme un cirque et le cirque comme un microcosme de la nature. Le lien entre le cirque et la nature est assuré par le pouvoir, qui organise des divertissements reproduisant les lois de la nature⁶⁰¹ [...].

Pline ne se borne pas à évoquer, par exemple, le nombre d'éléphants massacrés lors de tels Jeux du cirque, les méthodes les plus étonnantes qui en sont venues à bout ou les combats les plus spectaculaires que ces éléphants aient pu livrer à des gladiateurs. Dans sa conception, c'est la nature elle-même qui est à l'origine de ces batailles, ayant distribué les sympathies et les antipathies aux différentes espèces de telle sorte qu'éclatent de nombreux combats divertissants. C'est ainsi qu'après avoir relaté la lutte à mort entre l'éléphant et le dragon, il conclut : « Quelle raison apporter d'une telle inimité, sinon que la nature se compose pour elle-même le spectacle de ces duels⁶⁰² ? ».

De même, la technique de chasse de l'araignée, jetant sa toile sur ses proies telle un rétiaire, est un « spectacle digne de l'amphithéâtre⁶⁰³ » ; le crocodile, quant à lui, « est un fléau trop grand pour que la nature se contentât de lui opposer un seul ennemi⁶⁰⁴ », car, en bonne organisatrice, elle sait aussi équilibrer les forces en tension afin que le conflit se prolonge. Mais le seul

⁶⁰¹ PEPA, p. 469.

⁶⁰² *Histoire naturelle*, VIII, XII (12), 34, p. 35 : *Quam quis aliam tantae discordiae causam attulerit nisi naturam spectaculum sibi paria componentem ?*

⁶⁰³ *Histoire naturelle*, XI, XXVIII (24), 84, p. 54 : *amphitheatrali spectaculo*.

⁶⁰⁴ *Histoire naturelle*, VIII, XXXVIII (25), 91, p. 55.

véritable adversaire de la nature n'est autre que la nature elle-même⁶⁰⁵, et par conséquent, aucun vainqueur n'est possible. Ces luttes et les récits qu'en tire le naturaliste n'auraient donc pas d'autre visée que de présenter un divertissement guerrier et spectaculaire. C'est avec force détails que Pline peint les scènes de chasse et les affrontements entre animaux, le dragon se jetant du haut d'un arbre et vidant de son sang l'éléphant⁶⁰⁶, les dauphins rabattant les mulets dans les filets des pêcheurs pour les dévorer⁶⁰⁷, l'aigle trompant les oiseaux aquatiques par son ombre⁶⁰⁸ ou secouant de la poussière dans les yeux du cerf pour le précipiter du haut de la falaise⁶⁰⁹.

C'est pourquoi « le caractère “ spectaculaire ” de l'*HN* et l'influence du modèle triomphal restent tout à fait pertinents pour définir la zoologie plinienne⁶¹⁰ ». S'il est possible d'adopter une lecture « pessimiste » de ces éléments, en considérant que Pline cherche à mettre l'accent sur la cruauté de la nature, ainsi que sur la dégradation et la théâtralisation du pouvoir, on peut également souligner le fait que spectacle et triomphe participent à la célébration de la puissance impériale⁶¹¹.

3.3.3.2. Éloge de la puissance de l'Empire

Cette célébration patriotique n'est-elle pas, en un sens, l'un des objectifs de l'*Histoire naturelle* ? Une lecture plus approfondie semble indiquer tout un réseau d'éléments destinés à justifier et légitimer le pouvoir en place. Les vues pliniennes sur la divinité, la morale, la politique, et même la culture se trouvent

⁶⁰⁵ *Ibid.*, XXXIII, (21) 79, p. 51 : *et naturae pugna conficitur* (« ainsi se termine le combat de la nature avec elle-même »).

⁶⁰⁶ *Ibid.*, XII (12), 33-34, p. 34-34.

⁶⁰⁷ *Histoire naturelle*, IX, VIII (9), 31-32, p. 47-48.

⁶⁰⁸ *Histoire naturelle*, X, III (3), 9, p. 31.

⁶⁰⁹ *Ibid.*, IV (5), 17, p. 34.

⁶¹⁰ *PEPA*, p. 470.

⁶¹¹ *Loc. cit.*

en effet intrinsèquement liées à son statut de fonctionnaire impérial : de fait, son œuvre « est dédiée à Titus et tout se passe comme si Pline remettait son livre au futur empereur avec toute la fierté de celui qui a effectué les comptes de son maître et lui présente un bilan exhaustif et ordonné de ses domaines⁶¹² ».

Au livre II, la mention explicite du nom de Vespasien lors du passage consacré à définir la divinité ne laisse pas de doute possible :

L'homme devient un dieu pour l'homme en le secourant ; ce chemin est celui de la gloire éternelle. C'est dans cette voie qu'ont marché les héros de Rome ; c'est dans cette voie que d'un pas divin marche maintenant avec ses fils le plus grand souverain de tous les âges, Vespasien, dont les mains soutiennent l'empire affaîssé⁶¹³.

Les conceptions religieuses de Pline, influencées par le stoïcisme, font intervenir une Nature divine et personnifiée mais rejettent les traits anthropomorphiques prêtés aux dieux du panthéon traditionnel. « Dieu » est ainsi contenu dans l'humain et dans l'action humaine :

[E]t c'est naturellement le Prince, premier serviteur de l'État et de ses peuples, qui se trouve ainsi désigné. À une multitude de divinités imaginaires et de cultes complexes et ineptes, Pline oppose donc à la fois la religion naturelle et la religion impériale, la bienveillance du souverain à l'égard de l'Empire correspondant ainsi à la prodigalité de la nature envers l'ensemble des hommes⁶¹⁴.

L'assimilation entre la nature et le pouvoir impérial est poussée plus loin encore grâce à l'analogie qui s'établit entre le rapport humain/nature et le rapport peuple/souverain. L'empereur étant le représentant du divin, il est aussi, par conséquent, celui de la nature : c'est donc faire justice aux lois naturelles que de soutenir son pouvoir, qui n'est que la manifestation de la volonté naturelle.

En effet, la nature offrant un modèle universel, son ordonnancement sert aussi d'exemple aux relations entre les hommes. Une hiérarchie s'établit entre la nature, maîtresse universelle et assimilée au divin, l'empereur, son premier représentant, et

⁶¹² *Ibid.*, p. 33.

⁶¹³ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 101 (II, V [7]) : *Deus est mortali iuuare mortalem, et haec ad aeternam gloriam uia. Hac proceres iere Romani : hac nunc caelesti passu cum liberis suis uadit maximus omni aeui rector Vespasianus Augustus fessis rebus subueniens.*

⁶¹⁴ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, édition scientifique et traduction de Stéphane Schmitt, *op. cit.*, p. XXV.

les hommes. Dans l'absolu, la relation des individus au souverain doit reproduire celle de l'homme à la nature ; ainsi se dégage de l'encyclopédie le portrait de l'empereur idéal⁶¹⁵.

Cet empereur idéal est aussi celui qui est capable de restaurer les valeurs traditionnelles du *mos maiorum*, les plus proches de celles dictées par la nature, tombées en désuétude au cours des crises successives du savoir. Si l'opposition entre vertu des Anciens et décadence des contemporains constitue un *topos* littéraire assez largement répandu, l'originalité de Pline réside en ce qu'il actualise ce lieu commun pour faire « de l'époque présente un retour aux valeurs des Anciens. Il rattache ainsi les Flaviens à [cette] tradition [...], par-delà les périodes troublées où se superposent, dans une certaine confusion, la République finissante et les règnes des "mauvais" empereurs⁶¹⁶ ».

En bon citoyen romain, Pline remplit donc consciencieusement son devoir envers la dynastie des Flaviens ; « l'encyclopédie plinienne, même si elle se prétend seulement l'image de la nature, se trouve en fait traversée par de multiples lignes directrices qui dépendent à la fois du contexte politique et moral et des choix de l'auteur⁶¹⁷ », que ce soit par exemple au sujet des animaux, dans la présentation des merveilles, dans le choix des sources citées ou dans l'ordre selon lequel certains thèmes sont traités... L'expression de « catalogue de l'Empire⁶¹⁸ » est alors bien adaptée pour décrire ce pendant de l'œuvre qui tend à inventorier, avec beaucoup d'accumulations, ce qui touche de près ou de loin à la civilisation romaine.

Communément qualifié pour l'*HN* de naturaliste ou d'encyclopédiste, Pline reste, même dans cette œuvre, un fonctionnaire impérial : tout se passe comme si, dans l'exercice de ses fonctions à travers l'Empire, il recensait tout ce qui existe dans le monde dominé par Rome, afin de montrer la puissance de l'*Vrbs* grâce aux

⁶¹⁵ *PEPA*, p. 93.

⁶¹⁶ *Ibid.*, p. 386.

⁶¹⁷ *Ibid.*, p. 91.

⁶¹⁸ *Ibid.*, p. 424-432.

ressources de l'Empire, mais aussi la supériorité de l'Italie par la qualité et la quantité⁶¹⁹.

C'est pourtant ce régime impérial, célébré par Pline, qui a vu se dégrader et dépérir l'intérêt porté à la connaissance et aux nouvelles découvertes – une conséquence mise en évidence notamment au livre II lors de l'exposé sur les vents⁶²⁰, et au livre XIV à propos des noms d'arbres oubliés⁶²¹. La paix apportée par la conquête ne provoque plus l'émulation des savants, le confort du luxe ne stimule plus l'ingéniosité et seul le culte de l'argent triomphe. Les savoirs ne sont alors plus transmis et se perdent dans l'oubli des siècles :

Cette situation pose un problème à Pline : fonctionnaire impérial et partisan des Flaviens, il lui faut justifier le régime qui a assisté et sans doute contribué à la « perte de la mémoire ». La solution plinienne réside dans le parti-pris politique et moral : la distinction entre les « bons » et les « mauvais » empereurs permet de soutenir le régime impérial sous les Flaviens tout en attribuant ses aspects négatifs aux mauvais empereurs⁶²².

Mais alors que la puissance romaine a fait progresser la civilisation, la décadence morale persiste, comme le souligne Pline en mettant en avant ce paradoxe : malgré l'accès possible, permis par la conquête, à de nouvelles connaissances venues du monde entier, le désir des richesses matérielles triomphe de celui des richesses intellectuelles.

Cette ambivalence dans l'éloge de l'Empire n'empêche pas Pline de retourner à une forme de *laus Italiae* lorsqu'arrive la conclusion de son œuvre. Il est significatif que les dernières pages du livre XXXVII soient consacrées à un classement orienté des meilleures régions du monde, où l'Italie, bien entendu,

⁶¹⁹ *Ibid.*, p. 423.

⁶²⁰ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 120-121 (II, XLV [46]).

⁶²¹ *Ibid.*, p. 520-521 (XIV, I [1]).

⁶²² *PEPA*, p. 406.

occupe le premier rang⁶²³. En effet, « [i]l est très révélateur de lire en parallèle l'introduction et la conclusion de l'*HN* : la déclaration de principe, de décrire tout ce qui existe dans la nature, semble s'être transformée au fil de l'œuvre en panégyrique de Rome pour ses avantages et sa suprématie⁶²⁴. »

L'encyclopédiste met en avant de nombreux thèmes de propagande impérialiste, comme la mission civilisatrice de l'Empire qui lui aurait été confiée par les dieux :

Pline reprend ici un *topos* de l'idéologie augustéenne qui considère l'Empire comme un accomplissement, « celui d'une volonté divine ou providentielle qui avait assigné à Rome le destin de conquérir, de dominer, mais aussi d'organiser le monde entier », comme le rappelle Cl. Nicolet⁶²⁵.

C'est ainsi que dans cette logique, la domination romaine sur le reste du monde relèverait d'un accord implicite de réciprocité : pour avoir instauré la stabilité de la paix, facilité le commerce et les échanges de savoirs, Rome mériterait donc de s'approprier les ressources et les merveilles des autres contrées du monde. À ce titre, l'*Histoire naturelle* « peut se lire comme un véritable inventaire de l'Empire : tout est relevé et catalogué, tout est envisagé du point de vue de Rome, tout subit l'appropriation, au sens propre et figuré, par Rome⁶²⁶ » ; de fait, la description comme prise de possession⁶²⁷ semble être l'un des tenants et aboutissants de l'entreprise plinienne, dans cette tentative livresque pour reconstituer la nature.

Le véritable sujet de ces trente-sept livres est-il alors la nature, ou plutôt « la nature non pas telle qu'elle existe, mais telle que la voit Rome qui se l'est appropriée⁶²⁸ » ? De même, à qui s'adresse l'exclamation finale qui termine tout à fait cette œuvre monumentale ? « Salut, ô Nature, mère de toutes choses ! Et

⁶²³ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 569 (XXXVII, LXXVII [13]).

⁶²⁴ *PEPA*, p. 430.

⁶²⁵ *Ibid.*, p. 425.

⁶²⁶ *Ibid.*, p. 422.

⁶²⁷ *Ibid.*, p. 425.

⁶²⁸ *Ibid.*, p. 426.

daigne m'être favorable, à moi qui, seul entre tous les Romains, t'ai complètement célébrée⁶²⁹ ! » Ce cri est-il à rapprocher du salut initial donné à l'empereur, le premier des Romains, lui qui, tel un second soleil donné au monde, soutient de ses mains l'Empire affaissé, en restaurant les mœurs saines des Anciens, comme l'exige la divinité naturelle dont il est le représentant ?

Tout ce questionnement contribue à nourrir la portée politique de l'œuvre plinienne, qu'elle se manifeste explicitement à travers les interventions du discours partisan, ou bien qu'elle repose simplement en toile de fond à propos d'autres sujets comme les merveilles ou les animaux. De fait, dans le proverbe comme dans l'*Histoire naturelle*, tous les chemins semblent mener à Rome. La créature la plus exotique et la plus lointaine s'y verra acheminée, exaltant par sa rareté la puissance d'un empire capable de rejouer les combats de la nature dans ses cirques, capable même de se procurer et de monter à son peuple le seul spécimen de phénix au monde, fût-il faux. L'*Vrbs* capte les merveilles du monde pour les faire siennes, mais en établissant et imposant ses critères : ainsi, seront supérieures aux autres, et d'autant plus louables, celles qui allient esthétique et utilité.

Plus encore, chez Pline, la position de Rome par rapport aux autres contrées reflète celle de l'espèce humaine par rapport aux autres créatures : un centre autour duquel tout paraît graviter, placé à cet endroit selon le plan divin de la Nature, dont la prévoyance légitime cette situation privilégiée. Ni Rome ni l'humain ne sont pourtant exempts de travers, mais le retour aux mœurs naturelles du mode de vie des Anciens, assuré par le pouvoir des Flaviens, constitue un espoir d'amélioration future. Déplorant la crise du savoir que traverse son époque, Pline impose cependant une limite aux bénéfices de la

⁶²⁹ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860, p. 570 (XXXVII, LXXVII [13]) : *Salve, parens rerum omium, Natura ; teque nobis Quiritium solis celebratam esse numeris omnibus tuis, faue.*

connaissance : il n'est pas bon de divulguer comment tromper autrui par de fausses recettes, bien évidemment, mais il ne convient pas non plus de révéler certains mécanismes de la Nature, dont le secret permet de conserver intacte l'admiration respectueuse de l'humain à l'égard de cette mère divine.

L'éloge de la grandeur de la nature est en effet l'une des motivations de Pline pour mentionner tant de *mirabilia* à travers ses livres ; souhaitant édifier son lecteur mais aussi lui procurer de l'agrément, entre autres, le naturaliste répond à ces objectifs grâce au thème des merveilles. Quant aux animaux fabuleux, une modulation de ce thème, ce sont les principes encyclopédiques de respect de la tradition et d'exhaustivité qui entraînent paradoxalement Pline à les ajouter à ses listes. De même, le mythe, situé pour les historiens antiques hors du domaine du vrai et du faux, est un passage obligé pour cet auteur qui aspire à réunir les écrits légués par le passé, tout en incorporant aussi ces mythes à sa propre logique de pensée.

CONCLUSION

Au cours de notre étude, nous avons ainsi eu l'occasion de parcourir l'*Histoire naturelle* et d'analyser soigneusement les livres VIII à XI, avec l'objectif de répondre à notre interrogation initiale concernant la présence, au sein de la zoologie plinienne, d'animaux explicitement dénoncés par l'auteur comme « fabuleux ».

Une première partie nous a permis d'aborder cette œuvre monumentale, d'une part, par le biais de son appartenance à un ou plusieurs genres littéraires ; et d'autre part, grâce à l'analyse des manifestations d'un registre récurrent que nous avons qualifié de « merveilleux ». Les questions soulevées par la définition de l'encyclopédie antique, par les caractéristiques communes entre plusieurs ouvrages pouvant être rattachés à ce genre, ainsi que par la référence initiale de Pline à l'ἑγκύκλιος παιδεία dans sa préface, ont fait que nous avons souligné l'aspect innovant de cette œuvre, visible par la conjonction de l'exhaustivité hellénistique dans sa matière et du pragmatisme latin dans le choix des informations. En parallèle, la filiation de certains passages avec une autre tradition littéraire, la paradoxographie, nous a fait prendre conscience de la malléabilité de la forme que prend l'œuvre de Pline, au service de son projet encyclopédique : à partir de traditions littéraires existantes, elle s'adapte à ce qu'il envisage de créer.

Le merveilleux, dont nous avons établi la définition, imprègne bel et bien la langue de Pline ; de fait, à travers les références aux sources comme autant d'indices de distance ou de marques d'autorité, il est possible de cerner une part de l'attitude de l'auteur quant aux *mirabilia* qu'il rapporte. Lorsque cette notion entre en interférence avec celle de *ratio*, de la raison, on assiste au déploiement d'une certaine « logique merveilleuse » dans la pensée de Pline. En effet, il arrive que ces deux notions composent ensemble sa manière d'appréhender la nature, non plus seulement comme deux visions du monde antithétiques et

séparées, mais aussi comme constituants d'une même matière. De plus, nous avons observé que cette logique s'appliquait particulièrement bien aux notices qui émaillent les livres de notre corpus.

Les concepts d'animal et d'animal fabuleux, auxquels nous avons dédié notre deuxième partie, ont nécessité une brève remise en contexte historique. Les différentes conceptions dont l'animal pouvait être l'objet à Rome, entre réification, anthropomorphisation et fonction religieuse, ont mis en évidence un paradoxe assez étonnant au sujet de la civilisation latine du I^{er} siècle : les riches liens affectifs n'excluent pas le goût pour les spectacles de massacre, et l'utilisation de l'animal comme un outil n'empêche pas non plus la proximité émotionnelle et l'empathie. Pline, quant à lui, sélectionne les informations sur les animaux qu'il entend traiter selon certains critères que nous avons fait apparaître : les espèces les plus remarquables et les plus utiles aux activités humaines sont donc celles qui vont en priorité retenir son attention. Se positionnant comme un héritier de la tradition savante aristotélicienne, mais désireux d'adapter son discours à ses contemporains, il offre également un large éventail d'anecdotes relatives à la Ville et de récits moralement édifiants pour ses lecteurs.

Dans sa quête de l'information vraie, et donc précieuse à son entreprise de conservation de la connaissance, il n'exclut pourtant pas les animaux dont l'existence n'est rapportée que par des on-dit, par des rumeurs et des sources peu fiables, ni même ceux qu'il reconnaît comme fabulés. C'est pourquoi nous avons procédé à un classement de ces animaux, regroupant en catégories distinctes les animaux réels auxquels se rapportent des faits merveilleux, ceux dont l'identification est incertaine, ceux considérés comme fabuleux, mais aussi les créatures des livres VIII à XI issues d'une vision déformée d'animaux existants, ainsi que celles ayant trait à la mythologie gréco-latine traditionnelle.

« Pline l'Ancien a-t-il cru à ses mythes » ? C'est ce que nous avons cherché à comprendre au début de notre troisième partie concernant la présence et la signification de ces animaux fabuleux. En proposant des interprétations possibles sur les motivations de Pline à mentionner de tels spécimens dans son texte, nous avons déterminé les contours de sa conception de la nature. Divinité toute-puissante, tantôt mère ou marâtre de l'humain, ses extraordinaires capacités de création et sa profusion justifient, aux yeux du naturaliste, les merveilles les plus incroyables. Célébrer la nature mais aussi aérer l'esprit de son lecteur semblent être deux des raisons qui le poussent à intégrer autant d'informations de ce type à sa matière encyclopédique. De même, ses principes de respect envers l'autorité de la tradition le précédant et son ambition d'exhaustivité expliquent pourquoi nous faisons connaissance, dans ses livres, avec des créatures auxquelles lui-même n'accorde pas ou peu de crédit.

Cependant, l'*Histoire naturelle* étant aussi subordonnée à une finalité morale, tous ces éléments doivent être pris en compte dans l'analyse de ce que nous appelons le « projet politique » de Pline. Sans être lui-même un philosophe, mais faisant la part belle aux idées philosophiques de son temps – en particulier celles de l'école stoïcienne – Pline conçoit l'humain au centre de la nature. Ultime création, il est à lui seul un petit univers dans le grand : ce qui se trouve dans le monde a donc été généreusement placé pour favoriser son épanouissement, même ce qui, à première vue, pourrait lui sembler nuisible. L'humain doit pourtant réfréner ses violentes passions et traiter avec le plus grand respect la Nature bienveillante car il n'est pas souhaitable qu'il s'en rende totalement maître. Chez Pline, le rappel de la finitude de ses capacités est un *memento* ayant pour but de le ramener vers un comportement humble, en accord avec les principes moraux du *mos maiorum*, les plus proches de ceux dictés par la nature elle-même.

Au fur et à mesure de notre étude, nous avons pu constater comment, par le thème des merveilles, une transition pouvait s'opérer de l'éloge de la nature vers l'éloge de Rome. Le caractère souverain de la Ville sur le reste du monde est bel et bien présent tout au long de l'œuvre plinienne. Une fois mise en lumière, cette vision romano-centrée avec laquelle Pline reconstitue la nature devient inséparable de toute analyse sur l'*Histoire naturelle*.

Ces trente-sept livres de notes et de compilation, destinés à accumuler toute la connaissance disponible à une époque donnée, nous semblent alors, selon l'expression donnée par Pline lui-même, un autre monde rassemblé en un endroit. Microcosme de l'Empire, certes, mais aussi miroir d'une nature bigarrée, foisonnante, regorgeant de merveilles et justifiant parfois l'existence des espèces les plus étranges, l'œuvre plinienne – et particulièrement les livres VIII à XI composant notre corpus – institue le mouvement d'une seconde nature, une nature cette fois recréée par la littérature. Contrairement à Columelle, pour qui les récits mythiques et fabuleux, n'ayant pas d'autre intérêt que littéraire, devraient être réservés aux poètes et aux auteurs disposant de suffisamment d'*otium* pour traiter de tels sujets⁶³⁰, Pline ne se refuse pas à mêler à ses notices ce qu'il considère comme une partie intégrante de l'héritage culturel des Anciens.

En ce sens, remarquons pour terminer notre étude des merveilles animalières que Pline semble avoir atteint cet objectif de conservation des savoirs qu'il s'était fixé : c'est ainsi qu'à travers les siècles et les nombreuses traductions, abrégés, morceaux choisis, l'*Histoire naturelle* a pu parvenir jusqu'à nous pour nous porter la mémoire de tant de créatures merveilleuses et insolites, témoins de la richesse créative des esprits du passé, fixées dans ses

⁶³⁰ FÖGEN, Thorsten, *op. cit.*, p. 194.

mots comme dans l'ombre de son époque, et qui continuent aujourd'hui encore d'alimenter notre fonds culturel et notre imaginaire.

BIBLIOGRAPHIE

1. ŒUVRES LITTÉRAIRES

1.1. HISTOIRE NATURELLE

1.1.1. Collection des Universités de France

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, Livre I*, édition scientifique et traduction de Jean Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, 1950.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, Livre II*, édition scientifique et traduction de Jean Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, 1950.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, Livre VII*, édition scientifique et traduction de Robert Schilling, Paris, Les Belles Lettres, 1977.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, Livre VIII*, édition scientifique et traduction d'Alfred Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 1952.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, Livre IX*, édition scientifique et traduction d'Eugène de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1955.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, Livre X*, édition scientifique et traduction d'Eugène de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, Livre XI*, édition scientifique et traduction d'Alfred Ernout et de Roger Pépin, Paris, Les Belles Lettres, 1947.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, Livre XXX*, édition scientifique et traduction d'Alfred Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 1963.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, Livre XXXII*, édition scientifique et traduction d'Eugène de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1966.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, Livre XXXVII*, édition scientifique et traduction d'Eugène de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1972.

1.1.2. Autres éditions

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, dans Désiré Nisard (dir.), *Collection des auteurs latins*, Tome 14, Paris, Firmin-Didot, 1860. Disponible sur : babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=njp.32101073534271 [consulté le 19/04/2019].

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, dans Désiré Nisard (dir.), *Collection des auteurs latins*, Tome 15, Paris, Firmin-Didot, 1860. Disponible sur : <https://babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=njp.32101073534289> [consulté le 11/05/2020].

PLINE L'ANCIEN, *Natural history, Tome III (Books VIII – XI)*, édition scientifique et traduction anglaise d'Harris Rackham, Cambridge, Harvard University Press, 1967.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, édition scientifique et traduction de Stéphane Schmitt, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2013.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Les Classiques favoris », 2016.

1.2. AUTRES ŒUVRES LITTÉRAIRES

ARISTOTE, *Histoire des Animaux, Tome I (Livres II – IV)*, édition scientifique et traduction de Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1964.

ARISTOTE, *Histoire des Animaux, Tome III (Livres VIII – X)*, édition scientifique et traduction de Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1969.

AULU-GELLE, *Les Nuits attiques, Tome II (Livres V – X)*, édition scientifique et traduction de René Marache, Paris, Les Belles Lettres, 1978.

CICÉRON, *Œuvres complètes, Tome I*, traduction de Théophile Baudement, dans Désiré Nisard (dir.), *Collection des auteurs latins*, Tome 3, Paris, Firmin-Didot,

1864. Disponible sur :
<https://babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=njp.32101073534164> [consulté le
07/05/2019].

EURIPIDE, *Tragédies, Tome IV, Les Troyennes, Iphigénie en Tauride, Électre*, édition scientifique et traduction de Léon Parmentier et Henri Grégoire, Paris, Les Belles Lettres, 1959.

HÉRODOTE, *L'Enquête*, édition scientifique et traduction d'Andrée Barguet, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1985.

MARTIAL, *Épigrammes, Tome I (Livres I – VII)*, édition scientifique et traduction d'Henri-Jean Izaac, Paris, Les Belles Lettres, 1969.

OVIDE, *Les Métamorphoses*, édition scientifique et traduction de Jean-Pierre Néraudau, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2006.

PLATON, *Œuvres complètes, Tome VII – 2^e partie, La République (Livres VIII – X)*, édition scientifique et traduction d'Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1967.

PLINE LE JEUNE, *Lettres, Tome III (Livres VII – IX)*, édition scientifique et traduction d'Anne-Marie Guillemin, Paris, Les Belles Lettres, 1967.

PLUTARQUE, *Œuvres morales, Tome XIV, Traité 63, L'intelligence des animaux*, édition scientifique et traduction de Jean Bouffartigue, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

QUINTILIEN, *Institution oratoire, Tome I (Livre I)*, édition scientifique et traduction de Jean Cousin, Paris, Les Belles Lettres, 1975.

QUINTILIEN, *Institution oratoire, Tome VII (Livre XII – Index)*, édition scientifique et traduction de Jean Cousin, Paris, Les Belles Lettres, 1980.

SUÉTONE, *Vie des douze Césars, Tome II, Tibère, Caligula, Claude, Néron*, édition scientifique et traduction d'Henri Ailloud, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

TACITE, *Annales*, édition scientifique et traduction de Pierre Grimal, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1993.

2. OUVRAGES CRITIQUES

2.1. SUR PLINE ET SON ŒUVRE

BEAGON, Mary, *Roman nature: the thought of Pliny the Elder*, Oxford, Clarendon Press, coll. « Oxford classical monographs », 1992.

BODSON, Liliane, « La zoologie romaine d'après la *NH* de Pline », dans Jackie Pigeaud et José Oroz Reta, *Pline l'Ancien, témoin de son temps. Conventus Pliniani Internationalis*, Salamanque et Nantes, Universidad Pontificia de Salamanca, 1987, p. 107-116.

BODSON, Liliane, « Le témoignage de Pline l'Ancien sur la conception romaine de l'animal », dans Barbara Cassin *et alii* (dir.), *L'Animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, 1997, p. 325-354.

DOODY, Aude, « Pliny's *Natural history*: *Enkuklios Paideia* and the Ancient Encyclopedia », dans *Journal of the History of Ideas*, vol. 70, n° 1, University of Pennsylvania Press, janvier 2009, p. 1-21. Disponible sur : <https://www.jstor.org/stable/40208088> [consulté le 03/10/2018].

FÖGEN, Thorsten, « Pliny the Elder's Animals: Some Remarks on the Narrative Structure of *Nat. Hist.* 8-11 », dans *Hermes, Zeitschrift für classische Philologie*, vol. 135, n° 2, Berlin, 2007, p. 184-198.

JAL, Paul, « Pline et l'historiographie latine », dans Jackie Pigeaud et José Oroz Reta, *Pline l'Ancien, témoin de son temps. Conventus Pliniani Internationalis*, Salamanque et Nantes, Universidad Pontificia de Salamanca, 1987, p. 487-502.

NAAS, Valérie, « *Est in his quidem, tametsi mirabilis, aliqua ratio* (*NH*, IX, 178) : modes de construction du savoir et imaginaires de Pline l'Ancien », dans Mireille Courrént et Joël Thomas (dir.), *Imaginaire et modes de construction du savoir antique dans les textes scientifiques et techniques*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, coll. « Études », 2001. Disponible sur : <https://books.openedition.org/pupvd/3924> [consulté le 08/11/2018].

NAAS, Valérie, *Le Projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, Rome, École française de Rome, 2002.

NAAS, Valérie, « Pline l'Ancien a-t-il cru à ses mythes ? », dans Jean-Pierre Aygon et Régis Courtray (dir.), *Mythes et savoirs dans les textes grecs et latins*, *Pallas, Revue d'études antiques*, vol. 78, Toulouse, Presses universitaires de Mirail, 2008, p. 133-151.

PIGEAUD, Jackie, et OROZ RETA, José (dir.), *Pline l'Ancien, témoin de son temps. Conventus Pliniani Internationalis*, Salamanque et Nantes, Universidad Pontificia de Salamanca, 1987.

SERBAT, Guy, « La référence comme indice de distance dans l'énoncé de Pline l'Ancien », dans *Revue de philologie, de littérature et d'Histoire anciennes*, tome XLVII, fascicule 1, Paris, Klincksieck, 1973, p. 38-49.

2.2. SUR LA LITTÉRATURE ET LA CIVILISATION ANTIQUES

AMAT, Jacqueline, *Les Animaux familiers dans la Rome antique*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Realia », 2002.

AYGON, Jean-Pierre, et COURTRAY, Régis (dir.), *Mythes et savoirs dans les textes grecs et latins*, *Pallas, Revue d'études antiques*, vol. 78, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2008.

BAYET, Jean, *Littérature latine*, Paris, Armand Colin, 2006.

BÉCHEC, Claire, *La Vie surnaturelle dans le monde gréco-romain*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.

BESSEYRE, Marianne, LE POGAM, Pierre-Yves, et MEUNIER, Florian (dir.), *L'Animal symbole*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2019. Disponible sur : <http://books.openedition.org/cths/5008> [consulté le 10/10/2019].

BODSON, Liliane, *IEPA ZΩIA. Contribution à l'étude de la place de l'animal dans la religion grecque ancienne*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 1978. Disponible sur : <https://www.academia.edu/11813385/> [consulté le 06/01/2019].

BODSON, Liliane, « *Attitudes toward animals in Greco-Roman Antiquity* », dans *International Journal for the Study of Animal Problems*, vol. 4, n° 4, octobre-décembre 1983, p. 312-320. Disponible sur : https://www.academia.edu/11813718/Attitudes_Toward_Animals_in_Greco-Roman_Antiquity [consulté le 12/08/2019].

BODSON, Liliane, « Les connaissances zoologiques de l'Antiquité grecque et romaine : aperçu de leur spécificité et de leur actualité », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 1, 2010, p. 53-82. Disponible sur : <https://doi.org/10.3406/bude.2010.2354> [consulté le 24/10/2018].

BOËLS-JANSSEN, Nicole, « Le rôle de l'animal dans la religion romaine : la spécificité des rites et mythes féminins », dans Marianne Beyssere, Pierre-Yves Le Pogam, et Florian Meunier (dir.), *L'Animal symbole*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2019, p. 158-170.

CAPDEVIELLE, Gérard, « Substitution de victimes dans les sacrifices d'animaux à Rome », dans *Mélanges de l'École française de Rome, Antiquité*, tome 83, fascicule 2, 1971, p. 283-323. Disponible sur : <https://doi.org/10.3406/mefr.1971.5769> [consulté le 10/10/2019].

CASSIN, Barbara, *et alii* (dir.), *L'Animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, 1997.

CHAMPEAUX, Jacqueline, « Permission, monition, prédiction : les signes de la divination romaine », dans José Kany-Turpin (dir.), *Signe et prédiction dans l'Antiquité. Actes du colloque international interdisciplinaire de Créteil et de Paris*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, 2005, p. 211-222.

DAUZAT, Pierre-Emmanuel *et alii*, *Guide de poche des auteurs grecs et latins*, Paris, Les Belles Lettres, 1999.

DE FONTENAY, Élisabeth, « La *philanthrôpia* à l'épreuve des bêtes », dans Barbara Cassin *et alii* (dir.), *L'Animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, 1997, p. 281-298.

DIERAUER, Urs, « Raison ou instinct ? Le développement de la zoopsychologie antique », dans Barbara Cassin *et alii* (dir.), *L'Animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, 1997, p. 3-30.

GALLEGO, Julie, « Représentations littéraires et artistiques du chien dans la société romaine : du chien utilitaire au chien de compagnie », dans Fabrice Guizard et Corinne Beck (dir.), *Une bête parmi les hommes : le chien. De la domestication à l'anthropomorphisme*, Amiens, Encrages Université, 2014, p. 38-68.

GALOPPIN, Thomas, *Animaux et pouvoir rituel dans les pratiques « magiques » du monde romain*, Paris, École Pratique des Hautes Études, 2015. Disponible sur : <http://www.theses.fr/2015EPHE5056> [consulté le 16/10/2018].

GOGUEY, Dominique, *Les Animaux dans la mentalité romaine*, Bruxelles, Latomus, coll. « Latomus », vol. 271, 2003.

GRIMAL, Pierre, « Animaux fabuleux de la légende grecque », dans *Corps Écrit*, vol 6, Paris, PUF, 1983, p. 123-136.

GRIMAL, Pierre, *La Littérature latine*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2007. Disponible sur : <https://www.cairn.info/la-litterature-latine--9782130560616.htm> [consulté le 12/11/2018].

GUIZARD, Fabrice et BECK, Corinne (dir.), *Une bête parmi les hommes : le chien. De la domestication à l'anthropomorphisme*, Amiens, Encrages Université, 2014.

HERMANN, Léon, « Faux sibyllin et faux phénix sous Tibère », dans *Revue belge de philologie et d'Histoire*, tome 54, fascicule 1, 1976, p. 84-88. Disponible sur : <https://doi.org/10.3406/rbph.1976.3080> [consulté le 16/10/2018].

LABARRIÈRE, Jean-Louis, « Logos *endiathetos* et logos *prophorikos* dans la polémique entre le Portique et la Nouvelle-Académie », dans Barbara Cassin *et alii* (dir.), *L'Animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, 1997, p. 259-279.

LOUIS, Pierre, « Les animaux fabuleux chez Aristote », dans *Revue des études grecques*, tome 80, fascicule 379-383, 1967, p. 242-246. Disponible sur : <https://doi.org/10.3406/reg.1967.3945> [consulté le 21/11/2018].

JACOB, Christian, « De l'art de compiler à la fabrication du merveilleux. Sur la paradoxographie grecque », dans *Lalies, Actes des sessions de linguistique et de littérature*, vol. 2, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1980, p. 121-140.

JACOB, Christian, « L'Inde imaginaire des géographes alexandrins », dans Jean-Claude Carrière *et alii* (dir.), *Inde, Grèce ancienne. Regards croisés en anthropologie de l'espace. Actes du colloque « Anthropologie indienne et représentation grecques et romaines de l'Inde »*, *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, vol. 576, Besançon, Université de Franche-Comté, 1995, p. 61-80. Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/ista_0000-0000_1995_act_576_1_2906 [consulté le 23/01/2019].

MARROU, Henri-Irénée, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité, Tome II : Le monde romain*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1988.

MARTIN, René, et GAILLARD, Jacques, *Les Genres littéraires à Rome*, Paris, Nathan-Scodel, 1990.

ORIOLE-BOYER, Claudette, « Les monstres de la mythologie grecque – réflexion sur la dynamique de l'ambigu – », dans Jean Burgos (dir.), *Circé, Le Monstre I*,

Présence du monstre : mythe et réalité, n° 4, Paris, Lettres modernes, 1975, p. 25-49.

PETRILLI, Aurore, « Le chien dans la magie antique », dans Fabrice Guizard et Corinne Beck (dir.), *Une bête parmi les hommes : le chien. De la domestication à l'anthropomorphisme*, Amiens, Encrages Université, 2014, p. 153-169.

ROMEYER DHERBEY, Gilbert, « Les animaux familiers », dans Barbara Cassin *et alii* (dir.), *L'Animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, 1997, p. 141-154.

SAÏD, Suzanne *et alii*, *Histoire de la littérature grecque*, Paris, PUF, 1997.

SALLES, Catherine, *Lire à Rome*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot », 1994.

SCHEID, John, *La Religion des Romains*, Paris, Armand Colin, coll. « Coursus – Histoire », 1998.

SEIGLE, Michaël, « “Ce sont les principaux maîtres du monde” (Pline l'Ancien, X, 24) : le coq dans les religions romaine, grecque et gauloise », dans Marianne Beyssere, Pierre-Yves Le Pogam, et Florian Meunier (dir.), *L'Animal symbole*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2019, p. 243-258.

SOLIER, Stéphane, « Le chien au banquet de la satire latine », dans Fabrice Guizard et Corinne Beck (dir.), *Une bête parmi les hommes : le chien. De la domestication à l'anthropomorphisme*, Amiens, Encrages Université, 2014, p. 274-305.

VEYNE, Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*, Paris, Seuil, 1983.

WOLFF, Francis, « L'animal et le dieu : deux modèles pour l'homme », dans Barbara Cassin *et alii* (dir.), *L'Animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, 1997, p. 156-180.

2.3. AUTRES OUVRAGES CRITIQUES SUR LA LITTÉRATURE GÉNÉRALE

DIDIER, Béatrice (dir.), *Corps Écrit*, vol. 6, Paris, PUF, 1983.

ELIASBERG, Danielle, « Dragons, tortues et phénix en Chine », dans *Corps Écrit*, vol. 6, Paris, PUF, 1983, p. 105-122.

LETONTURIER, Éric, « Petite géométrie des savoirs encyclopédiques : cercle, arbre et réseau », dans *Hermès, La Revue*, vol. 66, n° 2, CNRS Éditions, 2013, p. 46-53. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2013-2-page-46.htm> [consulté le 10/11/2018].

MATHIEU-CASTELLANI, Gisèle, « Bisexualité et animalité fabuleuse », dans *Corps Écrit*, vol. 6, Paris, PUF, 1983, p. 159-169.

TODOROV, Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1976.

3. RESSOURCES ET OUTILS

3.1. DICTIONNAIRES

BAILLY, Anatole, *Dictionnaire Grec-Français*, Paris, Hachette, 2000.

CHANTRAINE, Pierre *et alii*, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Klincksieck, 2009.

CNRTL, *Trésor de la langue française informatisé* [en ligne]. Disponible sur : <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/> [consulté le 19/04/2019].

CNRTL, *Trésor de la langue française informatisé : étymologies* [en ligne]. Disponible sur : <http://www.cnrtl.fr/etymologie/> [consulté le 13/11/2018].

ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS, *Dictionnaire* [en ligne]. Disponible sur : <https://www.universalis.fr/dictionnaire/> [consulté le 22/08/2019].

ERNOUT, Alfred, et MEILLET, Alfred, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 2001.

GAFFIOT, Félix, *Dictionnaire illustré Latin-Français*, Paris, Hachette, 1970.

HOWATSON, Margaret (dir.), *Dictionnaire de l'Antiquité. Mythologie, littérature, civilisation*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001.

LE QUELLEC, Jean-Loïc, et SERGENT, Bernard, *Dictionnaire critique de mythologie*, Paris, CNRS Éditions, 2017.

REY, Alain *et alii*, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2012.

3.2. RESSOURCES EN LIGNE

KONINKLIJKE BIBLIOTHEEK, manuscrit du *Der Naturen Bloeme* de Jacob van Maerlant, La Haye, Koninklijke Bibliotheek KA 16 [en ligne]. Disponible sur :

<https://www.kb.nl/en/themes/middle-ages/der-naturen-bloeme-jacob-van-maerlant> [consulté le 04/05/2020].

MEURAT, Alain *et alii*, *Itinera Electronica*, site de textes latins [en ligne]. Disponible sur : <http://pot-pourri.fltr.ucl.ac.be/itinera/> [consulté le 19/04/2019].

MEURAT, Alain *et alii*, *Hodoi Elektonikai*, site de textes grecs [en ligne]. Disponible sur : <http://mercure.fltr.ucl.ac.be/HODOI/> [consulté le 19/04/2019].

SIGAL, Jacques, *La Marche de l'histoire. Pline l'Ancien, le premier encyclopédiste* [émission de radio, 29 minutes]. France Inter. Diffusé le 30 octobre 2013. Disponible sur : <https://www.franceinter.fr/emissions/la-marche-de-l-histoire/la-marche-de-l-histoire-30-octobre-2013> [consulté le 21/05/2019].

PACKHARD HUMANITIES INSTITUTE, *PHI Latin Texts*, site de textes latins [en ligne]. Disponible sur : <https://latin.packhum.org/> [consulté le 19/04/2019].

UNIVERSITÉ D'ABERDEEN, manuscrit du *Bestiaire d'Aberdeen*, Aberdeen, University Library MS 24 [en ligne]. Disponible sur : <https://www.abdn.ac.uk/bestiary/> [consulté le 04/05/2020].

UNIVERSITÉ DE LIÈGE, page Internet de Liliane Bodson [en ligne]. Disponible sur : <http://ulg.academia.edu/LilianeBodson> [consulté le 19/04/2019].

ANNEXES

ANNEXE I

• CHAMP LEXICAL DU MERVEILLEUX (137 OCCURRENCES)

Occurrence	Livre VIII	Livre IX	Livre X	Livre XI	Total
<i>Admirabilis</i> (<i>admirabilis, -e</i>)	-	178	-	-	1
<i>Admirandus</i> (<i>admirandus, -a, -um</i>)	-	-	92	-	1
<i>Admiratio</i> (<i>admiratio, -tionis</i>)	-	157	80 ; 91 ; 155	11 ; 79	6
<i>Mirabilis</i> (<i>mirabilis, -e</i>)	Index (4) ; Index (21) ; Index (64-65) ; 20 ; 115 ; 122 ; 124 ; 228	Index (31) ; 74 ; 178	Index (53) ; 201	Index (63) ⁶³¹	14
<i>Miraculum</i> (<i>miraculum, -i</i>)	20 ; 57 ; 114	11 ; 26 ; 46 ; 88 ; 93 ; 179 ; 185	143 ; 208	111	13
<i>Mirandus</i> (<i>mirandus, -a, -um</i>)	214	-	-	219	2
<i>Mirari</i> (<i>miror, miratus sum, miratum</i>)	10 ; 58 ; 114 ; 131 ; 132	3 ; 17 ; 60 ; 63 ; 70 ; 71 ; 109 ; 143 ; 178 ; 183 ; 184	27 ; 81 ; 87	4 ; 19 ; 103 ; 165 ; 193 ; 273	25
<i>Mire</i>	13 ; 62	12 ; 92 ; 122 ; 131	-	20	7
<i>Mirus</i> (<i>mirus, -a, -um</i>)	Index (14) ; 6 ; 9 ; 10 ; 12 ; 14 ; 33 ; 35 ; 41 ; 51 ; 54 ; 82 ; 92 ; 105 ; 124 ; 127 ; 128 ;	Index (10) ; Index (74) ; 10 ; 22 ; 23 ; 25 ; 44 ; 50 ; 51 ; 63 ; 82 ; 88 ; 111 ; 159 ; 175	Index (49) ; 2 ; 36 ; 52 ; 76 ; 76 ; 77 ; 93 ; 98 ; 118 ; 121 ; 124 ; 127 ; 131 ; 182 ; 186 ;	Index (76) ; 11 ; 25 ; 25 ; 52 ; 116 ; 137 ; 190 ; 218 ; 224 ; 239 ; 270	66

⁶³¹ Le livre XI de la collection CUF ne reproduisant pas les titres de l'index en latin, nous avons utilisé à la place l'édition de la traduction d'Émile Littré chez Désiré Nisard, qui donne les numéros de chapitre en chiffres latins, que nous avons convertis en chiffres arabes pour harmoniser l'ensemble du tableau. Voir PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction d'Émile Littré, *op. cit.*, 1860.

	136 ; 169 ; 186 ; 197 ; 215 ; 225				
<i>Spectandus</i> (<i>spectandus</i> , –a, –um)	-	-	197	-	1
<i>Spectatissimus</i> (<i>spectatissimus</i> , –a, –um)	-	-	-	122	1

ANNEXE II

• VOCABULAIRE DE LA RELIGION (150 OCCURRENCES)

Occurrence	Livre VIII	Livre IX	Livre X	Livre XI	Total
<i>Aedes</i> (<i>aedes</i> , –is)	155 ; 161 ; 194	-	78 ; 79 ; 121 ; 127	111 ; 174	9
<i>Augur</i> (<i>augur</i> , –is)	-	55	20 ; 20	84 ; 140 ; 273	6
<i>Auguratus</i> (<i>auguratus</i> , –a –um)	-	-	154	-	1
<i>Augurium</i> (<i>augurium</i> , –ii)	83 ; 103 ; 161 ; 185	Index (22)	21 ; 21 ; 38 ; 41 ; 42 ; 137 ; 154 ; 171	-	13
<i>Auspex</i> (<i>auspex</i> , –icis)	-	-	49	-	1
<i>Auspicium</i> (<i>auspicium</i> , –ii)	223	-	21 ; 33 ; 34 ; 40 ; 82	-	6
<i>Dedicandus</i> (<i>dedicandus</i> , –a –um)	-	-	-	174	1
<i>Dedicatio</i> (<i>dedicatio</i> , –onis)	20 ; 65	-	-	-	2
<i>Delubrum</i> (<i>delubrum</i> , –i)	185	-	127	-	2
<i>Deus</i> (<i>deus</i> , –i)	31 ; 183 ; 183 ; 187	-	75	261	6
<i>Diuius</i> (<i>diuius</i> , –a, –um)	-	-	156	37	2
<i>Diuinatio</i> (<i>diuinatio</i> , –onis)	15	-	-	186	2
<i>Fas</i>	184	-	-	150	2
<i>Haruspicium</i> (<i>haruspicium</i> , –ii)	-	-	19	Index (76) ; 55 ; 186 ; 195	5

<i>Inauspicatus</i> (<i>inauspicatus</i> , –a, –um)	-	-	30 ; 30 ; 36	-	3
<i>Lustrare</i> (<i>lustrare</i> , <i>lustravi</i> , <i>lustratum</i>)	106 ; 161	-	19 ; 35 ; 36 ; 36 ; 116	-	7
<i>Nefas</i>	-	-	-	150	1
<i>Numen</i> (<i>numen</i> , –minis)	184	27	-	-	2
<i>Pontifex</i> (<i>pontifex</i> , –icis)	16	-	-	174	2
<i>Praediuinatio</i> (<i>praediuinatio</i> , –onis)	89	-	-	-	1
<i>Praediuinare</i> (<i>praediuiuo</i> , <i>praediuinavi</i> , <i>praediuinatum</i>)	-	-	-	20	1
<i>Praesagium</i> (<i>praesagium</i> , –ii)	102	-	-	-	1
<i>Praesagire</i> (<i>praesagio</i> , <i>praesagiui</i>)	133 ; 157	100	49	-	4
<i>Prodigium</i> (<i>prodigium</i> , –ii)	55 ; 153 ; 173 ; 183 ; 206	39 ; 67 ; 117	41	Index (76) ; 67 ; 191 ; 197 ; 270	14
<i>Prodigiose</i>	-	-	-	204	1
<i>Prodigosus</i> (<i>prodigosus</i> , –a –um)	-	-	178	262	2
<i>Purificare</i> (<i>purifico</i> , <i>purificaui</i> , <i>purificatum</i>)	2	-	116 ; 127	147	4
<i>Religio</i> (<i>religio</i> , –onis)	1 ; 3 ; 226	-	116 ; 121	Index (103) ; 250 ; 250	8
<i>Sacrare</i> (<i>sacro</i> , <i>sacraui</i> , <i>sacratum</i>)	58 ;	-	78	-	2
<i>Sacrificans</i> (<i>sacrificans</i> , <i>sacrificantis</i>)	-	-	-	186 ; 190	2
<i>Sacrificium</i> (<i>sacrificium</i> , –ii)	82 ; 206	-	-	-	2
<i>Sacrum</i> (<i>sacrum</i> , –i)	76	39 ; 153	4 ; 94 ; 156	Index (103) ; 39 ; 150 ;	11

				186 ; 261	
<i>Sacerdos</i> (<i>sacerdos, -tis</i>)	103 ; 184 ; 185	27	45	-	5
<i>Significans</i> (<i>significans, -tis</i>)	55 ; 147	-	-	-	2
<i>Significatio</i> (<i>significatio, -onis</i>)	50 ; 102 ; 103	-	5 ; 33 ; 33	-	6
<i>Templum</i> (<i>templum, -ii</i>)	20 ; 31 ; 37 ; 58 ; 175 ; 194	116	30	55	9
<i>Vates</i> (<i>uates, -is</i>)	-	-	41	-	1
<i>Veneratio</i> (<i>ueneratio, -onis</i>)	1	-	-	-	1

ANNEXE III

- CHAMP LEXICAL DE L’AFFABULATION (20 OCCURRENCES)

Occurrence	Livre VIII	Livre IX	Livre X	Livre XI	Total
<i>Fabula</i> (<i>fabula, -ae</i>)	Index (34)	-	127	-	2
<i>Fabulosus</i> (<i>fabulosus, -a, -um</i>)	80	-	Index (70) ; 3 ; 136	123 ; 232	6
<i>Falsum</i> (<i>falsum, -a, -um</i>)	48 ; 80	9 ; 87 ; 87	5 ; 19 ; 63 ; 154	18 ; 18	11
<i>Mendax</i> (<i>mendax, -acis</i>)	82	-	-	-	1

ANNEXE IV

• PREMIÈRE PARTIE DU CLASSEMENT : ANIMAUX RÉELS

○ Animaux réels auxquels se rapportent des faits extraordinaires

Livre VIII

Animal	Faits extraordinaires	Source	Référence
Éléphant (<i>elephans</i>)	Comprend la langue de sa patrie, possède des sentiments humains, pratique le culte des astres, comprend la religion d'autrui, adore le roi, fait des danses, des mimes, du funambulisme, révisé ses leçons la nuit, écrit en grec, sait pourquoi il est chassé, préfère la mort à la honte, se soumet au vainqueur, est pudique, ne commet pas l'adultère, tombe amoureux d'humains, a l'instinct de justice, implore la miséricorde lors des jeux du cirque, craint le cri du cochon ; les traits enfoncés dans son corps tombent s'il boit de l'huile mais tiennent s'il transpire ; meurt s'il mange de la terre, mange des pierres et des troncs d'arbres, mange parfois des caméléons par erreur ; son haleine fait sortir les serpents de leurs repaires	« des auteurs rapportent » (<i>auctores sunt</i>), « on croit » (<i>creduntur</i>), « il est avéré » (<i>certum est</i>), Mucianus, Juba, Hérodote, Antipater	VIII, 1 à 16, 21, 27, 28, 29, 100 XI, 279
Serpent (<i>serpens</i>) ou dragon ⁶³² (<i>draco</i>)	Si grand qu'il peut étouffer et aspirer tout le sang de l'éléphant, s'enlace avec ses congénères pour former une voile et migrer vers l'Arabie, avale des cerfs et des taureaux entiers, aspire les oiseaux en plein vol, mange des enfants, éprouve de l'affection pour celui qui l'élève et vient à son secours, ne mord pas les indigènes mais tue les étrangers en Syrie, a donné à Mélampus la capacité de comprendre les oiseaux en lui léchant les oreilles ; le	« on raconte » (<i>fama est</i>), « on rapporte » (<i>narrantque</i>), Mégasthène, Métrodore, Démocrite, « de nombreux témoignages » (<i>accipimus a multis</i>), « on	VIII, 34, 35, 36, 37, 61, 229 X, 137, 188, 198 XI, 152, 197

⁶³² Voir livre VIII, p. 116, la note 3 du § 32 : ce terme est employé comme synonyme de *serpens* ou *anguis* sans distinction de sens, mais « désigne aussi l'animal légendaire de taille surnaturelle, [...] aussi Pline y recourt-il pour décrire des serpents gigantesques, ou de mœurs étranges, et de caractère magique ».

	sang de certains oiseaux donne naissance à un serpent ⁶³³ ; la moelle épinière de l'humain donne naissance à un serpent ; est friand de vin ; ses yeux repoussent si on les arrache ; s'élanche des entrailles des victimes par un présage heureux	prétend » (<i>tradunt</i>), « on rapporte » (<i>trahitur</i>)	
Lion (<i>leo</i>)	Reconnaît à l'odeur l'adultère de la lionne qui lave sa faute dans le fleuve, enfonce ses griffes dans son gosier pour extraire le surplus lorsqu'il a trop mangé, montre de la clémence envers les suppliants et envers les femmes et les enfants, reconnaît le chasseur qui l'a blessé, mord la terre et pleure lorsqu'il meurt, effrayé par les roues du char, par la crête et le chant du coq ; toute sa force est dans ses yeux ; sollicite l'aide des humains s'il est blessé ; son haleine porte un poison fétide	« selon certaine croyance » (<i>creditum est</i>), « on cite » (<i>sunt</i>)	VIII, 43, 46, 48, 50, 52, 54, 56, 57, 58 XI, 277
Panthère (<i>panthera</i>)	Sollicite l'aide des humains pour sauver ses petits, attire les autres quadrupèdes avec son odeur, possède une tache en forme de lune qui change selon les phases lunaires, est avide d'excrément humains	Démétrius, « on dit » (<i>ferunt</i>), « certains prétendent » (<i>sunt qui tradant</i>)	VIII, 59, 60, 62, 100
Loup (<i>lupus</i>)	Son regard est nuisible et peut enlever momentanément l'usage de la voix ; un poil de sa queue sert de talisman amoureux s'il est arraché à l'animal vivant ; mange de la terre, est synonyme d'un bon présage s'il va vers la droite la gueule pleine, pêche de concert avec l'humain près du Palus-Méotide ; sa canine droite sert pour des opérations magiques	« on croit » (<i>creditur</i>), « on croit dans le peuple » (<i>creditur uulgo</i>)	VIII, 80, 83 X, 23, 199 XI, 166
Aspic (<i>aspis</i>)	Mâle et femelle sont très fidèles et ne vivent l'un sans l'autre ; si l'un d'eux est tué, l'autre poursuit le meurtrier avec acharnement pour se venger ; un aspic a mis à mort son petit qui avait tué le fils de son hôte humain en Égypte	Phylarque	VIII, 86 X, 208
Crocodile (<i>crocodilus</i>)	La femelle couve toujours ses œufs au-dessus du niveau qu'atteindra l'eau lors de la crue du Nil par une sorte de divination ; l'odeur des habitants de l'île de Tentyra le met en fuite ; n'attaque	-	VIII, 89, 93, 186

⁶³³ Cette information et celle au sujet de Mélampus sont dénoncées comme des mensonges par Pline (X, § 137).

	personne les sept jours de la fête du bœuf Apis		
Hippopotame (<i>hippopotamius</i>)	Dévaste les récoltes et détermine chaque jour la moisson qu'il va dévorer le lendemain, entre à reculons dans le champ pour éviter les pièges, pratique une saignée sur sa jambe avec un roseau lorsqu'il a trop mangé	« on assure » (<i>ut ferunt</i>)	VIII, 95, 96
Rat (<i>musculus</i>)	Déloge avant la chute des bâtiments en ruine, a mis en fuite les habitants de Gyara, fournit des présages, rongé le fer, vole l'or, ne s'accouple pas mais se reproduit en se léchant ou en léchant du sel, a chassé les habitants de Troade ; un ver se forme dans sa tête à la fin de sa vie	Varron, Théophraste, Aristote, soldats d'Alexandre le Grand, « on dit » (<i>dicitur</i>), « on croit » (<i>opinantur</i>)	VIII, 103, 104, 221, 222 X, 185, 186
Renard (<i>uulpes</i>)	Colle son oreille contre la glace des lacs gelés pour en deviner l'épaisseur	« on a même observé » (<i>obseruatum</i>)	VIII, 103
Lapin (<i>cuniculus</i>)	A miné et ruiné une ville en Espagne ; le nombre d'ouvertures pour évacuer les excréments dans son terrier correspond à son nombre d'années ; possède les deux sexes, engendre sans mâle	Varron, Archélaüs	VIII, 104, 218
Taupe (<i>talpa</i>)	A ruiné une ville en Thessalie, est un animal prophétique, entend et comprend lorsqu'on parle d'elle et s'enfuit	Varron, « on prétend » (<i>dicuntur</i>)	VIII, 104, 226 X, 191
Hyène (<i>hyaena</i>)	Possède les deux sexes, engendre sans mâle ⁶³⁴ , imite le langage humain, appelle les bergers par leurs noms pour les mettre en pièces, imite le vomissement de l'humain pour attirer et attaquer les chiens, fouille dans les tombes et déterre les cadavres ; ses yeux ont mille couleurs ; les chiens perdent la voix au contact de son ombre ; elle fixe sur place tout animal dont elle a fait trois fois le tour	« on raconte encore maintes merveilles » (<i>multa praeterea mira traduntur</i>)	VIII, 105 XI, 151
Castor (<i>fiber</i>)	Se coupe les parties génitales lorsqu'il est en danger, car il sait que c'est pour cette raison qu'il est chassé	-	VIII, 109
Cerf (<i>ceruus</i>)	Est charmé par la flûte et les chants des bergers, traverse la mer à la nage, enfouit sa corne droite ; l'odeur de ses cornes brûlées fait fuir les serpents et décèle les épileptiques ; rend des oracles ; la présure	« on dit » (<i>negant</i>), « on pense » (<i>putant</i>), « on dit » (<i>traditur</i>),	VIII, 114, 115, 117, 118, 119 XI, 135, 279

⁶³⁴ Cette croyance populaire rapportée par Pline est aussitôt niée grâce à l'autorité du nom d'Aristote (VIII, § 105).

	d'un faon tué dans le ventre de sa mère est un remède contre les serpents ; vit plus de cent ans, a une vingtaine de vers dans la tête ; son haleine brûle les serpents	« on prétend » (<i>produntur</i>)	
Caméléon (<i>chamaeleon</i>)	Ne mange et ne boit jamais, reproduit toutes les couleurs sauf le rouge et le blanc, n'a de chair qu'à la tête, aux mâchoires, à la base de la queue, n'a de sang que dans le cœur et les yeux, n'a pas de rate	-	VIII, 122
Ours (<i>ursus</i>)	Façonne ses petits en les léchant ; sa chair, même cuite, augmente de volume pendant la période d'hibernation ; recherche les piqûres d'abeilles pour soulager par la saignée sa vue qui faiblit ; sa cervelle contient un maléfice ; son haleine est pestilentielle et putréfie ce qu'elle touche	Théophraste, « on croit » (<i>credunt</i>)	VIII, 126, 127, 129, 130 XI, 277
Rat des Alpes ou marmotte (<i>mus Alpini</i>)	A le dos pelé car elle se couche sur le dos en tenant avec les pattes une botte d'herbe coupée, puis est traînée par la queue par son mâle ou sa femelle jusque dans son trou ; le mâle et la femelle alternent les rôles	« on raconte » (<i>narrant</i>)	VIII, 132
Lynx (<i>lynx</i>)	Son urine se cristallise et se solidifie en pierres précieuses ; il recouvre son urine de terre par jalousie	-	VIII, 137
Lézard (<i>lacerta</i>)	Mesure une coudée en Arabie, vingt-quatre pieds en Inde, y est de couleur pourpre, fauve, bleue, pond par la bouche ⁶³⁵ , oublie où il a pondu	« croit-on communément » (<i>creditur uulgo</i>)	VIII, 141 X, 187
Chien (<i>canis</i>)	Reconnaît dans une assemblée le meurtrier de son maître, se jette dans le bûcher funèbre de son maître, a tué la femme du roi de Bithynie qui s'ébattait trop librement avec son mari, veille et pleure son maître mort, ne boit qu'en courant sur les bords du Nil, n'attrape pas la rage si l'on coupe sa queue avec les dents	Actes, Philistus, « il est avéré » (<i>certum est</i>), Columelle	VIII, 142, 143, 144, 145, 148, 153
Cheval (<i>equus</i>)	Bucéphale n'accepta personne d'autre que son maître en selle, même blessé ; le cheval du dictateur César avait les pieds de devant semblables à des pieds humains ; se tue s'il commet un inceste, danse au son de l'orchestre, verse des	« on rapporte » (<i>perhibetur</i>), « la tradition raconte » (<i>traditur</i>), « nous lisons »	VIII, 154, 155, 156, 157, 159, 160, 165, 166 X, 180

⁶³⁵ Cette croyance est aussitôt réfutée par Pline, en citant Aristote (X, § 187).

	larmes à la mort de son maître, est sensible aux exhortations et à la gloire, est capable de gagner la course de char sans cocher ; tondre la crinière de la jument éteint ses ardeurs ; apporte en naissant l'hippomane, un philtre amoureux ; la jument est fécondée par le vent en Lusitanie ; refuse de s'accoupler avec un âne si sa crinière n'est pas tondue, court vers le nord ou le midi selon si elle a conçu un mâle ou une femelle	(<i>inuenimus</i>), « dit-on » (<i>inueniatur</i>), « il est reconnu » (<i>constat</i>)	
Bœuf (<i>bos</i>), taureau (<i>taurus</i>), génisse (<i>iuuenca</i>)	S'il s'en va à droite après l'accouplement, c'est un mâle qui naîtra, s'il va à gauche, ce sera une femelle ; est engraisé grâce à un bain d'eau chaude ou grâce à un roseau taillé avec lequel on insuffle de l'air dans son corps, peut être dressé à imiter le cocher sur un char, a parlé lors d'un prodige ; en Égypte le bœuf Apis est vénéré, qui annonce des présages ; a les cornes mobiles en Phrygie ; le tuf noir dans l'estomac des génisses est un remède contre les accouchements difficiles s'il n'a pas touché la terre ; se nourrit de poissons vivants au pays des Ichthyophages	« on dit » (<i>tradunt</i>), « on dit » (<i>traduntur</i>), « nous en avons vu » (<i>uidimus</i>), « les anciens ont [...] signalé » (<i>in prodigiis priscorum</i>), « on croit » (<i>putant</i>), Théophraste	VIII, 176, 178, 182, 183, 184, 185 XI, 125, 203, 280
Mouton (<i>pecus</i>), bélier (<i>aries</i>), brebis (<i>ouis</i>)	Engendre un mâle avec le testicule gauche lié, une femelle avec le droit ; le tonnerre fait avorter les brebis seules mais pas en troupeau ; le changement de boisson fait varier la couleur de la toison	-	VIII, 188, 189
Chèvre (<i>capra</i>), bouc (<i>caper</i>)	Se soulage des épanchements de sang dans les yeux en se piquant avec une ronce ou un jonc, respire par les oreilles, a toujours de la fièvre, est frappée de stupeur si l'on tire par la barbe une chèvre de son troupeau ; sa morsure tue les arbres ; rend les oliviers stériles en les léchant	Archélaüs	VIII, 201, 202, 204
Porc (<i>sus</i>)	Reconnaît la voix de son gardien, a fait chavirer la barque d'un voleur pour revenir vers son maître, dévore le serpent qui est un poison pour d'autres animaux	« il est avéré » (<i>compertum</i>)	VIII, 208 XI, 279
Singe (<i>simia</i>)	S'enduit de glu et enfile des chaussures à lacets pour imiter les chasseurs, joue aux <i>latruncules</i> , adore la lune, est sensible aux compliments	« on dit » (<i>tradunt</i>), Mucianus	VIII, 215, 216

Livre IX

Animal	Faits extraordinaires	Source	Référence
Dauphin (<i>delphinus</i>)	Bondit si haut qu'il survole les voiles des navires, charmé par la musique ; est ami avec des enfants, les transporte sur son dos, meurt de chagrin lorsque les enfants meurent ; a sauvé le joueur de cithare Arion, est un partenaire de pêche des humains ; il existe une forte solidarité entre dauphins ; porte des soins aux défunts de son espèce	Mécène, Fabianus, Alfius Flavus ⁶³⁶ , Théophraste, Mucianus	IX, 20, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 33
Tortue (<i>testudo</i>)	Chauffe ses œufs en les fixant du regard, refuse de s'accoupler sans un fêtu sur le dos	« certains croient » (<i>quidam [...]</i> <i>putant</i>)	IX, 37
Veau marin (<i>uitulus marinus</i>) ou phoque (<i>phoca</i>)	Même arrachée, sa peau est sensible aux courants océaniques ; sa nageoire droite a des vertus soporifiques ; vomit son fiel et sa présure car il sait que c'est pour cela qu'on le chasse ; ses yeux ont mille couleurs	« on dit » (<i>tradunt</i>)	IX, 42, VIII, 111 XI, 151
Murène (<i>murena</i>)	En Gaule, possède sept taches dorées, disposées comme les étoiles de la Grande Ourse, au côté droit de la mâchoire, qui brillent quand l'animal est vivant et s'éteignent lorsqu'il meurt ⁶³⁷	-	IX, 76
Échéneis ou rémora ⁶³⁸ (<i>echeneis</i>)	Vit dans les pierres, retarde les bateaux en s'attachant aux carènes, sert à préparer des philtres érotiques ou à retarder les jugements de procès, arrête les pertes des femmes enceintes	« on croit » (<i>creduntur</i>)	IX, 79
Murex ⁶³⁹ (<i>murex</i>)	Mesure un pied de long et cinq doigts d'épaisseur, retarde les bateaux en s'y attachant et a sauvé des enfants nobles de la castration, a la vertu d'attirer l'or tombé au	Mucianus, Trébius Niger	IX, 80

⁶³⁶ Pline prend de nombreuses précautions avant de relater cette histoire d'amitié entre un enfant et un dauphin (IX, § 25) : « Je répugnerais à rapporter le fait, s'il n'était pas consigné dans les écrits de Mécène, de Fabianus, d'Alfius Flavus et de beaucoup d'autres » (*Pigeret referre, ni res Maecenatis et Fabiani et Fauis Alfi multorumque esset litteris mandata*).

⁶³⁷ La CUF propose une explication à cette observation : cette murène serait la lamproie, qui possède sept ouvertures brachiales sur les côtés de la tête. Voir la note 2 du § 76, p. 124.

⁶³⁸ Le nom de ce poisson est traduit par « échéneis » dans le texte et par « rémora » dans la table des matières, au n° 43.

⁶³⁹ Ce murex particulier n'est pas totalement identifié par les éditeurs de la CUF mais nous le plaçons dans cette catégorie car ce n'est pas ici l'incertitude sur l'identification qui apporte les éléments merveilleux.

	fond des puits		
Calmar (<i>lolligo</i>)	Vole en s'élançant de l'eau comme une flèche	-	IX, 84
Seiche (<i>sepia</i>)	Le mâle vient au secours de la femelle lorsqu'elle est transpercée d'un trident ; la femelle fuit quand le mâle est frappé		
Poulpe (<i>polypus</i>)	Vient à terre dévaster les salaisons des viviers, escalade les arbres, livre bataille aux chiens	Trébius Niger ⁶⁴⁰	IX, 92, 93
Crabe (<i>cancer</i>)	Est un remède à la piqûre de serpent ; son cadavre se transforme en scorpion quand le Soleil traverse la constellation du Cancer	« dit-on » (<i>narratur</i>)	IX, 99
Peigne (<i>pecten</i>)	Saute et vole hors de l'eau, se sert de sa coquille comme d'une barque, naît par génération spontanée	-	IX, 103, 160
Pastenague (<i>pastinaca</i>)	Possède un dard saillant de cinq pouces de long, fait périr les arbres, perce les armures comme un javelot	-	IX, 155
Grenouille (<i>rana</i>)	A chassé une population en Gaule, est muette dans l'île de Sériphos ; au bout de six mois de vie, se transforme en limon ; renaît au printemps	Varron	VIII, 104, 227 IX, 159
Anguille (<i>anguilla</i>)	Ne se reproduit pas mais se frotte aux rochers : les pellicules de peau détachées donnent naissances à d'autres anguilles ⁶⁴¹	-	IX, 160

⁶⁴⁰ Pline marque une défiance explicite à l'égard de l'histoire du poulpe de Cartéa : *Cetera, quae idem retulit, monstro propiora possunt uideri* (« Les autres remarques du même auteur semblent tenir du prodige » ; X, § 91).

⁶⁴¹ Le § 160 du livre IX énumère divers animaux aquatiques réputés pour naître par génération spontanée. Par souci de ne pas surcharger le tableau, nous n'ajoutons que l'exemple le plus détaillé de cette liste, celui de l'anguille.

Livre X

Animal	Faits extraordinaires	Source	Référence
Haliaète ou aigle de mer (<i>haliaetus</i>)	Bat ses petits pour les forcer à fixer le soleil en face ; si l'un des petits cligne ou larmoie, il le précipite hors du nid	-	X, 10
Aigle (<i>aquila</i>)	Construit son nid avec une pierre qui n'a de vertus curatives que prise dans son nid ; ses plumes détruisent les plumes des autres oiseaux ; est le seul oiseau qui n'est pas tué par la foudre, se jette dans le bûcher funèbre des personnes auxquelles il est attaché	-	X, 12, 15, 18
Vautour (<i>uultur</i>)	Pond treize œufs, en prend un pour purifier les autres et le nid puis jette cet œuf ; arrive trois jours en avance sur les lieux où il y aura des cadavres, meurt si on l'asperge de parfum	Umbricius ⁶⁴²	X, 19 XI, 279
Milan (<i>miluus</i>)	Très vorace mais ne touche jamais aux repas funèbres, à la nourriture des offrandes et des autels ; ne boit pas, annonce un mauvais présage s'il fait l'une de ces choses	« on a observé » (<i>notatum</i>)	X, 28, 42
Corbeau (<i>coruus</i>)	Pond et s'accouple par le bec ; son œuf a des effets nocifs sur les femmes enceintes et le manger fait accoucher par la bouche ; seul oiseau qui comprend les présages qu'il annonce, salue les Césars et le peuple romain	« le vulgaire croit » (<i>uulgus arbitratur</i>), Aristote ⁶⁴³	X, 32, 33, 121
Pic (<i>picus</i>)	Oiseau de Mars, a un grand rôle dans les augures, fait tomber le coin que le berger enfonce dans son trou grâce à une herbe, fait sauter les coins ou les clous enfoncés dans son arbre	« on croit communément » (<i>creditur uulgo</i>), Trébius Niger	X, 40
Coq (<i>gallus</i>)	Connaît les constellations, inspire la terreur au lion, fournit des présages en prenant ses repas, se mit à parler lors d'un prodige	Annales	X 46, 47, 49, 50
Oie (<i>anser</i>)	Tombe amoureuse d'humains, connaît la sagesse, aime les philosophes	« on dit », (<i>fama [...] proditur</i>), « dit-on » (<i>dicitur</i>)	X, 51

⁶⁴² Les *mirabilia* rapportés par cette source sont contredits juste avant, car Pline affirme que les petits du vautour sont ordinairement deux (*fetus quidem saepe cernuntur, fere bini*) ; mais le nom d'Umbricius est bel et bien suivi d'une apposition laudative (*haruspicium in nostro aeuo pertissimus*). Une ambiguïté existe donc ici (X, § 19).

⁶⁴³ La croyance populaire sur l'accouplement buccal du corbeau rapportée dans ce paragraphe est immédiatement dénoncée comme fausse grâce à la mention de l'autorité d'Aristote (X, § 32).

Hirondelle (<i>hirundo</i>)	Peut être nue et sans plumes, ne loge pas à Thèbes ou à Bizyé en Thrace à cause des crimes de Térée ; elle consolide avec de la paille l'île consacrée à Isis en Égypte et travaille si ardemment qu'elle en meurt ; réduite en cendres elle guérit les maux de gorge mortels ; ses yeux repoussent si on les arrache ; les pierres trouvées dans son estomac sont employées pour les arts magiques	« on dit » (<i>negantur</i>), « on prétend » (<i>tradunt</i>)	X, 70, 94 XI, 152, 203
Chouette (<i>noctua</i>)	Ne se trouve pas en Crète, si elle y est importée, elle périt ⁶⁴⁴	« on dit » (<i>traduntur</i>)	X, 76
Pie (<i>pica</i>)	Devient chauve tous les ans ; de la glu coule de son ventre ; transporte ses œufs à l'aide d'une baguette ; fait preuve de zèle et d'application pour apprendre à parler, meurt de l'effort que coûte un mot difficile	« dit-on » (<i>traditur</i>), « il est certain » (<i>constat</i>)	X, 78, 98, 118
Perdix (<i>perdix</i>)	Ne va pas au-delà du tombeau d'Achille dans l'île du Pont-Euxin, est fécondée par le souffle du mâle ou par le vent, entraîne les oiseleurs dans une course-poursuite où elle feint d'être blessée pour les éloigner de ses œufs, possède deux cœurs en Paphlagonie	-	X, 78, 102 XI, 183
Pigeon (<i>columba</i>)	Connaît la foi conjugale, a le sentiment de la gloire, ne quitte pas le colombier si l'on y enterre des crécelles aux quatre coins ; les petits pigeons sans plumes sont tués par le venin des dents de l'humain	« on rapporte » (<i>ferunt</i>)	X, 104, 108 XI, 170
Ramier (<i>palumbes</i>)	Abandonne son nid si l'on prononce son nom	Nigidus	X, 106
Poule (<i>gallina</i>)	A des pratiques religieuses, purifie en tournant en rond ou avec un fétu de paille	-	X, 116
Héron (<i>ardiola</i>)	Saigne des yeux lorsqu'il s'accouple	-	X, 164
Salamandre (<i>salamandra</i>)	Origine occulte et mystérieuse ; a la forme d'un lézard, le corps étoilé ; si froide qu'elle éteint le feu, produit une sanie laiteuse qui fait tomber les poils de l'humain, n'est engendrée par rien et n'engendre rien ; rend toxique la chair des sangliers, le vin, l'eau où elle meurt ou ne fait que boire	-	X, 188, 189 XI, 280

⁶⁴⁴ Pline insiste sur l'étrangeté de ce fait : « En effet c'est encore une étrange bizarrerie de la nature [...] ; qu'elles n'y naissent point, c'est normal ; qu'importées elles y périssent, c'est étonnant » (X, § 76).

Livre XI

Animal	Faits extraordinaires	Source	Référence
Abeille (<i>apis</i>)	A une république, des conseils et des chefs, vit comme dans un camp militaire, punit de mort les paresseuses, tient les bourdons en esclavage, construit un palais à coupole pour son roi, hait la puanteur et l'odeur des femmes pendant la menstruation ; les petits naissent dans sa bouche grâce à certaines fleurs ; adore son roi, donne des présages, fait la guerre à d'autres abeilles si le miel vient à manquer, déteste le parfum et attaque ceux qui sont parfumés ; l'odeur des crustacés la fait mourir ; fait des convois funèbres, craint l'écho et le brouillard, meurt si elle est enduite de miel par derrière, revient à la vie si elle est réchauffée dans la cendre de figuier, naît des cadavres de bœufs ou de taureaux recouverts de fumier	« plusieurs ont pensé » (<i>plures existimauere</i>), « certains pensent » (<i>sunt qui [...] putent</i>), « selon ces auteurs » (<i>in totum uero</i>), Virgile	XI, 11, 20, 25, 27, 29, 44, 46, 52, 53, 54, 55, 58, 61, 62, 63, 65, 67, 69, 70
Guêpe (<i>uespa</i>)	Naît des cadavres de chevaux, est avide de la chair de serpent	-	XI, 70, 280
Scarabée (<i>scarabaeus</i>)	Naît des cadavres d'ânes, meurt au contact de la rose	-	XI, 70, 279
Scorpion (<i>scorpio</i>)	A détruit les habitants d'une région d'Éthiopie, ne pique pas les étrangers mais tue les indigènes sur le mont Latmos, se nourrit de terre ; sa piqûre tue les vierges à coup sûr, les femmes presque toujours, les hommes le matin ; vole s'il étend ses bras aux vents, possède parfois des ailes ; réduit en cendre avec du vin, c'est un antidote contre sa piqûre ; le petit venge les autres bébés dévorés par les parents en tuant sa mère	Aristote, Apollodore, « croit-on » (<i>putatur</i>), « certains auteurs pensent » (<i>quidam [...] arbitrantur</i>)	VIII, 104, 229 X, 198 XI, 86, 88, 90, 91
Sauterelle (<i>locusta</i>)	Meurt étranglée par un petit ver après avoir pondu, tue toute seule les serpents en les mordant à la gorge, mesure trois pieds de long en Inde et ses pattes séchées servent de scie, est considérée comme un fléau des dieux, franchit les mers, brûle les terres par son contact	« il est certain » (<i>certum est</i>), « on raconte » (<i>traduntur</i>)	XI, 102, 103, 104
Fourmi (<i>formica</i>)	A un régime politique, fait des inspections mutuelles les jours de foire, construit des sépultures pour ses morts ; est en Inde de la taille du loup d'Égypte, de la couleur du chat, et tire l'or de la terre, tue les voleurs d'or	-	XI, 109, 111

Mite (<i>tinea</i>)	Naît de la poussière dans la laine et les étoffes ⁶⁴⁵	-	XI, 117
Mouche (<i>musca</i>)	Asphyxiée par l'eau, revient à la vie plongée dans la cendre	-	XI, 120

⁶⁴⁵ Pline cite d'autres exemples de générations spontanées d'insectes dans divers milieux (rosée, pluie, terre, bois) aux § 112 et 113 du livre XI.

ANNEXE V

- **DEUXIÈME PARTIE DU CLASSEMENT : ANIMAUX NON-IDENTIFIÉS
OU MAL IDENTIFIÉS**

- **Animaux non-identifiés par Pline**

Animal	Caractéristiques	Source	Référence
Sanquale (<i>sanqualus</i>)	Utilisé dans la science augurale, serait un autre nom de l'ossifrage	« d'aucuns pensent » (<i>aliqui [...] arbitrantur</i>), Masurius	X, 20
Immusule (<i>inmusulus</i>)	Utilisé dans la science augurale, serait ou le petit du vautour, ou le nom de l'aigle avant que sa queue ne blanchisse		
Oiseau incendiaire (<i>incendiaria auis</i>) ou spinturnix (<i>spinturnix</i>)	De mauvais augure, emporte des charbons des autels	Annales	X, 36
Clivia (<i>cliuia</i>) ou clamatoria (<i>clamatoria</i>) ou prohibitoria (<i>prohibitoria</i>)	Oiseau inconnu	Labéon	X, 37
Super (<i>super</i>)	Brise les œufs des aigles	Nigidus	
Strige (<i>strix</i>)	Oiseau qui trait le lait de ses mamelles entre les lèvres des enfants	« je considère comme une fable ce qu'on dit des striges » (<i>fabulosum enim arbitror de strigibus</i>)	XI, 232

○ Animaux que l'identification incertaine rend merveilleux

Livre VIII

Animal	Caractéristiques	Identification proposée par la CUF	Localisation	Référence
Achlis (<i>achlis</i>)	Ressemble à l'alcé, ne peut plier les jarrets, extrêmement rapide, possède une lèvre supérieure très grande et broute à reculons	Même animal que l'alcé (élan)	Île de Scandinavie	VIII, 39
Bonassus (<i>bonassus</i>)	Ressemble à un taureau avec une crinière de cheval, a des cornes trop contournées pour se battre, fuit en lâchant une fiente qui brûle ses poursuivants	Bison	Péonie	VIII, 40
Sphinx ⁶⁴⁶ (<i>sphinx</i>)	Poils roux, possède deux mamelles sur la poitrine, emmagasine des aliments dans ses bajoues	Chimpanzé	Éthiopie	VIII, 72 X, 199
Crocote (<i>crocota</i>)	Issu du chien et du loup, brise tout avec ses dents et digère aussitôt ce qu'il a dévoré	Hyène	Éthiopie	VIII, 72
Taureau d'Éthiopie (<i>taurus silvestris</i>)	Très féroce, très rapide, de couleur fauve, a les yeux bleus, le poil à rebours, la gueule fendue jusqu'aux oreilles, des cornes mobiles, un cuir dur comme la pierre et invulnérable, se laisse mourir de fureur	Rhinocéros	Éthiopie	VIII, 74
Monocéros ou unicomme (<i>monoceros</i>)	A le corps du cheval, la tête du cerf, les pieds de l'éléphant, la queue du sanglier, un mugissement grave, une corne noire de deux	Rhinocéros, licorne	Inde	VIII, 76

⁶⁴⁶ Pline appelle également une autre espèce de singe « satyre » et une autre « cynocéphale », que nous n'ajoutons pas au relevé par manque d'informations sur ces deux animaux ; voir VIII, § 216 et X, § 199.

	coudées au front			
Céraste (<i>cerastes</i>)	Serpent possédant quatre paires de petites cornes qu'il agite pour attirer les oiseaux	Serpent indéterminé	-	VIII, 85
Amphisbène (<i>amphisbaena</i>)	A une double tête et crache du venin par ses deux bouches	Serpent du genre <i>typlops</i>		
Tragélaphe ⁶⁴⁷ (<i>tragelaphos</i>)	De même apparence que le cerf, sauf la barbe et le pelage des épaules, ne se trouve que sur les bords du Phase	Sorte d'antilope	-	VIII, 120
Tarandrus (<i>tarandrus</i>)	Change de couleur, reproduit la couleur du lieu où il se cache, a une crinière sur le cou, de la taille du bœuf, ressemble au cerf, a des bois rameux, des sabots fendus, le poil long comme celui de l'ours, la peau très dure	Renne	Scythie	VIII, 123, 124
Léontophon (<i>leontophon</i>)	Petit animal qui n'existe que là où il y a des lions ; sa chair est un poison pour le lion ; répand son urine mortelle pour le lion	N'existe pas, imaginaire	-	VIII, 136

⁶⁴⁷ D'après la note 1 du § 120, p. 143 du livre VIII, ce n'est pas l'animal fabuleux mi-cerf mi-bouc qui est désigné ici.

Livres IX

Animal	Caractéristiques	Identification proposée par la CUF	Localisation	Référence
Cétacés amphibies herbivores (<i>Pecori similes beluae</i>)	Ont des têtes de chevaux, d'ânes, de taureaux, viennent à terre pour manger des végétaux, dévorent les plantations.	Lamantin, dugong	Pays des Gédrosiens, fleuve Arabis	IX, 7
Souffleur (<i>physeter</i>)	Éjecte une colonne d'eau plus haute que la voile des navires	Grande baleine, cachalot	Océan des Gaules	IX, 8
Arbre marin (<i>arbor</i>)	Si grand qu'il ne peut pénétrer le détroit	Pieuvre, méduse géante, algue géante	Océan de Cadix	
Roue marine (<i>rota</i>)	Divisée en quatre rayons, moyeux encastrés entre les deux yeux	Monstre indéterminé ⁶⁴⁸		
Éléphant marin (<i>elephantus</i>)	Rejeté sur les côtes, taille étonnante	Morse	Côte de la Saintonge	IX, 10
Bélier marin (<i>aries</i>)	Rejeté sur les côtes, taille étonnante, cornes figurées par une tache blanche	Grand dauphin		
Tortue à cornes (<i>cornigera [testudo]</i>)	Possède de larges cornes mobiles en appendice dont elle se sert pour nager	Tortue marine dont les cornes sont les pattes antérieures	Pays des Troglodytes (Nord de l'Éthiopie)	IX, 38
Tortue chersine (<i>chersina</i>)	Vit dans le désert, se nourrit de rosée	Pas d'identification proposée	Déserts d'Afrique	
Attilus (<i>attilus</i>)	S'engraisse sans bouger, peut atteindre mille livres, se pêche avec une chaîne tirée par un attelage de bœufs, tué par la morsure de la clupée (<i>clupea</i>)	Grand esturgeon et lamprillon	Fleuve Pô	IX, 44
Plataniste (<i>platanista</i>)	A un museau et une queue de dauphin, mesure seize coudées	Dauphin à bec dont la longueur est exagérée	Gange	IX, 46

⁶⁴⁸ Stéphane Schmitt propose « des méduses ou des poulpes ». Voir PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, édition scientifique et traduction de Stéphane Schmitt, *op. cit.*, note 11, p. 1812.

Ver prodigieux (<i>uermis</i>)	Possède deux branchies, mesure six coudées, a un corps azuré, grande force, mord la trompe des éléphants qui boivent et les entraîne dans l'eau	Congre, murène, sangsue, serpent d'eau		
Hirondelle marine (<i>hirundo</i>)	Vole comme l'hirondelle oiseau	Genre des dactyloptères, poisson volant aux ailes noirâtres		
Lanterne (<i>lucerna</i>)	S'élève à la surface des eaux, possède une langue brillante	Genre <i>Pyrosoma</i>		
Poisson cornu (<i>cornuta</i> ⁶⁴⁹)	Possède des cornes d'un pied et demi de longueur, les élève hors de la mer	Morse	-	IX, 82
Dragon marin (<i>draco marinus</i>)	Sur le rivage, creuse des trous dans le sable avec son museau pour s'y enfouir	Petite vive		
Nauplius (<i>nauplius</i>)	Ressemble à un navire, nage avec ses bras ou tend sa bouche qui se gonfle, apporte des présages funestes	Même animal que le nautile ou l'argonaute	Propontide	IX, 94
Nuage (<i>nubem [...]</i> <i>animal similem</i>)	Animal mystérieux semblable à un nuage qui attaque les pêcheurs d'éponges ⁶⁵⁰	Grande raie	-	IX, 151
Lièvre marin (<i>lepus</i>)	Venimeux, son contact provoque des nausées, boule informe de la couleur du lièvre terrestre, poilu	Limace marine, aplysie	-	IX, 155
Rat d'eau (<i>musculus</i>)	Créature aquatique et terrestre, une partie de son corps est animée, l'autre partie est une forme terreuse	Pas d'identification proposée	Nil	IX, 179

⁶⁴⁹ Ce poisson n'est pas nommé dans le texte du livre IX ; il faut se reporter à la table des matières (n°43) pour trouver le terme *cornuta*. Voir la note 3 du § 82, p. 126.

⁶⁵⁰ Pline doute de l'existence de cet animal, dont l'apparition serait l'effet des ténèbres et de la peur : *Nubem enim et nebulam, cuius nomine id malum appellat, inter animalia haud ulla conperit quisquam* (« Car de nuage et nuée, – tel est le nom qu'ils donnent à ce fléau –, on n'en a jamais connu parmi les animaux » ; IX, § 151).

Livre X

Animal	Caractéristiques	Identification proposée par la CUF	Localisation	Référence
Ægithe épervier (<i>aegithus</i>)	Oiseau boiteux d'une patte, annonce des augures heureux pour les affaires nuptiales ou ayant trait au bétail	Indéterminé, n'existe pas	-	X, 21
Triorche (<i>triorchis</i>) ou buteo (<i>buteo</i>)	Possède trois testicules, a la prééminence dans les augures, donne d'heureux auspices en se posant sur les navires	Buse	-	
Cinnamolgus (<i>cinnamolgus</i>)	Vit en Arabie, fait son nid avec des rameaux de cannellier, chassé par les indigènes	Phénix	-	X, 97
Caprimulges ou tette-chèvres (<i>caprimulges</i>)	A l'aspect d'un gros merle, ne voit pas le jour, entre dans les étables pour téter les chèvres, ce qui rend les chèvres aveugles	Engoulevent	-	X, 115
Oiseaux brillants ([<i>aves</i>] <i>quarum plumarum ignium modo conluceant</i>)	Leurs plumes brillent la nuit comme des feux	Jaseur	Forêt Hercynienne en Germanie	X, 136
Égithe (<i>aegithus</i>)	Oiseau minuscule, vit dans les épines, craint l'âne, jette ses œufs hors du nid lorsqu'il entend braire, son sang sert à préparer du poison	Linotte, mésange	-	X, 204, 205
Acanthis (<i>acanthis</i>)	Vit dans les épines, craint l'âne, déteste l'égithe, son sang sert à préparer du poison	Chardonneret	-	X, 205

Livre XI

Animal	Caractéristiques	Identification proposée par la CUF	Localisation	Référence
Pyrallis (<i>pyrallis</i>) ou pyrotocon (<i>pyrotocon</i>)	Naît dans le feu, a quatre pattes et des ailes, de la taille d'une grosse mouche, vit tant qu'il est dans le feu, meurt s'il s'en éloigne	Pas d'identification proposée	Chypre	XI, 119
Serpent à pattes (<i>serpens</i>)	A des pattes d'oie	Pas d'identification proposée	-	XI, 257

ANNEXE VI

• TROISIÈME PARTIE DU CLASSEMENT : ANIMAUX FABULEUX

○ Animaux considérés par Pline comme fabuleux

Animal fabuleux	Caractéristiques	Source	Référence	Vocabulaire
Serpent à crête (<i>cristatus</i> [<i>serpens</i>])	Vit en Éthiopie, mesure vingt coudées, possède une crête	Juba	VIII, 35 XI, 122	<i>Id modo mirum, unde cristatos Iuba crediderit, qui uiderit, non reperitur</i>
Pégase (<i>pegasus</i>)	Animal monstrueux d'Éthiopie, cheval ailé armé de cornes	-	VIII, 72 X, 136	<i>fabulosos reor</i>
Loup-garou (<i>uersipellis</i>)	Homme qui se change en loup, vit avec ses congénères pendant neuf ans ou dix ans puis redevient humain	Évanthe, Scopas	VIII, 80, 81, 82	<i>falsum esse, fabulosa, Graeca credulitas, mendacium</i>
Phénix (<i>phoenix</i>)	Taille de l'aigle, plumes multicolores, vit en Arabie, consacré au Soleil, vit cinq cent quarante ans, construit un nid d'aromates ; un ver naît de son cadavre qui devient un oiseau, et transporte le corps de l'ancien phénix à Héliopolis ; la révolution de la Grande Année correspond à son cycle de vie ; a un rang de plumes au milieu duquel une se dresse	Manilius, Cornélius Valérianus, Actes	X, 3, 4, 5 XI, 121	<i>haud scio fabulose, quem falsum nemo dubitaret</i>
Griffon (<i>gryps</i>)	Possède un bec recourbé surmonté d'oreilles, vit en Scythie	-	X, 136	
Tragopan (<i>tragopan</i>)	Plus grand que l'aigle, a des cornes incurvées aux tempes, tête pourpre et corps couleur rouille	« plusieurs auteurs assurent » (<i>plures adfirmant</i>)	X, 136	<i>fabulosos reor</i>
Sirène (<i>siren</i>)	Vit en Inde, charme les hommes en chantant pour les déchirer lorsqu'ils dorment	Dinon	X, 136	<i>Nec Sirenes impetraverint fidem</i>
Scops (<i>scops</i>)	Fait des mouvements grotesques lorsqu'il est aux aguets	Homère, « d'après la plupart des auteurs » (<i>plerisque memoratos facile conceperim mente</i>)	X, 138	<i>Neque ipsae iam aues noscuntur, quam ob rem de confessis disseruisse praestiterit</i>

○ Animaux fabuleux issus d'une vision déformée d'animaux existants

Animal fabuleux	Animal d'origine (supposition de la CUF)	Caractéristiques	Source	Référence
Leucrocote (<i>leucrocota</i>)	Hyène	Très rapide, de la taille de l'âne sauvage, a les cuisses du cerf, le cou, la queue et le poitrail du lion, la tête du blaireau, le sabot fourchu, la gueule fendue jusqu'aux oreilles, un os en continu au lieu de dents, imite la voix humaine	« on prétend » (<i>tradunt</i>)	VIII, 72
Éale (<i>eale</i>)	Buffle, rhinocéros	Fauve de la taille de l'hippopotame, a la queue de l'éléphant, le poil noir ou fauve, les mâchoires du sanglier, des cornes mobiles longues de plus d'une coudée	-	VIII, 73
Mantichore (<i>mantichora</i>)	Tigre	Possède une triple rangée de dents qui s'emboîtent, le visage et les oreilles de l'humain, le corps du lion, est de couleur sang, a les yeux glauques, une queue qui pique comme le scorpion ; sa voix mélange le son du chalumeau et de la trompette ; friand de chair humaine, imite la voix humaine	Ctésias, Juba	VIII, 75, 107
Catoblépas (<i>catoblepas</i>)	Gnou	Taille médiocre, a des membres paresseux, a une tête très lourde toujours inclinée vers le sol ; son regard tue	-	VIII, 77
Serpent basilic (<i>basilicus serpens</i>)	Serpent	Vit dans la province Cyrénaïque, mesure douze doigts, a une tache blanche en forme de diadème sur le front ; son sifflement fait fuir les autres serpents, avance en tenant son corps haut et droit ; son haleine	« on croyait jadis » (<i>creditum quondam</i>)	VIII, 78

		et son contact tue les herbes, brise les pierres, son venin remonte le long des lances et tue cheval et cavalier, est tué par les belettes		
Corocotte (<i>corocotta</i>)	Hyène	Produit de la hyène et de la lionne d'Éthiopie, imite la voix de l'humain et des bêtes, a les yeux toujours ouverts, les mâchoires sans gencives mais pourvues d'une denture continue	-	VIII, 107
Homme marin (<i>marinus homo</i>)	Lamantin	Semblable à un humain, monte à bord des navires la nuit, fait s'enfoncer et couler les navires	« de brillants personnages [...] m'ont certifié » (<i>auctores habeo [...] splendentes</i>)	IX, 10

○ Animaux hérités de la mythologie

Animal fabuleux	Caractéristiques	Source	Référence
Triton (<i>Triton</i>)	Joue de la conque, conformé comme l'on sait	« on avait vu et entendu » (<i>uisum auditumque</i>)	IX, 9
Néréides (<i>Nereides</i>)	Possèdent des écailles sur la partie humaine de leur corps, s'échouent sur les côtes, poussent des chants lugubres	« on voyait » (<i>apparere</i>)	IX, 9, 10
Monstre d'Andromède (<i>belua cui [...] exposita fuisse Andromeda</i>)	Squelette exposé à Rome, os de quarante pieds, côtes plus hautes que celles des éléphants, colonne vertébrale épaisse d'un pied et demi	« disait-on » (<i>dicebatur</i>)	IX, 11
Oiseaux de Memnon ou Memnonides (<i>Memnonides</i>)	Volent tous les ans d'Éthiopie à Ilion, se battent près du tombeau de Memnon, tous les cinq ans se battent près du palais de Memnon en Éthiopie	Crémutius	X, 74
Méléagrides (<i>Meleagrides</i>)	Se battent près du tombeau de Méléagre en Béotie, poules africaines bossues, bigarrées et d'une odeur désagréable	-	
Séleucides (<i>Seleucides</i>)	Oiseaux envoyés par Jupiter pour contrer les invasions de sauterelles sur le mont Cadmus	-	X, 75
Oiseaux de Diomède (<i>Diomedias aues</i>) ou cataractes (<i>cataractes</i>)	Ont des dents, les yeux couleur de feu, le corps blanc, creusent des trous, ne se trouvent que sur l'île du temple de Diomède, harcèlent les étrangers mais accueillent les Grecs, purifient avec de l'eau le temple de Diomède	Juba	X, 126, 127
Oiseaux de Stymphale (<i>stymphalides [aues]</i>)	Portent une houppie	-	XI, 121

ANNEXE VII

• ANIMAUX GÉANTS

Animal	Localisation	Source	Référence
Serpent de cent vingt pieds (<i>serpens</i>)	Fleuve Bagrada	« on connaît l'histoire » (<i>nota est</i>)	VIII, 38
Baleine de quatre arpents (<i>ballaenae</i>)	Mer des Indes	-	IX, 4
Scie de deux cents coudées (<i>pristis</i>)			
Langouste de quatre coudées (<i>locusta</i>)			
Anguille de trente pieds (<i>anguilla</i>)	Gange		
Monstres marins, bêtes marines (<i>beluae</i>)	Inde, Mer Rouge, pays des Gédrosiens, fleuve Arabis, côtes de Cadix	« d'après les amiraux d'Alexandre le Grand » (<i>Alexandri Magni classium praefecti prodiderunt</i>), Turranius	IX, 5, 7, 11
Tortue (<i>testudo</i>)	Mer des Indes	-	IX, 35
Poulpe (<i>polypus</i>)	Cartéia (côte de l'Espagne)	Trébius Niger	IX, 92, 93
Seiche (<i>sepia</i>)			IX, 93
Calmar (<i>lolligo</i>)			
Sauterelle de trois pieds de long (<i>locusta</i>)	Inde	« on raconte » (<i>traduntur</i>)	XI, 103
Fourmi (<i>formica</i>)	Pays des Indiens septentrionaux, les Dardes	-	XI, 111

ANNEXE VIII

• ANIMAUX PARLEURS

Animal	Source	Référence	Explication
Leucrocote	« on prétend » (<i>tradunt</i>)	VIII, 72	Caractéristique effrayante
Hyène	« on raconte encore maintes merveilles » (<i>multa praeterea mira traduntur</i>)	VIII, 106	Caractéristique effrayante
Corocotte	-	VIII, 107	Caractéristique effrayante
Mantichore	Juba		
Chien	« nous avons lu parmi les prodiges » (<i>in prodigiis [...] accepimus</i>)	VIII, 153	Prodige
Bœuf	« les anciens ont [...] signalé » (<i>in prodigiis priscorum</i>)	VIII, 183	Prodige
Coq	Annales	X, 50	Prodige
Perroquet	-	X, 117	Talent appris
Pie			
Grive			
Étourneau			
Rossignol			
Corbeau	-	X, 121	Talent appris

ANNEXE IX• **ANIMAUX AMOUREUX D'HUMAINS**

Animal	Personne aimée	Source	Référence	Vocabulaire
Éléphant	Marchande de couronnes	-	VIII, 13	<i>amoris uis, amasse, desiderium eius</i>
	Ménandre (Syracusain)	-	VIII, 14	
	Parfumeuse	Juba	VIII, 14	
Dauphin	Enfant de la ville de Baïes	Mécène, Fabianus, Alfius Flavius	IX, 25	<i>miro amore, desiderio</i>
	Enfant de la ville de Iasos	« on raconte » (<i>memorantur</i>)	IX, 27	<i>amore, auide, amorem</i>
Oie	Enfant de la ville d'Olénos	-	X, 51	<i>amoris, amasse</i>
	Glaucé (joueuse de cithare)	-	X, 51	
Bélier				

ANNEXE X

- ILLUSTRATIONS

- Enluminures extraites du *Der Naturen Bloeme*

La Haye, Koninklijke Bibliotheek KA 16, manuscrit du *Der Naturen Bloeme* de Jacob van Maerlant, artiste inconnu, ca. 1340-1350, parchemin enluminé, 164 fol. (27,8 × 20,8 cm), © Koninklijke Bibliotheek, La Haye. Source : <https://www.kb.nl/en/themes/middle-ages/der-naturen-bloeme-jacob-van-maerlant> [consulté le 04/05/2020].



Fig. 4 : Achlis, fol. 46v



Fig. 3 : Oiseau de Diomède, fol. 83r



Fig. 2 : Pégase, fol. 68r



Fig. 1 : Tragélaphe, fol. 70v



Fig. 9 : Memnonide, fol. 94r

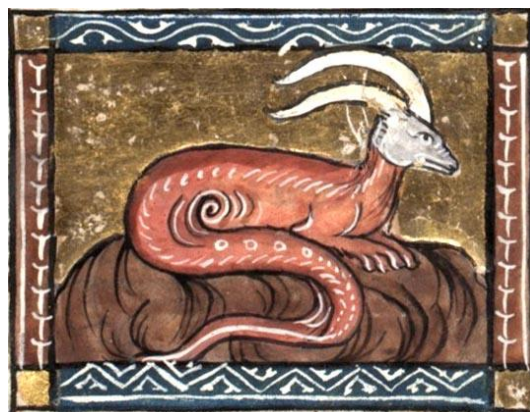


Fig. 5 : Céraste, fol. 123v



Fig. 6 : Sirène, fol. 109r



Fig. 10 : Nautilé, fol. 108r



Fig. 7 : Tragopan, fol. 100v



Fig. 8 : Homme marin, fol. 107v

○ **Enluminures extraites du *Bestiaire d'Aberdeen***

Aberdeen, University Library MS 24, manuscrit du *Bestiaire d'Aberdeen*, artiste inconnu, ca. 1200, parchemin enluminé, 103 fol. (30,2 x 21 cm), © Bibliothèque de l'université d'Aberdeen, Aberdeen. Source : <https://www.abdn.ac.uk/bestiary/> [consulté le 04/05/2020].



Fig. 16 : *Phénix*, fol. 55v



Fig. 12 : *Phénix*, fol. 56r



Fig. 15 : *Leucrocote*, fol. 15v



Fig. 14 : *Bonasus*, fol. 12r



Fig. 11 : *Amphibène*, fol. 68v



Fig. 13 : *Éale*, fol. 16v

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Fig. 1 : <i>Achlis</i> , fol. 46v	208
Fig. 2 : <i>Oiseau de Diomède</i> , fol. 83r	208
Fig. 3 : <i>Pégase</i> , fol. 68r	208
Fig. 4 : <i>Tragélaphe</i> , fol. 70v	208
Fig. 5 : <i>Memnonide</i> , fol. 94r	209
Fig. 6 : <i>Céraste</i> , fol. 123v	209
Fig. 7 : <i>Sirène</i> , fol. 109r	209
Fig. 8 : <i>Nautilé</i> , fol. 108r	209
Fig. 9 : <i>Tragopan</i> , fol. 100v	209
Fig. 10 : <i>Homme marin</i> , fol. 107v	209
Fig. 11 : <i>Phénix</i> , fol. 56r	210
Fig. 12 : <i>Phénix</i> , fol. 55v	210
Fig. 13 : <i>Leucrocote</i> , fol. 15v	210
Fig. 14 : <i>Bonassus</i> , fol. 12r	210
Fig. 15 : <i>Amphisbène</i> , fol. 68v	210
Fig. 16 : <i>Éale</i> , fol. 16v	210

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS	5
SOMMAIRE	6
INTRODUCTION.....	7
1. ENCYCLOPÉDIE ET MERVEILLEUX.....	20
1.1. Le genre de l'œuvre.....	21
1.1.1. Une œuvre encyclopédique	21
1.1.2. Une œuvre paradoxographique	29
1.2. Le merveilleux chez Pline	37
1.2.1. Définitions.....	37
1.2.2. Vocabulaire employé par Pline	42
1.2.3. Les références aux sources.....	46
1.2.4. Pline et la « logique merveilleuse »	54
2. ANIMAL ET ANIMAL FABULEUX	62
2.1. La conception de l'animal à Rome	63
2.1.1. Vers la réification	65
2.1.2. Vers l'anthropomorphisation.....	73
2.1.3. La place de l'animal dans la vie religieuse	80
2.2. La vision plinienne de l'animal	87
2.2.1. Entre l'héritage d'Aristote et le « témoignage de son temps »	88
2.2.2. Principes de composition des notices zoologiques	94
2.3. L'animal fabuleux.....	99
2.3.1. Définition	101
2.3.2. Distinction entre <i>mirabile</i> et <i>fabulosum</i>	104
2.3.3. Classement	107
2.3.4. Commentaire	109

3. PRÉSENCE ET SIGNIFICATION DES ANIMAUX FABULEUX	116
3.1. « Pline l'Ancien a-t-il cru à ses mythes ? »	117
3.2. Interprétations possibles sur les motivations de Pline	122
3.2.1. Mention des <i>mirabilia</i>	122
3.2.2. Mention des animaux fabuleux	127
3.3. Projet politique de Pline l'Ancien	134
3.3.1. L'humain au centre de la nature	136
3.3.2. Rome au centre du monde	144
3.3.3. Perspective impérialiste.....	150
CONCLUSION	159
BIBLIOGRAPHIE	165
1. ŒUVRES LITTÉRAIRES.....	165
1.1. <i>Histoire naturelle</i>	165
1.1.1. Collection des Universités de France	165
1.1.2. Autres éditions.....	166
1.2. Autres œuvres littéraires	166
2. OUVRAGES CRITIQUES	169
2.1. Sur Pline et son œuvre	169
2.2. Sur la littérature et la civilisation antiques	170
2.3. Autres ouvrages critiques sur la littérature générale	175
3. RESSOURCES ET OUTILS	176
3.1. Dictionnaires.....	176
3.2. Ressources en ligne	176
ANNEXES	179
Annexe I	179
Annexe II.....	180
Annexe III.....	182

Annexe IV.....	183
Annexe V.....	194
Annexe VI.....	201
Annexe VII.....	205
Annexe VIII.....	206
Annexe IX.....	207
Annexe X.....	208
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	211
TABLE DES MATIÈRES.....	212
DÉCLARATION ANTI-PLAGIAT.....	215
RÉSUMÉ.....	218
MOTS-CLÉS.....	218

DÉCLARATION ANTI-PLAGIAT



Formulaire d'engagement anti-plagiat

Le plagiat consiste à reproduire un texte, une partie d'un texte, toute production littéraire ou graphique, ou à paraphraser un texte sans indiquer quel en est l'auteur.

Le plagiat enfreint les règles de la déontologie universitaire et il constitue une fraude dans les travaux donnant lieu à notation. Le plagiat constitue également une atteinte au droit d'auteur et à la propriété intellectuelle, susceptible d'être assimilé à un délit de contrefaçon.

Lorsque l'auteur d'un travail universitaire éprouve le besoin de s'appuyer sur un autre texte, il doit le faire en respectant les règles suivantes :

- lorsqu'un extrait, même court, est cité exactement, il doit être placé entre guillemets (ou en retrait et en caractères légèrement plus petits si le texte fait plus de quelques lignes) et la référence (nom de l'auteur et source) doit être indiquée ; l'extrait cité doit être court ;
- lorsque le texte ou un passage du texte est paraphrasé ou résumé, la référence (nom de l'auteur et source) doit être donnée.

Ces obligations s'appliquent de la même manière en cas de textes originellement publiés sur internet et de traductions (originales ou non) ; elles concernent aussi les illustrations, tableaux et graphiques.

En cas de plagiat dans un devoir, dossier, mémoire ou thèse, l'étudiant pourra passer devant la section disciplinaire de l'université qui pourra prononcer :

- un avertissement ;
- un blâme ;
- l'exclusion de l'université pour une durée maximum de cinq ans. Cette sanction peut être prononcée avec sursis si l'exclusion n'excède pas deux ans ;
- l'exclusion définitive de l'université ;
- l'exclusion de tout établissement public d'enseignement supérieur pour une durée maximum de cinq ans ;
- l'exclusion définitive de tout établissement public d'enseignement supérieur.

La procédure disciplinaire ne présage pas d'éventuelles poursuites judiciaires dans le cas où le plagiat est aussi caractérisé comme étant une contrefaçon.

Je soussigné(e) Lisa Donnadille

étudiant(e) en Lettres à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour

déclare avoir pris connaissance du formulaire d'engagement anti-plagiat et m'engage à indiquer toutes les références des textes sur lesquels je m'appuierai dans mes devoirs et travaux.

Fait à Pau le 03/07/19.....

Signature

MERVEILLES ANIMALIÈRES DANS LES LIVRES VIII À XI
DE L'*HISTOIRE NATURELLE* DE PLINE L'ANCIEN

RÉSUMÉ

Résumant les informations trouvées chez Aristote et y ajoutant des éléments propres à intéresser le public romain, les livres de l'*Histoire naturelle* que Pline l'Ancien a consacrés à la zoologie ont connu une immense postérité bien après la mort de leur auteur, en 79 après J.-C. Dans cette œuvre monumentale, Pline s'attache à décrire une nature toute-puissante qui regorge de merveilles.

L'objectif de ce travail sera de délimiter les contours de la catégorie des animaux qui apparaissent comme fabuleux dans l'exposé plinien, et de formuler des hypothèses sur la raison de leur présence et leur fonction dans l'œuvre.

Pour ce faire, nous nous intéresserons à la relation étroite qu'entretiennent influence encyclopédique et paradoxographie chez Pline, puis nous nous concentrerons sur la place de l'animal et de l'animal fabuleux dans la vie romaine, afin de proposer un classement de leur répartition dans les quatre livres zoologiques. Nous aborderons les idées et idéologies que Pline intègre dans son *Histoire naturelle*, sa conception de la nature, de l'humain, et de ces animaux, et qui semblent être orientées vers un certain éloge de l'Empire romain.

SUMMARY

Summarizing the information found in Aristotle and adding suitable elements for a Roman public, the four zoological books of Pliny the Elder's *Natural history* had a great posterity after the death of their author, in 79 AD. In this monumental work, Pliny describes an all-powerful nature full of wonders.

The aim of this study will be to delimit the contours of the category of animals that appear as fabulous in the Plinian exposition, and to formulate hypotheses on the reason of their presence and their function in the work.

To do this, we will focus on the close relationship between encyclopedic influence and paradoxography, and then we will focus on the place of the animal and the fabulous animal in the roman life, in order to propose a classification of their distribution in the four books. We will discuss the ideas and ideologies that Pliny integrates to his *Natural history*, his conception of nature, of the human, and of these animals, which seem to be oriented towards a certain praise of the Roman Empire.

MOTS-CLÉS / KEYWORDS

Pline l'Ancien / Pliny the Elder

Histoire naturelle / Natural history

Animaux / Animals

Créatures fabuleuses / Fabulous creatures

Curiosités et merveilles / Curiosities and wonders